



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

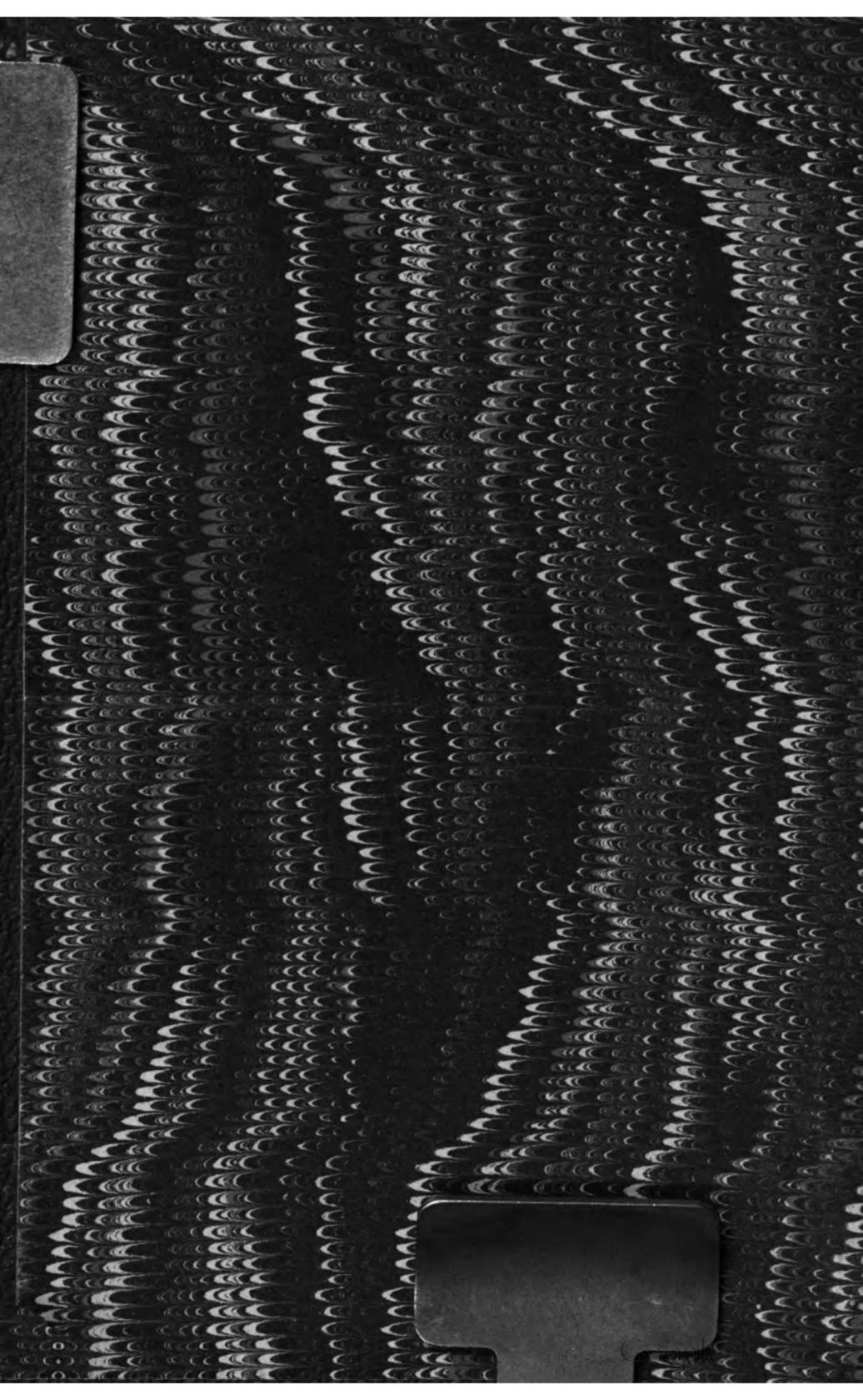
Nous vous demandons également de:

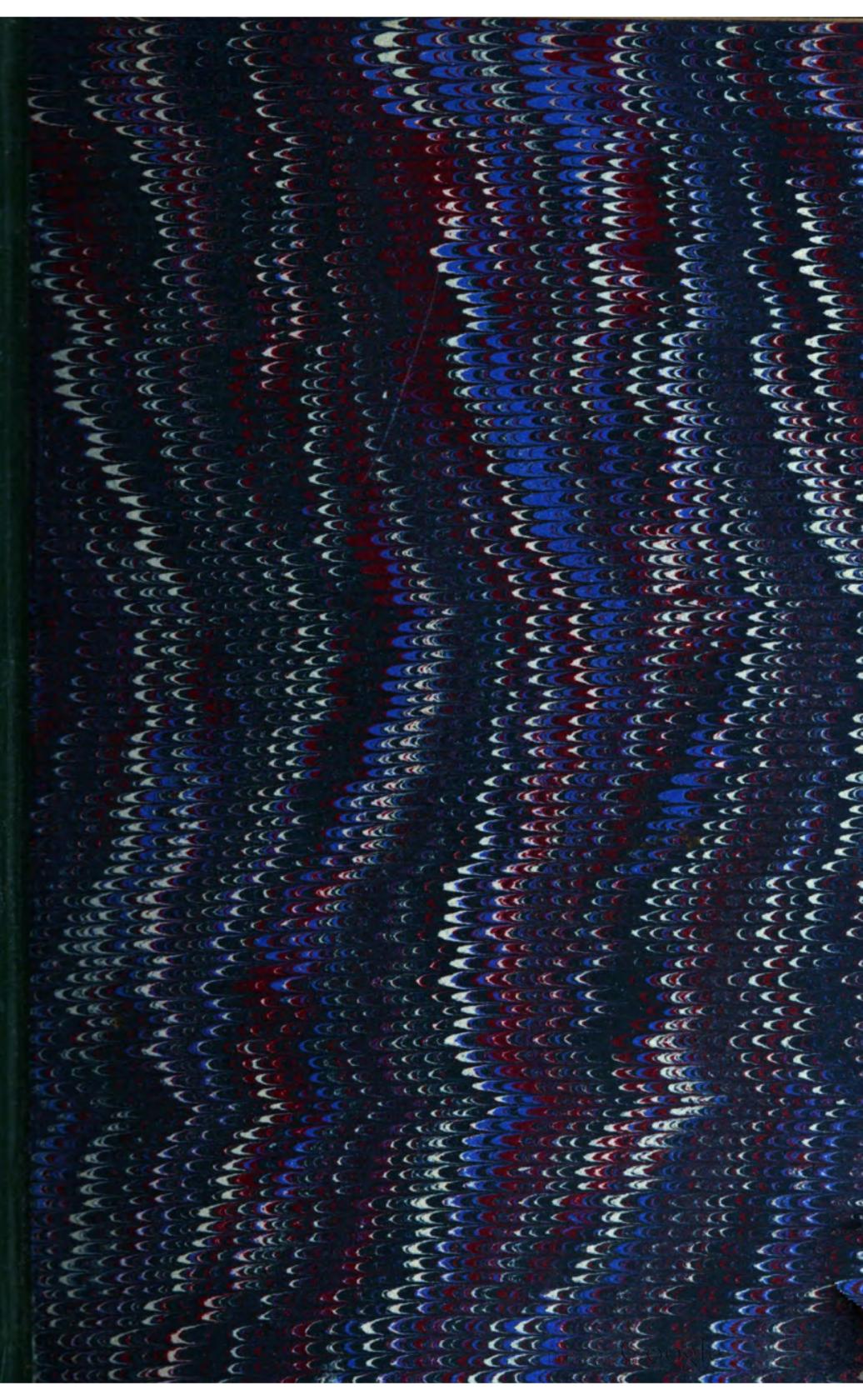
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







8408.aaa.38

241 UN PHILOSOPHE

AU

COIN DU FEU

PAR

LOUIS JOURDAN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

GALERIE D'ORLÉANS, 13, PALAIS-ROYAL

— 3 —

UN PHILOSOPHE

AU

COIN DU FEU

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^o

rue Neuve des Bords Enfants, 3



UN PHILOSOPHE

AU

COIN DU FEU

PAR

LOUIS JOURDAN

Tolérance et liberté!



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, 13, PALAIS-ROYAL

1861

Tous droits réservés.



CHAPITRE PREMIER

POURQUOI CE LIVRE. — TOLÉRANCE ET LIBERTÉ. — UNE
PAUVRE MÈRE.

Tout livre, quel qu'il soit, quelque légère que puisse être l'inspiration, la fantaisie qui l'a dicté, est toujours destiné, dans la pensée de son auteur, à atteindre ou tout au moins à poursuivre un but, à combler un vide, à satisfaire certaines aspirations.

Il arrive parfois que l'on écrit seulement pour se faire plaisir à soi-même; mais du moment où l'on publie ce que l'on a ainsi écrit, on a évidemment une arrière-pensée, un vague espoir, c'est celui de faire plaisir ou d'être utile à d'autres

Lorsque les divers chapitres qui forment ce volume furent publiés dans le *Causeur*, nous crûmes très-naïvement, — et le public a fait tout ce qu'il a pu pour nous laisser cette illusion, — nous crûmes, à tort ou à raison, qu'une causerie honnête et fami-

lière, des réflexions sur les divers sujets, graves ou non, que les événements contemporains mettent successivement à l'ordre du jour, aurait quelque chance de succès. Il nous avait semblé que le terrain sur lequel nous avions l'intention de nous placer était inoccupé. Nous en avons pris possession, comme c'était notre droit, et nous nous y maintenons comme c'est notre devoir. Voici en quels termes le *Causeur* justifiait cette prétention, et nous n'en voulons pas d'autres pour justifier à notre tour la publication de ce livre :

« Les publications existantes, quotidiennes ou périodiques, peuvent se diviser en trois grandes séries.

« La première comprend les journaux politiques paraissant tous les jours et portant à leurs abonnés toutes les nouvelles, tous les faits vrais ou contestés qui leur arrivent des quatre points cardinaux. Les journaux publient en outre des appréciations plus ou moins étendues, de temps à autre quelques bribes de critique littéraire, un feuilleton dramatique tous les lundis, une tranche de roman tous les autres jours, plus des annonces en quantité.

« A Dieu ne plaise que nous médisions des journaux ! Si restreinte que soit la limite dans laquelle la loi leur permet de se mouvoir, ce sont eux qui alimentent la vie publique dans notre pays; ce sont eux qui luttent pour des principes et pour des convic-

tions au milieu d'une société qu'envahissent des préoccupations d'un autre ordre ; ce sont eux, enfin, quelle que soit l'opinion qu'ils défendent, qui seuls portent rapidement la lumière sur toutes les questions en les controversant. Et puis, on ne médit pas de ce qu'on aime. Nous devons à ces luttes, à ces débats de la presse quotidienne, aux passions qu'ils soulèvent, aux colères même qu'ils allument, les plus nobles joies de notre vie. Le peu que nous sommes, [les sympathies que nous avons rencontrées, c'est à la presse quotidienne que nous les devons.

« Mais les journaux sont ce qu'ils sont : organes d'un parti ou d'une opinion, ils sont sans cesse occupés du soin de défendre le drapeau qu'ils tiennent en main, la politique leur laisse à peine des loisirs. Comme le juif de la légende, ils marchent, ils marchent sans cesse, et si des fleurs s'épanouissent au bord de la route, s'ils entendent au loin le murmure d'un ruisseau, si quelque beau paysage se dessine à l'horizon, ils ne peuvent s'arrêter ni pour admirer le paysage, ni pour écouter le frémissement du ruisseau, ni pour cueillir les fleurs printanières. Marche ! dit la politique, et pressés ils poursuivent leur course incessante. Ce que les journaux ne peuvent faire : causer, errer de ci et là, au gré de la fantaisie, rêver à son aise, donner leur réelle importance aux choses que la politique dédaigne, s'asseoir au

foyer du lecteur et deviser avec lui, c'est de cette tâche, frivole peut-être en apparence, mais très-sérieuse au fond, que nous voulons nous préoccuper.

« Les revues bi-mensuelles ou mensuelles, forment la seconde des trois séries dont nous avons parlé. Ces recueils très-volumineux, contenant des travaux de longue haleine, ne s'adressent, soit à cause de la nature même de ces travaux, soit à cause du prix d'abonnement, qu'à un public d'élite ou à des lecteurs spéciaux. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de trouver ces savantes et instructives revues, déjà vieilles de plusieurs mois et ayant encore leurs feuillets intacts, sauf l'endroit où s'épanouissait un roman ou une chronique !

« La troisième, enfin, comprend les journaux amusants et ceux qui veulent l'être sans y réussir, les journaux illustrés, les feuilles industrielles, scientifiques ou ayant une spécialité quelconque.

« Dans aucune de ces trois séries nous ne voyons une revue, une véritable revue hebdomadaire, groupant avec soin tous les faits de nature à intéresser le lecteur, décrivant le mouvement intellectuel dans toutes les directions où s'élanche l'esprit humain, racontant les découvertes scientifiques, se faisant l'écho de toutes les productions littéraires, étudiant les problèmes philosophiques et moraux que soulèvent la chronique du monde et celles des tribunaux, devisant enfin avec ses lecteurs *de omni re scibili et*

quibusdam aliis, de tout ce que l'on sait et même de ce que l'on ne sait pas.

« Certes, l'espoir de combler une telle lacune, l'idée de planter notre pavillon sur cette terre inoccupée, pouvait tenter d'honorables ambitions. Sans doute, il eût été facile de nous faire l'écho des bruits du monde, de ses caquetages, de ses méchancetés et de ses malices, de répéter les bons mots de celui-ci et les aventures de celle-là, d'assaisonner le tout d'allusions transparentes et légèrement scandaleuses. Ce genre de succès ne nous a pas tenté. Nous avons de préférence recherché, non le côté sérieux, mais le côté philosophique des choses, et il nous a semblé que le public n'était pas absolument indifférent à cette recherche.

« Aussi sommes-nous plus que jamais disposé à persister dans cette voie et à y persister sans allures pédantes, sans morgue, sans prétentions d'aucune sorte. Les deux mots que nous avons pris pour devise : **TOLÉRANCE** et **LIBERTÉ**, seront notre boussole. Nous ne sommes inféodés à aucune école, à aucune doctrine exclusivement ; nous ne voulons fonder ni une politique, ni une économie, ni une morale, ni une religion nouvelles. Comme ces avides chercheurs qui vont en Australie pour arracher aux flancs de la terre les parcelles d'or qu'ils contiennent, nous cherchons l'or aussi, l'or pur de la vérité. A cette ardente recherche nous consacrons et nous consacrer-

rons sans cesse toutes les forces, toutes les énergies, toute la bonne volonté et toute la bonne foi que Dieu a mises en nous.

« Donc, rien d'exclusif, nul parti pris! Non-seulement notre siège n'est pas fait, mais il ne le sera jamais. Est-ce que chaque jour, chaque événement n'apportent pas une pierre nouvelle de plus à l'édifice que dressent les générations? Est-ce que la vérité absolue est de notre domaine? Non! elle appartient à Dieu seul, et l'humanité la conquiert lambeaux par lambeaux et au prix de son sang. Qui que vous soyez, quelle que soit la doctrine que vous ayez adoptée, quel que soit l'autel sur les marches duquel vous vous prosterniez, quel que soit le parti que vous suiviez, quel que soit le Dieu auquel vous adressiez vos ferventes adorations, ne croyez jamais posséder la vérité tout entière. L'humanité qui habite notre pauvre petite planète y vivrait encore pendant des milliers de siècles qu'elle ne posséderait pas l'infini, l'absolu et l'éternel, ces trois attributs de Dieu. Même alors que la terre sera arrivée à l'état d'harmonie que de sublimes rêveurs ont entrevu, nous serons plus loin encore de la vérité absolue que ne l'est notre soleil du plus éloigné des soleils qui se meuvent dans l'espace et constellent nos plus belles nuits. »

Soyons donc humbles de cœur et humbles d'esprit; soyons tolérants surtout pour tous ceux qui, comme

nous, cherchent dans la sincérité de leur âme; soyons tolérants pour ceux qui nous paraissent être dans l'erreur, aussi bien que pour ceux qui nous dédaignent et s'en vont criant fièrement le mot d'Archimède : *Euréka!* J'ai trouvé! trouvé quoi! une paille, un rayon, c'est possible! mais non ce qui n'est pas du domaine de notre nature finie. La tolérance n'est pas exclusive de la lutte. Soyons tolérants, disions-nous, pour ceux qui nous paraissent être dans l'erreur. Est-ce à dire que nous devons passer avec insouciance auprès d'eux et leur refuser la lumière que nous possédons ou que nous croyons posséder? Non, certes! tolérance n'est pas synonyme d'indifférence. Tolérance signifie bien plutôt mansuétude, charité, effort pacifique. Cet effort pacifique il faut le tenter; cette charité et cette mansuétude, il faut tâcher de les avoir en faisant appel à la liberté, c'est-à-dire au plus précieux des biens qui aient été départis à la nature humaine. Essayez de scruter le monde moral à la clarté de ces deux flambeaux et vous serez étonné, ébloui, des clartés qu'ils projeteront sur les problèmes les plus ardues, sur les questions les plus controversées.

Mais, nous a-t-on dit déjà, avec cette tolérance bienveillante le règne du mal se prolongerait indéfiniment; les obstacles qui, de toutes parts, se dressent contre le progrès humain, se multiplieraient et se renforceraient de plus en plus. Qui vous l'a dit?

Citez-moi une œuvre, une institution quelconque que le défaut de tolérance, c'est-à-dire la violence, ait anéantie. L'histoire nous enseigne que la violence ne détruit que ce que la violence a essayé de fonder. Mais est-ce que la violence a empêché le développement du Christianisme ? Est-ce que le sang des martyrs n'a pas engendré des martyrs nouveaux ? Est-ce que la violence a empêché la Réforme de conquérir le Nouveau-Monde et une grande partie de notre vieille Europe ? Est-ce que ce ne sont pas les inévitables violences de la Révolution qui ont autorisé la réaction contre laquelle nous luttons encore aujourd'hui ?

Soyons calmes pour être forts ! La victoire sera remportée plus tard sans doute, mais elle le sera plus sûrement. Je sais bien que le temps est le tissu dont la vie est faite ; mais il n'y a que les gens dépourvus de foi qui disputent le temps à l'éternité. La vie humaine, si misérable et mortelle qu'elle soit, est un rayonnement de la vie éternelle de Dieu. Notre tâche ne finit pas au seuil du tombeau ; la mort n'est pas notre ennemie. La mort est pareille à une mère vigilante qui nous prend dans ses bras quand nous sommes fatigués et nous porte vers une vie nouvelle, vers des devoirs nouveaux. N'avez-vous jamais réfléchi à ceci : qu'il serait injuste que le bon ou le mauvais usage de notre liberté pendant la rapide période d'une existence humaine, pût nous mériter

une récompense éternelle ou des châtimens éternels ? Non ! Dieu n'abandonne jamais complètement même les natures les plus perverses et les plus dégradées.

Nous pouvons nous élever vers la lumière ou descendre dans les ténèbres ; mais, si bas que nous descendions, il ne faut qu'un élan du cœur, une larme, un repentir, un regret pour nous remettre dans la bonne voie. La mort n'est qu'une des formes de la vie ; nous ne dirons pas avec le poète qu'elle est « une amie qui rend la liberté. » La liberté est un bien suprême qui, comme tous les biens, doit être patiemment et courageusement conquis. On s'est indigné de ce que les grands seigneurs d'autrefois n'avaient qu'à se donner la peine de naître. Il ne serait pas moins injuste que, pour avoir la liberté, il suffît de se donner la peine de mourir. Mourir, c'est revivre, c'est recueillir la moisson que l'on a semée, bonne si les grains étaient bons, mauvaise si la semence était mauvaise.

Un des plus grands saints de l'Église catholique a exprimé un précepte admirable : « Dans les choses nécessaires, a dit saint Augustin, il faut l'unité ; dans les choses douteuses, la liberté ; dans toutes, la charité. » Mais quelles sont les choses nécessaires ? et quelles sont les matières douteuses ? C'est ici que la tolérance devient indispensable et s'élève à la hauteur d'un principe social. Un prêtre vient et me dit :

« Ceci est une chose nécessaire, je l'affirme au nom de Dieu, donc il faut la croire. » Un autre survient et, toujours au nom de Dieu, prétend que ce qui est nécessaire ici lui paraît pouvoir être rangé parmi les choses douteuses ; mais qu'en revanche telle chose douteuse doit prendre place parmi les nécessaires.

Ma conscience cependant proteste ; entre le Moïsaïsme, par exemple, qui ordonne de croire à un Dieu unique, et le Catholicisme qui me fait une règle de croire à un Dieu en trois personnes, elle hésite. Si j'adopte le Dieu unique de la Bible, je suis un mécréant avec ceux-ci ; si j'adopte le Dieu en trois personnes, je suis un impie pour ceux-là. Au nom du ciel, laissez-moi ma liberté et ne rangez parmi les choses nécessaires que celles dont tous les peuples, toutes les religions, tous les Codes reconnaissent d'un commun accord la nécessité. Disons que l'observation de tous les principes qui constituent la morale universelle est seule nécessaire, que tout le reste comporte la liberté et que, même dans les choses nécessaires, la charité est de rigueur.

Sainte charité ! amour ! rayon du ciel ! où étais-tu quand les hommes s'entretuaient pour s'imposer mutuellement telles ou telles croyances comme nécessaires ?

Où étais-tu, quand Rome jetait aux bêtes les glorieux martyrs de la foi chrétienne ?

Où étais-tu quand l'inquisiteur, le crucifix en main,

— ô blasphème ! — torturait tout homme et toute femme suspects d'hérésie ?

Où étais-tu quand les pères de la Réforme montaient sur leur bûcher, quand les dragons de Louis XIV massacraient, proscrivaient des populations entières dans nos Cévennes ?

Ah ! plus que jamais soyez nos guides, soyez nos flambeaux, soyez notre sauvegarde, divinités protectrices ! Tolérance et Liberté, sœurs jumelles et bienfaisantes ! enseignez-nous le respect de nous-mêmes et le respect des autres ! enseignez-nous la charité ! dites-nous qu'on ne ramène les hommes de la vérité à l'erreur que par les clartés de la discussion, par la force et l'évidence du raisonnement, par la mansuétude ! rappelez-nous, lorsque nous sommes portés à nous laisser aller à nos mauvais instincts, que Jésus-Christ n'a pas couru, le fer en main, à la poursuite de la brebis égarée, mais que doucement il l'a appelée et que paternellement il l'a ramenée au bercail sur ses épaules.

Mais, nous a-t-on dit, Jésus-Christ a annoncé qu'un temps viendrait où il n'y aurait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Hélas ! cette prophétie n'a été que trop cruellement interprétée ; c'est elle qui a donné naissance à la célèbre et funeste parole : *Compelle intrare !* forcez-les d'entrer ! et le sang a coulé au nom du Dieu de paix ! Et nous disons : ne forcez personne ! la prédiction du Christ se réalisera

un jour sans doute, mais c'est la tolérance et la liberté qui hâteront la venue de ce jour béni, tandis que l'intolérance et la violence la retarderaient indéfiniment.

Tels sont les principes qui ont inspiré les pages que l'on va lire. Nous y avons apporté la libre expression de nos sentiments sous notre propre responsabilité, mais nous ne croyons pas nous être écarté de cette règle, qui est pour nous la principale des choses nécessaires dont parlait saint Augustin.

Hélas ! cette déclaration coïncide avec la première semaine du carême et peut ressembler à un sermon en trois points. Que nos lecteurs nous pardonnent. Nous ne prenons certes pas l'engagement de ne pas recommencer, de ne pas revenir souvent sur ces grandes questions qui passionnent l'âme humaine ; mais nous veillerons à ce que des coïncidences de ce genre ne se renouvellent plus. Moraliser, passe encore ; mais sermonner, fi donc !

Et le carême n'est pas, à beaucoup près, un temps de sévère abstinence, comme on est porté à le croire. On danse avec acharnement ; les fêtes, les bals, les soirées se succèdent sans relâche. Les préoccupations de la toilette ne tiennent pas moins de place pendant le carême que pendant le carnaval. Combien je connais d'aimables et jolies pénitentes qui gémissent dévotement sur l'amointrissement du pouvoir tem-

porel de la Papauté, et qui dansent, polkent et sou-pent intrépidement toutes les nuits. Quel charmant mélange du sacré et du profane ! « Thérèse, n'oubliez pas de dire au cocher que je partirai à quatre heures pour aller au sermon ! Ah ! à propos ! la couturière est-elle venue ? ma coiffure est-elle prête ? passez chez le coiffeur ; qu'il soit ici à huit heures précises. Ah ! un mot encore : Thérèse, prévenez Monsieur que je veux partir ce soir à dix heures pour aller chez Mme X... avant d'aller au bal de Mme Z... Occupez-vous de tout ce qu'il faut pour ma toilette de bal et pour celle de tantôt ; surtout n'oubliez pas de mettre le livre de messe dans mon manchon. »

Je vous prie de croire que ceci a été sténographié par moi. Je ne m'en plains pas, je constate seulement ce fait : que les femmes concilient à merveille le monde et l'église, la pénitence et le plaisir, le salut et la perdition, le paradis et l'enfer. Et ce n'est pas seulement à Paris ou dans les grandes villes qu'il en est ainsi. La France entière, ou plutôt les classes riches et moyennes, sont piquées de la tarentule. Une amie qui m'est bien chère, m'écrivait ces jours derniers du fond d'un de nos plus lointains départements : « Je suis venue dans cette imperceptible localité pour y voir quelques amis et aussi pour m'y reposer des fatigues du carnaval, de mes soucis de maîtresse de maison. Eh bien ! on danse ici plus

qu'à T... Ce sont des fêtes continuelles, et les femmes n'y sont pas moins qu'à Paris préoccupées de leur toilette et de leurs succès. Il fait froid, il neige, les rues sont impraticables et il n'y a pas de voitures ici ; nous avons été obligées de louer, hier soir, une diligence, une vraie diligence à trois compartiments, pour y établir nos crinolines et arriver au bal. Jugez si nous avons ri en ce burlesque équipage. Le cocher faisait claquer bravement son fouet, et tout le pays a été ému de cet événement. Ce matin, un indigène est venu m'affirmer que l'Empereur avait cette nuit traversé le bourg pour se rendre en Italie et mettre à la raison l'empereur de Russie, qui s'était permis d'envahir en cachette les États du roi de Naples. Où la politique va-t-elle se nicher ? Bref, ne me plaignez pas, mon ami, je suis ici entourée de gens que j'aime, et je m'amuse de tout mon cœur. »

Hélas ! pour un ou une qui s'amuse, combien qui souffrent et qui pleurent ! Voici une douloureuse et touchante histoire qui a ému certaines régions de la société parisienne :

Mademoiselle Valentine M... était fille unique d'un riche banquier étranger. C'était une enfant du Nord ; mais sa mère, qui était Italienne, lui avait transmis le type de sa beauté méridionale. Sa longue chevelure brune, ses grands yeux noirs, ses lèvres vermeilles et charnues donnaient à son visage un ca-

ractère étrange. Elle était de taille moyenne ; mais il y avait une telle distinction dans sa tournure, une telle fierté dans son regard, qu'elle paraissait grande. Valentine avait reçu à Paris une brillante éducation ; elle avait surtout acquis un remarquable talent comme musicienne et comme peintre. Musique et peinture, elle aimait ces deux arts avec passion !

Lorsque son éducation fut terminée et le moment venu de la produire dans le monde, ses parents vinrent se fixer à Paris, et dans cette capitale où la richesse est toujours bien-venue, quelle que soit son origine, l'hôtel de M. et madame M... ne tarda pas à devenir le rendez-vous de l'élite de la société parisienne.

Mlle Valentine fut bientôt renommée par sa beauté, et comme sa beauté était rehaussée par une fortune considérable, la jeune fille fut bientôt le point de mire de tous les prétendants. Bientôt le choix des parents fut fixé. Valentine agréa le fiancé qu'ils lui présentèrent. Le mariage fut célébré en grande pompe. Les jeunes époux, suivant l'usage adopté dans la haute société, partirent le soir même de leur union et allèrent cacher leur bonheur dans une autre patrie. Ils parcoururent l'Italie, visitèrent tous les musées, admirèrent tous les chefs-d'œuvre.

Un jour, à Palerme, sous l'influence du simoun qui souffle si fréquemment des côtes d'Afrique et donne parfois à la Sicile une physionomie et une tempéra-

ture africaines, Valentine fut prise tout à coup d'une crise nerveuse très-violente. Son mari, inquiet et troublé, fit appeler les plus célèbres médecins. Un d'eux, après avoir donné des soins à la malade, après l'avoir interrogée, prit le mari à part et lui parla ainsi : « Les phénomènes que présente l'état nerveux de votre femme sont extraordinaires et ne peuvent avoir été déterminés que par des causes sur lesquelles vous pouvez seul nous éclairer. »

Ici commencèrent les interrogations les plus délicates et les plus intimes. Le mari répondit de son mieux.

— Mais, reprit le docteur, est-ce que madame Valentine a eu quelque grande douleur à traverser, une passion contrariée ?

— Non, répondit le mari, que cet interrogatoire commençait à mettre à la torture, et dont l'esprit inquiet battait déjà le champ infini des suppositions, notre mariage n'a pas positivement été un mariage d'amour ; mais j'aime ma femme et je crois qu'elle m'aime autant que je l'aime. Valentine est irréprochable ; elle a été heureuse toute sa vie, elle adore son père et sa mère, qui vivent encore, Dieu merci ! Je ne sais qu'une cause de douleur très-vive pour elle, et cette cause ne sera pas éternelle, je l'espère bien. Elle aspire de toutes les forces de son âme, de toute l'énergie de ses désirs, au moment où elle sera

mère. Nous sommes mariés depuis huit mois ; depuis huit mois nous avons parcouru l'Allemagne et l'Italie comme deux amoureux, sans qu'un nuage se soit jamais élevé entre nous ; mais je dois vous avouer que depuis quelques jours je surprends Valentine triste et rêveuse, et je remarque qu'elle est surtout ainsi lorsque, dans nos promenades, nous avons rencontré une jeune mère tenant son enfant sur ses genoux ou dans ses bras.

Le médecin hocha la tête en signe d'adhésion et partit en promettant de revenir. Lorsque Valentine fut seule avec son mari, elle retrouva un peu de tranquillité et revint insensiblement à son état normal. Sa tête brûlante se calma et la mémoire qu'elle avait momentanément perdue ramena le sourire sur ses lèvres. Elle tendit la main à son mari et sembla n'avoir pas conscience de la crise qu'elle venait de traverser.

— Valentine, parlez-moi franchement ; ne suis-je pas votre meilleur ami ? Dites-moi ! quelle émotion, quelles pensées, quelles souffrances avez-vous éprouvées aujourd'hui qui aient pu déterminer le malaise qui m'a si fort inquiété et qui est dissipé pour ne plus revenir, j'en suis certain ?

— Mais, nulle souffrance, mon ami. De l'émotion, oui ! de la joie, oui !

— Et puis-je savoir quelle est l'origine de cette émotion et de cette joie ?

— Oui, dit-elle en rougissant, vous pouvez le savoir. Écoutez-moi. Ce matin, quand vous m'avez laissée, pendant quelques instants seulement, chez cette charmante comtesse d'Agnano, à laquelle nous avons été recommandés par un ami de Florence, j'ai aperçu du haut de la terrasse et sur un balcon voisin une jeune femme ravissante, admirable, une madone de Raphaël, tenant dans ses bras un enfant beau comme l'enfant Jésus. Je me perdais dans la contemplation de cette heureuse femme, lorsque tout à coup je l'ai entendue pousser un cri d'effroi; elle a pressé l'enfant sur son cœur comme si elle eût voulu l'étouffer, et elle est rentrée dans l'appartement.

J'ai regardé autour de moi et dans la rue pour y chercher la cause de l'effroi que cette pauvre mère avait ressenti, et j'ai aperçu un cortège funèbre qui sortait de l'église de Sainte-Rosalie : c'était un pauvre petit enfant que l'on allait porter en terre ; à ce moment j'ai ressenti comme un grand coup que l'on m'aurait donné au cœur, et en même temps... en même temps...

— Eh bien ! continuez Valentine, je suis sur des charbons ardents. Et en même temps, disiez-vous...

Valentine passa ses bras autour du cou de son mari et balbutia quelques paroles qui rendirent celui-ci tout joyeux. Le soir du même jour, M. de X... écrivait à sa famille et à la famille de Valentine qu'il était le plus heureux des hommes, que sa femme

était la plus charmante des femmes puisqu'elle allait le rendre père.

Le jeune couple revint à Paris, cheminant à petites journées afin de ne pas compromettre la précieuse santé de Valentine et le cher fardeau qu'elle portait.

Quelques années s'écoulèrent. Si vous avez lu *Notre-Dame de Paris*—et si vous ne l'avez pas lu, je vous renie—donc vous avez lu ce magnifique poème de notre grand Victor Hugo, et vous savez cet amour ardent, passionné, insensé de la pauvre Sachette pour sa petite Esmeralda. Valentine était plus folle encore d'amour maternel. Jamais enfant ne fut adoré, vénéré, choyé par sa mère comme le fut le fils de Valentine. Hélas ! est-ce que de pareils amours portent malheur ? L'enfant fut pris, il y a peu de temps, par le croup, cet effroi des mères ! et mourut en quelques heures, malgré l'activité des soins qui lui furent prodigués.

Depuis trois mois que cet enfant est mort, Valentine n'avait pas versé une larme. Elle est folle, et de la plus terrible, de la plus touchante folie qui se puisse imaginer. Elle est convaincue que son fils vit, et elle en est d'autant plus certaine qu'elle l'entend. Son fils est captif, son fils l'appelle en pleurant ; et sans cesse, nuit et jour, elle entend la voix de son enfant qui lui crie : Maman, au secours ! Maman, viens à moi !

Et quand son mari veut lui persuader qu'elle est dans l'erreur, qu'elle est le jouet d'une illusion, elle lui répond : Vous vous souvenez de Palerme? Elle aussi, la jeune mère qui était sur le balcon, crut que l'enfant qu'on emportait dans la bière était le sien, et pourtant ce n'était pas le sien. Ce n'est pas mon enfant non plus qui est mort ici. Tenez! ne l'entendez-vous pas? Ne reconnaissez-vous pas sa voix?

Valentine s'est échappée de chez elle il y a quinze jours; son mari l'a rejointe à Marseille où elle allait s'embarquer pour Palerme. Ils y sont maintenant tous les deux. Puisse la pauvre infortunée en revenir sinon consolée, du moins guérie!

CHAPITRE II.

UNE CONFÉRENCE A NOTRE-DAME.

LA FEMME ET LA FAMILLE. — UN DISCOURS SUR LES FEMMES. L'AGE D'OR.

Si le carême, ainsi que nous le disions tout à l'heure, n'est pas précisément, au moins pour le plus grand nombre, un temps de mortification, d'abstinence et de jeûne, c'est, à n'en pas douter, un temps de sermons, à Paris surtout. On y prêche dans toutes les églises ; l'auditoire n'est pas toujours très-nombreux, mais la foule accourt là où elle est attirée par un talent célèbre, par un prédicateur en vogue. Athéniens que nous sommes ! la forme, pour nous, l'emportera toujours sur le fond. Nous sommes artistes jusque dans les choses religieuses ; nous avons en nous un vieux levain païen, et, il faut bien le dire, le catholicisme le développe au lieu de le combattre. Le catholicisme, après tout, a bien raison ! s'il se met ainsi en contradiction avec lui-même et avec

son propre principe, tant pis pour lui ! Quant à nous, qui ne sommes chargés ni officiellement, ni officieusement de discuter ses intérêts, nous ne sommes pas fâchés de voir, sous prétexte de piété, le goût des belles choses se répandre parmi les masses.

Toute médaille, il est vrai, a son revers ; tout avantage est doublé d'un inconvénient. Il faut donc accepter et résister à la fois, accepter l'avantage et combattre l'inconvénient.

Parmi les prédicateurs célèbres, le P. Félix vient, depuis plusieurs années, en première ligne. Ses conférences de Notre-Dame sont suivies par une foule attentive, foule d'hommes, bien entendu. L'éloquence du P. Félix ne s'adresse qu'à la plus laide moitié du genre humain. C'est M. l'abbé Lecourtier qui a le privilège de parler aux femmes, et ses enseignements, sa parole éloquente et familière sont fort goûtés.

Dans une de ses conférences, le P. Félix a abordé un grand et beau sujet qui nous est cher à tous, qui que nous soyons : la famille, ses rapports avec la société, son organisation, son principe et sa fin. Après avoir démontré que Jésus-Christ avait posé dans l'humanité tous les grands éléments du progrès social, qu'il en avait élevé l'édifice sur ces trois colonnes sacrées : la liberté, l'égalité, la fraternité, l'orateur a directement abordé son sujet et a développé en un magnifique langage cette thèse : que la

famille est le type de la société, qu'elle est la source féconde d'où jaillit la vie sociale, qu'il faut donc préserver de toute atteinte impure cette alvéole sacrée, qui est le germe de la commune, de la cité, de la nation, de la patrie, de l'humanité, en un mot.

Vous pensez bien que je n'ai pas un mot à reprendre dans cet exposé général. Nous sommes tous de cet avis ; mais, où nous différons avec l'illustre prédicateur, c'est dans les conséquences exagérées qu'il tire de son principe, c'est dans les diverses applications qu'il en fait.

« La constitution de la famille, dit-il, est simple comme tout ce qui est sublime ; elle ne se compose que de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant, c'est-à-dire, au point de vue de la société domestique, un roi, un ministre, un sujet ; une autorité, une obéissance, un ministère. Et voici, dans ces trois choses, des caractères gravés par la main de Dieu et qui en feront à jamais le modèle de toute société : une autorité indiscutable, un ministère dévoué, une obéissance affectueuse. La famille ainsi instituée est l'exemplaire de toute société bien faite, c'est le plus magnifique abrégé du droit social, c'est l'école populaire de la grande politique, c'est le chef d'œuvre des gouvernements et des sociétés. »

Ce n'est point ici que je voudrais combattre les conséquences politiques d'un pareil principe ; je me

borne à contester, à discuter le principe lui-même.

Il est bien vrai que la famille se compose de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant ; mais est-il bien vrai que le père soit un roi absolu, qu'il soit l'autorité indiscutable, et que la mère soit simplement un ministre ? Nominale-ment, théoriquement, oui ; mais pratiquement et en réalité, non. Or, comment démontre-t-on la fausseté d'une théorie ? C'est par l'impossibilité de sa pratique. Comme tous les prêtres et tous les religieux, le P. Félix est un célibataire. Quand il parle de la famille, il parle de ce qu'il ne connaît pas, pratiquement du moins.

Eh bien ! la vérité, c'est que le père n'est ni un roi absolu, ni une autorité indiscutable ; c'est que toute famille se compose de deux éléments et non de trois : une double autorité, un double amour représentés par l'unité du couple humain, par le père et la mère ; puis une obéissance qui se transforme souvent elle-même en autorité, un enseignement, un stimulant et surtout un amour représentés par l'enfant.

Dans la société domestique, l'homme n'est pas plus roi que la femme n'est ministre. Ils sont un ; ils sont tour à tour ministre et roi, suivant la diversité de leurs fonctions, mais ils sont un, et c'est dans le couple harmonieusement uni que réside l'indivisible royauté. Je sais bien que la loi fait de l'homme le

chef de la communauté. Cela est vrai pour la gestion des intérêts matériels : l'homme a la signature sociale ; il est le gérant légal de la société domestique, et en cela il est moins roi que ministre assurément ; mais dans toute famille bien organisée, l'autorité est homme et femme, paternelle et maternelle, égale et diverse à la fois, sinon elle est impie et immorale. Soyez assuré que partout où l'homme seul exerce la royauté familiale, partout où la femme est réduite au rôle que lui assigne le P. Félix, au rôle de ministre soumis et craintif, le principe de la famille est violé, la loi de Dieu est méconnue.

Vous avez beau me dire que ces trois caractères que vous attribuez à la famille : autorité, ministère, obéissance, ont été gravés par la main de Dieu. Où ? quand ? comment ? Mais je ne veux pas même prendre la peine de demander des preuves. On nous les donnerait, l'instinct de justice qui est au fond de nos cœurs les repousserait. Là où vous me montreriez la main de Dieu, je verrais tout au plus la main des hommes qui, ayant fait la loi au début des sociétés humaines, usèrent du droit de la force et s'arrogèrent la royauté. Eh bien ! non, cela est un mensonge, l'homme n'est pas roi absolu dans la famille. La royauté est faite à l'image de la Divinité ; elle est père et mère. Partout où la mère n'est pas reine au même titre que le père est roi, il n'y a pas de famille proprement dite, il y a brutalité, orgueil,

oppression de la mère et oppression de l'enfant.

Où donc le R. P. Félix a-t-il vu que cette autorité indiscutable dont il parle fût élevée à la hauteur d'un principe ? Qu'elle soit un fait et un fait fréquent, ce n'est malheureusement que trop vrai, mais un principe, je le nie, et un principe gravé par Dieu, je le nie bien davantage.

Toute autorité humaine, — et nous n'en exceptons aucune, — étant faillible, est nécessairement discutable. L'autorité du père et de la mère l'est bien, puisque la loi intervient là où cette autorité s'exerce d'une façon abusive ; à plus forte raison est-elle discutable quand, au lieu d'être exercée par le couple à qui seul elle appartient, elle est exercée ou plutôt usurpée par l'homme seul.

Et maintenant est-il vrai de dire que l'enfant est seulement sujet, qu'il représente exclusivement l'obéissance ? L'enfant ne joue pas un rôle purement passif dans la famille. Est-ce qu'il n'exerce pas une action sur le père et la mère ? Est-ce qu'il ne les modifie pas autant qu'il est modifié par eux ?

Je ne veux pas jouer sur les mots ni invoquer à l'appui de ma thèse cet ascendant que les enfants savent si bien conquérir sur la faiblesse ou, ce qui est plus vrai, sur la tendresse des parents ; — car toute faiblesse procède de l'amour comme toute in-

dulgence procède de la force. — Prenons l'enfant pour ce qu'il est : une créature libre, faite à l'image de Dieu, ayant une certaine mission, de certains devoirs à remplir, et grandissant, se développant physiquement, moralement et intellectuellement auprès du couple, sous l'autorité bienveillante et dévouée du couple qui est chargé de lui enseigner le bon ou le mauvais usage qu'il devra faire de sa liberté. Mais en échange de cet enseignement l'enfant, à son tour, n'enseignera-t-il rien à ceux de qui il est né? Ne sera-t-il pas un lien entre eux? Ne leur enseignera-t-il pas la prévoyance, le respect, l'ordre? L'enfant est sujet du père et de la mère, comme le père et la mère sont ses sujets à lui, comme ils sont successivement sujets l'un de l'autre.

Dire que dans la famille ancienne le père représentait l'autorité absolue; la mère, le dévouement, ou, ce qui est plus juste, la subordination; l'enfant, l'obéissance; cela est vrai. Mais la famille est-elle restée ce qu'elle était alors? Est-ce que le père a encore droit de vie ou de mort sur ses enfants? Est-ce que la loi, en supprimant le droit d'aînesse, n'a pas rétabli parmi les enfants, cette égalité chrétienne que vous invoquez, et qui n'a plus d'autres adversaires aujourd'hui que des catholiques? Quel est le sens, quelle est la signification de ces changements survenus dans la famille? Ne signifient-ils pas que ce principe sacré s'est élevé, s'est amélioré? que l'auto-

rité n'appartient plus au père seul, mais au père et à la mère, à l'homme complet, à la femme complète, c'est-à-dire au couple? que l'enfant aide au développement du père et de la mère autant et autrement qu'il est aidé par eux dans le sien; et enfin que le levier de la famille, son souffle vivifiant, son cachet divin, ce n'est ni cette prétendue autorité royale et absolue du père, ni la soumission respectueuse de la mère, ni l'obéissance de l'enfant, c'est l'amour. Le père, la mère, l'enfant forment une trinité harmonieuse et sainte, trinité sacrée, base de toute société, base de la patrie, parce qu'elle procède de l'amour et ne vit que par l'amour. Supprimez ce souffle, cette effluve divine, est-ce que l'autorité de celui-ci, la soumission de celle-là et l'écrasante sujétion de l'enfant suffisent à constituer la famille? Non! vous aurez un despote, vous aurez deux victimes, mais de famille, point.

Le R. P. Félix semble en être encore au temps où un concile discutait la question de savoir si les femmes avaient une âme. Pourquoi l'homme serait-il investi de l'autorité et d'une autorité indiscutable? Pourquoi la femme aurait-elle toujours et inévitablement un rôle subordonné? Est-ce que la maternité est moins pénible, moins majestueuse, moins sainte, moins respectable que la paternité? Est-ce que la mère n'est qu'un accident dans la vie de l'en-

fant? Toutes les religions, tous les codes ont voulu ce que veut le R. P. Félix. Le temps a rongé le trône absolu du père de famille, et malgré la fiction légale la mère, d'abord servante du mari, est devenue sa compagne; elle partage avec lui l'autorité, et l'autorité n'en est que plus respectable.

Il est une autre question bien importante, bien grosse, que le célèbre prédicateur a touchée dans sa conférence, c'est celle de la liberté qui doit être laissée aux parents sur le choix des systèmes et des hommes qui doivent présider à l'instruction et à l'éducation des enfants. Le R. P. Félix repousse l'intervention des États dans la solution de ce grand problème. « Les États, disait-il, ne sont pas, dans le plan de la Providence, les instituteurs de la vie; ils en sont les défenseurs. La famille est la société créée pour élever les générations; l'État est la société créée pour protéger les familles. » C'est parler d'or, et l'on n'invoquera jamais la liberté, dans quel camp que se soit, sans que nous mêlions notre voix aux voix qui invoqueront le nom de la bonne déesse. Mais il ne faut pas que, sous couleur de liberté, on prépare la servitude.

On dit aux États : Ne vous mêlez pas de l'instruction publique, ce n'est pas votre affaire, vous êtes

chargés de défendre, de protéger les familles ; bornez-vous à ce rôle et laissez-nous faire.

Mais qu'est-ce que défendre et protéger les familles ? pourraient dire les États. Supposez qu'une grande association religieuse ou laïque, clergé ou club, s'organise dans notre sein, que cette association ayant un autre intérêt que le nôtre, ayant des affiliations secrètes ou avouées avec des puissances étrangères, disposant d'influences considérables ; que cette association accapare l'instruction publique et enseigne aux citoyens le mépris des principes en vertu desquels nous existons, nous, États ; est-ce que notre rôle de défenseurs et de protecteurs des familles, ne nous obligera pas d'intervenir dans notre intérêt et dans l'intérêt des familles elles-mêmes ? Ici, comme en toutes choses, l'usage de la liberté est limité par l'abus. Ne voyons-nous pas en France comment le clergé a interprété la liberté de l'enseignement, comment il la pratique ?

C'est ainsi que cette conférence du R. P. Félix, magnifique dans sa forme, est, au fond, pleine d'erreurs. Pourquoi ne pas le dire ? Le respect que nous avons pour la parole qui retentit du haut de la chaire chrétienne ne saurait nous empêcher de signaler ce qui nous paraît bien et ce qui nous paraît mal. La théorie du prédicateur sur la famille, celle qu'il

émet sur le rôle passif des États, en matière d'instruction publique, nous semblent fausses, et nous le disons avec toute la courtoisie que l'on doit à un tel adversaire : est-ce prendre une trop grande liberté ?

Autre discours ! Celui-ci n'a pas été prononcé en chaire. C'est l'honorable président de la Société d'émulation d'Abbeville, M. Boucher de Perthes, qui a appelé l'attention de cette société sur le rôle de la femme dans l'état social, sur son travail et sa rémunération. Pendant que le célèbre prédicateur de Notre-Dame assignait à la femme, dans la famille, la situation humble et soumise qu'elle occupait au début des sociétés, M. Boucher de Perthes établissait, l'histoire à la main, que plus la place occupée par la femme dans la famille, plus le rang qu'elle tient dans l'état social est élevé, plus s'élève la moyenne de la moralité, du caractère et du degré de la civilisation.

Toute décadence, toute dégradation a pour origine un défaut d'équilibre entre les sexes. Nous voilà bien loin de la théorie du P. Félix : L'homme, roi absolu et indiscutable ; la femme, ministre obéissant et dévoué.

M. Boucher de Perthes ne se borne pas à poser des principes, c'est un esprit net et pratique. Il a beaucoup vu, beaucoup observé, il a pénétré dans les plus pauvres ménages, et partout il a constaté

ce fait : que la misère, le défaut d'ordre, l'abandon des enfants sont en proportion de l'abaissement moral et matériel de la mère de famille.

Là où la femme est respectée et estimée ; là où elle n'est pas une servante, mais une associée ; là où la mère est la reine du foyer au même titre que le père est le roi, les enfants sont plus aimés, et par conséquent mieux élevés, car toute bonne éducation procède de l'amour, et dans la famille, telle que la préconise l'orateur religieux de Notre-Dame, l'amour est impossible.

M. Boucher de Perthes est un savant très-distingué ; il est connu dans le monde scientifique par des travaux archéologiques très importants. Pour moi, qui ne suis pas savant, je donnerais volontiers les plus sérieuses études de M. Boucher de Perthes pour ce simple discours pris sur le vif et dans lequel viennent se refléter les plus grandes misères sociales, celles qui résultent de l'abaissement de la femme. de l'effacement de la mère dans la famille.

M. Boucher de Perthes met hardiment le doigt sur la plaie. « Chez nous, dit-il, la vie de l'ouvrière est une suite de privations. Cette vie est moins assurée que celle du nègre ; l'esclave ne meurt jamais de faim, ni de froid, ni faute de remède. Il ne meurt pas non plus d'excès de travail ; on lui en donne au-

tant qu'il en peut faire, jamais plus. Son maître a trop d'intérêt à sa conservation, il le sait ; et nous semblons ignorer que nous en avons aussi à celle de la femme ! Des hommes périssent dans un combat, une révolte, une révolution ; l'Europe s'en émeut, et je partage cette émotion, car toute perte d'hommes est toujours un malheur public. Mais des artisans meurent par suite d'un chômage, du renchérissement du pain ou du bois, en un mot de faim et de froid, et personne ne s'en étonne ! C'est le malheur de tous, dira-t-on ; c'est la saison, c'est la maladie qui règne. Cela dit, on ne s'en occupe plus. »

Voilà pourtant ce que produit l'autorité indiscutable de l'homme. Le mari bat sa femme, bat ses enfants, s'enivre ou dépense en folies le produit du travail, l'épargne du ménage, et la pauvre mère de famille se trouve placée entre la débauche qui la tente ou la misère mortelle qui l'attend. Que faire donc ?

M. Boucher de Perthes examine à fond cette question capitale, et se demande d'abord pourquoi le travail de la femme, à quantité et à production égales, est moins rétribué que celui de l'homme, et ensuite pourquoi la plupart des fonctions qui pourraient être remplies par les femmes le sont par des hommes.

« Qu'avons-nous à faire, dit-il, pour que la femme reprenne chez nous son rang industriel ? Être équitables. Ce n'est pas une concession qu'on réclame

ici, c'est un acte de probité. La main sur le cœur, disons : Point de concurrence au rabais ; n'exploitons pas la faim ; payons les choses ce qu'elles valent ; si nous gagnons moins, nous le gagnerons en conscience. »

Les carrières que les femmes pourraient honorablement parcourir sont très-nombreuses. M. Boucher de Perthes les énumère avec soin, et comme la situation actuelle des pauvres lui paraît constituer et constitue, en effet, un abus grave, une vraie calamité sociale, il pense que l'État a le droit et le devoir d'intervenir.

Ici nous différons avec le savant écrivain. L'intervention de l'État nous effraie toujours. Ah ! si l'on veut dire que l'État, qui a déjà donné aux femmes la direction de certains bureaux de poste, des bureaux de timbre, des bureaux de tabac, etc., doit élargir ce cercle ; qu'il doit confier à des femmes toutes les fonctions où leur sexe peut jouer un rôle utile, rien de mieux ! Plus que personne l'État a intérêt à ce que la famille soit constituée sur de solides bases, et pour cela il n'y a pas de meilleur moyen que d'élever la femme, de la mettre à même de conquérir par le travail son indépendance. Mais que l'État intervienne dans l'industrie pour y faire faire à la femme une plus large place, c'est ce que nous ne saurions approuver. Nous roulerions bientôt en plein

communisme si nous ne nous mettions en garde contre cette intervention de l'État dans les choses de la vie privée. Il réglerait aujourd'hui les fonctions réservées aux femmes, demain on voudrait qu'il réglementât le salaire, la production et la consommation. De là à l'enrégimentation de la société et à la désignation de tout individu par son numéro matricule, il n'y aurait qu'un pas.

Les progrès sérieux et durables sont ceux qui ont pour principe la liberté. Il est vrai que s'il faut attendre de la spontanéité des hommes l'amélioration du sort des femmes, les pauvres femmes attendront bien longtemps. Aussi n'est-ce pas aux hommes seulement, c'est aux femmes elles-mêmes qu'il faut faire appel.

Combien, par leur influence, leur fortune, leur position, pourraient faire beaucoup de bien qu'elles ne font pas, qu'elles ne songent même pas à faire ! Il faut les y faire songer. Ainsi je prends un exemple : quelques compagnies de chemins de fer ont eu l'heureuse idée de confier à des femmes leurs bureaux de recettes, la garde de certains passages de niveau, de petites gares, etc., etc. Les compagnies qui ont fait cette expérience n'ont eu qu'à s'en louer. La garde des passages de niveau, notamment, est beaucoup mieux faite par les femmes que par les hommes.

Eh bien ! les administrateurs, ingénieurs et direc-

teurs de chemins de fer se réunissent dans un cercle où ils discutent et préparent les améliorations à introduire dans les divers services, administratif, commercial, financier de ces vastes associations. Supposez que les femmes de ces hommes, au lieu de se passionner pour ceci ou pour cela, pour une toilette ou pour un hôtel, se passionnent pour leur sexe, pour l'avenir des femmes qui, en fait de toilette, n'ont que des loques et n'ont d'autre hôtel en perspective que l'Hôtel-Dieu. Supposez enfin que ces dames, non pas toutes, mais quelques-unes d'entre elles aient la fièvre, la sainte passion de la charité, du dévouement. Elles organiseront une croisade en faveur des pauvres, elles useront de toute leur puissance auprès de leurs maris pour que les compagnies des chemins de fer, qui n'emploient pas de femmes, se décident à suivre l'exemple de celles qui en emploient. Les maris riront la première fois, ils lèveront les épaules la seconde, mais à la troisième, à la quatrième, ils prêteront quelque attention, et un moment viendra où le plus courageux d'entre eux osera porter la question en plein conseil; elle y trouvera des esprits préparés.

L'État ne fera rien, et il ne peut rien faire en matière pareille, si ce n'est dans le cercle des fonctions dont il dispose; si l'État jugeait que les femmes peuvent tenir les bureaux de perception, les recettes particulières, etc., etc., nous en serions enchantés,

et probablement il serait bientôt enchanté lui-même de cette innovation. Mais il ne peut aller au-delà. C'est à la spontanéité, à l'initiative privée, c'est au cœur des femmes que leur situation fait les aînées de la famille féminine, qu'il appartient d'aller plus loin, de conquérir pour leur sexe dans la famille, dans la cité, dans la patrie la place que la nature lui a assignée.

Sauf cette divergence, nous sommes d'accord avec M. Boucher de Perthes et nous adoptons ses conclusions.

Et maintenant, du spectacle affligeant que le savant moraliste a déroulé devant nous, je voudrais bien passer à d'autres considérations. J'ai beau faire, c'est encore des femmes que je parlerai, et des parisiennes en particulier qui viennent d'inaugurer l'âge d'or, à la lettre. Les robes de bal étaient lamées d'or; les coiffures de bal étaient en or; voici que maintenant les ceintures sont en or; les chapeaux sont semés d'agrèments d'or, de torsades et de glands en or; où s'arrêtera ce mauvais goût? où s'arrêtera ce luxe déplorable? Parbleu, si tout cet or rendait les femmes plus jolies, je me garderais d'en médire. J'aime bien trop les femmes pour blâmer tout ce qui concourt à faire ressortir leur beauté. La beauté des femmes c'est le patrimoine des hommes! Mais ici, c'est tout le contraire. Comme parure, l'or

est une invention très-regrettable. Il durcit les traits, il a un éclat écrasant, et la femme la plus belle ne résiste pas à de tels ornements.

Certes, la crinoline était déjà une fâcheuse invasion du mauvais goût, mais la crinoline du moins, si elle a beaucoup d'inconvénients, n'a pas celui de porter atteinte à la grâce du visage. L'or altère cette grâce et nous avons le droit de nous plaindre. Si ce n'était que cela encore ! Mais quelles conséquences désastreuses ! Sur cent femmes qui se parent ainsi, il y en a quatre ou cinq, mettez en dix, dont la fortune peut suffire à de telles excentricités ; mais pour les quatre-vingt-dix autres, cette mode va devenir une cause de ruine. Je sais bien que cela importe peu. C'est la mode, donc il faut la suivre. Mais il est bien permis de protester, et c'est ce que je fais très-humblement.

CHAPITRE III.

UN JOUR DE PLUIE.

Savez-vous rien de plus triste qu'un jour de pluie pendant le mois de mai, surtout quand ce jour est un dimanche? O printemps! ô soleil! ô primevères! ô frais bourgeons! où êtes-vous? Il pleut, la bise gémit comme en décembre. Que de projets avortés! que de fêtes entravées! on avait attendu toute la semaine : à dimanche, disait-on, à dimanche, nous irons voir où en sont les lilas de Romainville, nous irons cueillir la violette dans les bois, aspirer les brises printanières! Et voilà qu'il pleut, le soleil boude comme un vieillard quinquagénaire; ce n'est pas la brise qui murmure, c'est la bise froide et grondeuse qui gémit comme si l'almanach n'avait pas officiellement annoncé la fin de l'hiver. La pluie fouette les vitres. Pauvres jeunes gens! couples amoureux! qu'allez-vous devenir?

Je ne sais quel observateur a remarqué que la France était le seul pays de l'Europe où l'on prononce cette exclamation : Ah ! si j'étais gouvernement ! exclamation invariablement suivie d'un cours de politique. Je crois que la France est aussi le pays où l'on dit le plus souvent : « Ah ! si j'étais le bon Dieu, comme tout irait mieux ! il pleuvrait quand la terre a besoin de pluie, mais seulement la nuit ; il ferait toujours un bon soleil ; je me ferais un plaisir de donner aux hommes tout ce qu'ils désirent ; je ne les contrarierais jamais, je ne détruirais jamais leurs récoltes par des ouragans, des inondations, des tempêtes ; en un mot je ferais l'œuvre qui semble la plus conforme aux attributs de Dieu, c'est-à-dire la justice, la bonté et la perfection infinies. »

On le voit, c'est un cours familier de politique divine et providentielle, et on entend cela à tout bout de champ, à tout propos.

Les gens qui font ainsi la leçon au bon Dieu se font une idée assez étrange de l'Être suprême. Ils se le représentent sans doute comme un bonhomme, un peu taquin et nerveux, sujet à des accès de mauvaise humeur ou de faiblesse, se plaisant à nous contrarier avec de la pluie ou à nous gâter avec quelque rayons de soleil, se laissant fléchir par des simagrées, par des neuvaines, par des cierges qui brûlent, par des sacrifices humains, etc., etc., suivant les temps et les lieux.

Pour moi, je ne saurais consentir à me représenter Dieu sous de pareils aspects. Dieu, c'est la loi éternelle, immuable, en vertu de laquelle tout se développe et progresse, depuis l'atome imperceptible, depuis l'homme jusqu'aux astres immenses. Nous ne demandons pas que l'enfant grandisse tout à coup, que le gland devienne chêne du soir au lendemain, parce que l'expérience nous a appris à connaître la loi de leur développement. Les mondes sont des êtres organisés qui naissent, grandissent, se perfectionnent en vertu d'une loi aussi. Tout a sa raison d'être. Les phénomènes atmosphériques dont nous nous réjouissons ou dont nous nous plaignons, suivant qu'ils favorisent ou contrarient nos désirs, sont aussi le résultat d'une loi générale. Notre atmosphère a des turbulences, des vices, des qualités qui tiennent à l'âge de notre planète, comme les pleurs, les étourderies, les gaietés bruyantes des enfants tiennent à leur âge et sont les conditions indispensables de leur développement.

N'avez-vous jamais songé à l'analogie frappante que l'enfance de l'humanité présente avec l'enfance de l'homme? Comme l'enfant, l'humanité est égoïste, batailleuse, facile à décourager, mais aussi facile à entraîner : on la berce avec des contes et des chansons ; elle a peur de Croquemitaine sous la forme du diable ; elle croit aux choses extravagantes et elle les aime ; ses héros, ce ne sont ni ses précepteurs, ni les

sages qui veulent l'instruire, ce sont ceux qui donnent les plus grands coups d'épée ou qui l'effrayent le plus. Vous ne trouverez pas un de ces signes distinctifs de l'enfance de l'homme qui n'appartienne également à l'enfance de l'humanité et à celle de la planète qui est son domaine. L'atmosphère a des caprices et des colères d'enfant, de même qu'elle a de charmants sourires.

Je pensais à tout cela pendant que je regardais le ciel gris et triste, et tout en rêvant j'ai fait à travers les siècles une excursion qui m'a bien confirmé dans le sentiment que j'exprime. Que voulez-vous ? Quand on ne peut se promener au soleil et sous les arbres on fait un tour de promenade dans l'histoire, un magnifique domaine, je vous jure ! et il est rare qu'on n'en revienne pas un peu plus riche que quand on est parti.

Cette enfance de l'humanité, dont je parlais tout à l'heure, s'est traduite par tout ce qui caractérise l'enfance. Des précepteurs ont été chargés de la morigerer ou de l'instruire, mais elle les a traités comme les enfants traitent leurs *pions*, toutes proportions gardées. Vous ne trouverez pas un seul de ces précepteurs qui n'ait été la victime des gamins de sa classe. Homère est aveugle et mendie, Moïse meurt loin de la terre promise, Socrate boit la ciguë, Jésus expire sur la croix. Mais, en mourant, le Christ

avait fait passer l'humanité de l'enfance aux premières années de l'adolescence. L'humanité fut prise alors d'une véritable fièvre de raisonnement. Ce fut un tohu-bohu. Chacun argumentait, criait, pérorait, on se battait pour des mots, on s'entretenait pour des syllabes.

Le Christ était à peine mort que déjà les commentateurs de sa doctrine se livraient bataille. Je ne sais pas de spectacle plus triste sans doute, mais aussi plus instructif que celui-là. Pendant que le paganisme agonisait, le christianisme naissant s'établissait par la lutte et par le fracas des disputes auxquelles, dit-on, Dieu a livré le monde.

Nous sommes au premier siècle. Les apôtres sont en marche, et le bâton du pèlerin à la main,

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

vont conquérir le monde étonné. Les querelles commencent et déjà s'aigrissent; l'esprit de discussion, le libre examen, la liberté de conscience s'éveillent; les sectes, les hérésies fourmillent.

CARPOCRATE, d'Alexandrie, nie la divinité de Jésus-Christ et rejette l'Ancien-Testament; de nombreux disciples se rangent autour de lui.

DOSITHÉE prétend être lui-même le Messie; poursuivi par les juifs, il se retire dans une caverne, où il

meurt de faim, quoique Messie. L'influence qu'il avait exercée était telle que ses disciples, les *Dositheens*, subsistaient encore en Égypte au sixième siècle.

SIMON, de Samarie, surnommé le *Magicien*, parce qu'il était très-versé dans l'art de la magie, offre à saint Pierre de lui acheter à prix d'argent la vertu des miracles. On ne sait pas au juste quelle était la doctrine de Simon, mais il avait avec lui une femme de Tyr, nommée Hélène, qu'il présentait au peuple comme une incarnation de l'intelligence suprême.

CERINTHUS, disciple de Simon, fit école aussi; il distinguait dans le Messie deux hommes : Christ et Jésus; le premier était esprit, le second était matière. La tradition veut que l'Évangile de saint Jean ait été composé tout exprès pour réfuter la doctrine des Cérinthiens. Un disciple de Cerinthus, EBION, prêchait en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre, la non divinité de Jésus-Christ.

Le deuxième siècle voit se multiplier les sectes, les systèmes et les doctrines. Ici c'est BARDESANE, de Syrie, qui jette les premiers fondements de l'hérésie des Manichéens; là c'est BASILIDE, d'Alexandrie, qui invente les talismans connus sous le nom d'*abraxas*. Plus loin, c'est VALENTIN, d'Égypte, qui fonde une des principales sectes de gnostiques. MARC, son disciple, rejette tous les sacrements, et, au lieu de la Trinité, admet en Dieu une quaternité ainsi compo-

sée : le Père, la Vérité, l'Ineffable et le Silence.

A côté des sectaires GERDON et GASSIEN, se dresse MARCION, chef des Marcionites, qui niaient la résurrection des morts et la réalité de l'incarnation du Verbe.

Le nom d'ORIGÈNE est célèbre ; on sait que par excès de zèle spiritualiste, il exerça sur sa personne une horrible mutilation. Un évêque l'ordonna prêtre, un autre évêque désapprouva hautement cette ordination, parce que, disait-il, la mutilation d'Origène le rendait impropre au sacerdoce. Ce fut l'occasion d'un grand trouble dans la chrétienté. Un concile fut rassemblé, Origène fut emprisonné, torturé, puis exilé.

Dans le troisième siècle, les Manichéens occupent la première place. Ils avaient pour fondateur un Persan nommé MANÈS. Il rejetait l'Ancien-Testament, affirmait que Jésus-Christ était le seul vrai prophète, et que lui, Manès, était le divin Paraclet envoyé par Jésus-Christ.

Un Phrygien nommé MONTAN fonde la secte des Montanistes, qui fut célèbre par les austérités qu'elle s'imposait. Tertullien, que Châteaubriand a surnommé le Bossuet d'Afrique, et qui eut plus tard une secte à lui, fut d'abord Montaniste. L'histoire a conservé les noms de deux jeunes dames Phrygiennes, qui propagèrent avec ardeur l'hérésie de Montan, c'étaient Priscille et Maximille.

Un autre sectaire, **SABELLIUS**, fut condamné par le concile d'Alexandrie, parce qu'il avait des idées à lui sur la Trinité, dans laquelle il ne voyait que les trois actions diverses d'un même principe. Je passe sous silence l'hérésiarque **NOVAT**, et l'anti-pape **NOVATIEN**, et **ÆSIUS**, d'Antioche, et **ÆRIUS**, chef de la secte des **Æriens**, qui niaient l'efficacité des prières pour les morts et la nécessité d'observer les fêtes établies, et **AUXENCE**, et **BONOSE**, évêque de Sardique, chef des **Bonosiaques**. pour arriver à la grande hérésie du quatrième siècle, celle des **Ariens**.

Son chef, **ARIUS**, niait la divinité et la consubstantialité du Verbe; **ARIUS** était patriarche d'Alexandrie. Le quatrième siècle fut le plus agité de tous les siècles de l'Église. Jamais plus d'enfants terribles ne firent plus de folies : c'est **CÉLESTIUS**, condamné par le concile de Carthage; ce sont les deux **DONAT**, évêques tous deux et chefs du célèbre schisme des Donatistes; c'est **EUNOME**, évêque de Cysique, qui niait que Jésus-Christ se fût fait homme; il rejetait les miracles et le culte des reliques; c'est **EVAGRE**, professeur de littérature sacrée à Constantinople; c'est **HELVÉDIUS**, qui soutenait que la Vierge avait eu des enfants de saint Joseph après la naissance de Jésus-Christ; c'est **MACÉDONIUS**, premier patriarche de Constantinople, chef d'une hérésie qui niait la divinité du Saint-Esprit; puis **JOVINIUS**, moine de Milan, qui émet des doctrines subversives; puis

MILICE, évêque de Hycopolis, qui fonde le schisme des Miliciens et s'unit aux Ariens contre saint Athanase ; puis **ZACHÉE**, qui n'admet pas la prière en commun ; puis **PRISCILLIUS**, qui fut condamné à mort par l'empereur Maxime et brûlé avec un grand nombre de ses partisans.

Soleil ! es-tu revenu ? non ! il pleut encore, il pleut toujours ! Poursuivons :

Jugez de l'agitation profonde que devaient produire toutes ces sectes. Chacun de ces hommes faisait école, groupait des adeptes, soulevait des passions, et quelles passions !

Le cinquième siècle voit le Syrien **NESTORIUS**, patriarche de Constantinople, nier l'union du Verbe avec la nature humaine et distinguer dans Jésus-Christ deux personnes comme deux natures. Il est condamné par les deux conciles généraux d'Alexandrie et d'Éphèse, puis déposé et banni. La secte des Nestoriens, à laquelle plusieurs évêques et entre autres **BARSUMA**, évêque de Nysibe, se rattachèrent, a été une des plus remuantes et des plus célèbres.

EUTYCHÈS fait aussi un schisme en enseignant qu'il n'y avait en Jésus-Christ que la nature divine qui avait absorbé la nature humaine. Le concile de Chalcédoine, en 451, proscriit les Eutychiens. Mais la plus retentissante des hérésies du cinquième siècle

est celle de PÉLAGE, qui niait le péché originel et la nécessité de la grâce. Il prétendait que l'homme pouvait s'abstenir du péché par le seul effort de son libre arbitre. La doctrine de Pélagé fut combattue par saint Augustin et condamnée par plusieurs conciles.

Enjambons les siècles. Voici le patriarche syrien MARON, il donne son nom aux Maronites, dont les malheurs récents viennent d'émouvoir la chrétienté tout entière. Voici ADALBERT, que le concile de Soissons condamne en 744, et qui meurt en prison. Au neuvième siècle, un moine allemand, un bénédictin, GOTTSHALK, prêche le dogme de la prédestination absolue; un concile spécial est convoqué; Gottshalk y est dégradé, condamné à la prison perpétuelle, où il meurt en persistant dans ses opinions. L'hérésiarque BÉRENGER, archidiacre d'Angers, est excommunié; CERULARIUS, patriarche de Constantinople, auteur du schisme grec, meurt en exil.

Déjà les dissentiments avec l'Église prennent de graves proportions. Les abus engendrent une armée de réformateurs et d'agresseurs. Le douzième siècle s'ouvre au bruit sourd de l'orage. C'est l'héroïque ARNAULD DE BRESCIA; c'est BASILE, chef des Bogomiles, qui est condamné par un concile et brûlé vif à Constantinople comme Arnauld de Brescia avait été brûlé à Rome; c'est PIERRE DE BRUYS et son compagnon HENRI, qui parcourent le midi de la France,

attaquant les abus du clergé, rebaptisant les enfants, niant l'efficacité de la messe, etc., et expiant tous deux leur audace de libres penseurs dans les tortures; c'est MAURAND, condamné par les légats, fustigé publiquement, envoyé en terre sainte et à son retour élu capitoul par ses concitoyens; c'est TANCHELIN, d'Angers, qui rejette le culte catholique et les sacrements; c'est enfin VALDO, le chef des hérétiques connus sous le nom de Vaudois, qui abandonne son commerce et ses affaires, embrasse la vie pénitente, distribue ses biens aux pauvres, fait traduire et publier en langue vulgaire plusieurs livres de la Bible, rappelle les Papes à la vie évangélique des premiers apôtres et reconnaît à tous ceux qui le suivront, hommes et femmes, le droit d'annoncer la parole de Dieu.

O tristesse ! ô douleur ! il pleut toujours !

L'arène est ouverte ; les lutteurs s'y précipitent.

SEGARELLE, de Padoue, chef d'une secte d'apostoliques, prêche une nouvelle doctrine religieuse ; il est brûlé. WICLEF, le précurseur de Luther, se révolte contre l'autorité spirituelle et temporelle de Rome ; OLDCASTRE, son disciple, est pendu ; un autre de ses disciples, BALL, prêche en Angleterre que l'inégalité des rangs et des fortunes est contraire

aux maximes de l'Évangile. Il est arrêté ; cent mille paysans accourent des provinces voisines et réclament sa liberté ; Ball n'en est pas moins exécuté en 1381.

DULCIN, de Navarre, annonçait que le règne du Saint-Esprit avait commencé depuis 1300 ; il fut brûlé vif, avec sa femme, par ordre de Clément V en 1317.

GONZALVE, hérésiarque espagnol, subit le même sort ; GUIARD qui disait être l'ange de Philadelphie dont il est parlé dans l'Apocalypse au chap. III, verset 7, est condamné au feu, mais il abjure son erreur et sa peine est commuée en prison perpétuelle ; l'Anglais DUNS, dit le *docteur subtil*, cordelier, professe des doctrines opposées à celles de saint Thomas et cause ainsi la division de l'école en Thomistes et Scotistes.

Les temps approchent, n'entendez-vous pas au loin les grondements de la Réforme ? Cet échafaud est celui de JEAN HUSS ; il avait pourtant un sauf-conduit de l'empereur pour se rendre au concile de Constance ! vaine garantie ! le concile le tient, le concile le brûle, et sa mort va être le signal de la terrible guerre des Hussites. .

Le grand seizième siècle commence, ce siècle qui va être témoin de la découverte de l'Amérique, de la découverte de l'imprimerie et du triomphe de Luther. Quelle ardeur ! quelle fièvre ! ne nommons que les chefs. LUTHER a brûlé solennellement à Wittemberg

la bulle d'excommunication lancée contre lui. Quelles pages immortelles Michelet a écrites sur cet homme ! A côté de Martin Luther apparaissent BRENTZEN, chef des ubiquistes, BUDNY, disciple de Servet ; ARMINIUS, chef de la secte des Arminiens très-nombreuse encore en Hollande, le sombre et farouche CALVIN, le pape de Genève ; il se distingue de Luther en ce qu'il proscriit tout culte extérieur, toute hiérarchie, rejette la messe, le dogme de la présence réelle et enseigne la prédestination des élus. Pierre Leroux a écrit sur ces deux réformateurs une phrase qu'il faut citer : « La philosophie, a-t-il dit, fait une grande différence entre Luther et Calvin ; le premier, émancipateur au profit de toutes les hérésies ; l'autre, ardent persécuteur de toutes les hérésies ; l'un destructeur de l'Église, l'autre, soutien indirect de cette Église qu'il combattait, partisan au fond de la même doctrine et qui, pour avoir voulu organiser le présent, fut l'ennemi acharné et aveugle de l'avenir qui s'avavançait. »

ZWINGLI, curé de Zurich, avait attaqué, un an avant Luther, les abus de la cour de Rome. DAVID GEORGES, qui prétendait être un second Messie, fonde la secte des Davidistes ; GENTILIS, disciple de Socin, attaque le mystère de la sainte Trinité et est brûlé à Bâle en 1566 ; ETIENNE DOLET monte sur l'échafaud. Voici le chef des Anabaptistes, JEAN DE LEYDE, le héros du *Prophète*, de Meyerbeer ; PALÉOLOGUE, hérés-

siarque, est brûlé vif à Rome. Les deux SocIN, chefs des Sociniens, prêchent leurs doctrines contre la divinité du Christ et la Trinité.

Le dix-septième siècle n'est pas moins fécond et la liste est longue, depuis le cordonnier FOX, fondateur de la secte des Quakers; depuis SPENER, chef de la secte des Piétistes, jusqu'au jésuite LABADIE, qui, converti au protestantisme, crée une secte qui a duré plus d'un siècle en Allemagne. Je ne parle pas du siècle suivant ni de WESLEX, fondateur du Méthodisme, ni de DAVID CRANTZ, ni du baron de MEGGENHOFFEN qui fut le chef de l'Illuminisme en Bavière, ni de notre glorieuse phalange d'encyclopédistes. Qui ne connaît pas à fond le dix-huitième siècle, ne connaît pas une des plus curieuses, des plus étranges, des plus intéressantes époques des annales humaines.

Mais que le lecteur me pardonne cette course à travers les âges, à travers ces sublimes folies, ces efforts, ces tentatives d'affranchissement de l'esprit humain. Quel tumulte ! que de systèmes ! et quelles passions, quelles haines chacun de ces systèmes a soulevées ! que de sang versé ! Voilà comment s'est écoulée la seconde enfance de l'humanité, qui a duré soixante siècles environ. L'enfant va devenir un jeune homme ; que sera sa jeunesse ? Ceux qui vivront dans cinquante ou soixante siècles le sauront peut-être.

Enfin voilà un rayon de soleil ! à revoir chers vieux bouquins, à revoir paisible cabinet de travail, à revoir ! Allons respirer le grand air à pleins poumons.

CHAPITRE IV.

PAQUES! — L'EXCOMMUNICATION. — LE PÈRE FÉLIX.

Alleluia! Alleluia! Chaque année ce cri de joie retentit dans toutes les églises de la chrétienté, qui célèbrent par des chants d'allégresse un nouvel anniversaire de la résurrection du Christ. C'est une grande et belle fête, la plus belle de l'année, assurément, même pour les incrédules, les philosophes, les libres-penseurs qui n'ajoutent pas une foi active au fait matériel de la résurrection du Christ. Pour ceux-là même, c'est bien la fête de la résurrection. La nature qui semblait engourdie jusque-là s'éveille, les arbres se couronnent de fleurs et de bourgeons qu'entr'ouvrent les feuilles naissantes, l'air est tiède, les oiseaux chantent leurs amours, la sève fermente dans les veines, la vie s'épanouit dans toute sa puissance, et le premier élan du cœur est de remonter vers Dieu.

Sous l'ancienne loi, les juifs célébraient aussi la Pâque. Pour eux aussi c'était et c'est encore un anniversaire national. Le mot hébreu PHASA et le syriaque PASCA signifie *passage*. La Pâque juive fut instituée en effet, en mémoire de l'ange exterminateur qui tua, dans une seule nuit, tous les premiers nés des Égyptiens et épargna ceux des Hébreux. Ce prétendu miracle fut suivi de celui du passage de la mer Rouge. Je trouve que l'ange exterminateur se conduisit en cette circonstance d'une façon un peu leste. Tuer en une nuit des milliers de pauvres petites créatures innocentes est une besogne peu angélique.

Moïse voulut éterniser le souvenir de la protection que cet ange brutal avait accordée à son peuple : « Vous célébrerez la Pâque, dit-il, dans l'Exode, c'est-à-dire *le passage* du Seigneur. » Voici de quelle manière il fut ordonné aux Hébreux de célébrer la Pâque en Égypte pour la première fois : « Le dixième jour du premier mois du printemps, dit un auteur, chaque famille choisit un agneau mâle et sans défaut, et le garda jusqu'au quatorzième du même mois. Ce jour, sur le soir, l'agneau fut égorgé, et après le coucher du soleil on le fit rôtir, pour le manger, la nuit suivante, avec du pain sans levain et des laitues amères. Comme les Hébreux devaient partir de l'Égypte immédiatement après ce repas, ils n'eurent pas le temps de faire lever de la pâte. Ce

pain sans levain et insipide est appelé, dans l'Écriture sainte, au *pain d'affliction*, parce qu'il était destiné à rappeler aux Hébreux les peines qu'ils avaient souffertes en Égypte, et c'est pour la même raison qu'ils devaient y joindre des laitues amères, Il leur fut encore ordonné de manger cet agneau tout entier dans une même maison, sans en rien transporter dehors ; d'avoir les reins ceints, des souliers aux pieds et un bâton à la main, par conséquent l'équipage et la posture de voyageurs prêts à partir. Mais Moïse leur recommanda surtout de teindre, du sang de l'agneau, le linteau et les deux jambages de la porte de chaque maison, afin que l'ange exterminateur voyant ce sang passât outre et épargnât les enfants des Hébreux pendant qu'il mettait à mort ceux des Égyptiens. »

L'obligation de célébrer la Pâque était si sévère que quiconque manquait à ce devoir était tout simplement condamné à mort. La seconde fête de Pâque fut célébrée dans le désert de Sinai, après la sortie d'Égypte. Chez tous les peuples et dans toutes les religions on a célébré la Pâque, c'est-à-dire la fête du printemps, la résurrection de la nature, le passage (*pasca*) de l'hiver au printemps, de la mort à la vie, sous des formes et des prétextes quelconques.

Les interprétateurs de la Bible ont absolument voulu voir dans l'agneau que les juifs immolaient pour la Pâque, une figure de Jésus-Christ. C'est

possible ; ce qui est incontestable, c'est que la mort du Christ coïncida avec les préparatifs de la Pâque juive, et qu'aujourd'hui encore les deux religions célèbrent presque en même temps cette grande, cette impérissable fête.

Dès le second siècle, d'assez vifs dissentiments éclatèrent entre les différentes Églises, au sujet de cette célébration. Les chrétiens de l'Asie mineure fêtaient la Pâque, comme les juifs, le quatorzième jour de la lune de mars ; dans les églises d'Occident on la remettait au dimanche suivant. Ceux-ci alléguaient en faveur de leur pratique l'autorité de saint Pierre et de saint Paul ; les Asiatiques, au contraire, s'appuyaient sur l'opinion de saint Jean et de saint Philippe. Ce ne fut pas peu de chose. Les hommes ont généralement l'esprit assez mal fait pour saisir avec plus d'empressement ce qui les divise que ce qui les rapproche. On se passionna, on discuta, on assembla des conciles. Le pape Victor *tenta* d'excommunier les Asiatiques, qui furent flétris sous les noms de *quatuordécimans*, *protopaschites*, etc., etc. Saint Irénée, évêque de Lyon, écrivit au Pape pour blâmer cette rigueur. On ne parvint pas à s'entendre, et enfin le concile de Nicée, en 325, décida que toutes les églises célébreraient uniformément la fête de Pâques le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. Ceux qui ne voulurent pas se conformer à cette règle furent, dès lors, regardés

comme schismatiques et comme révoltés contre l'Église. Ce n'est pas là le moins intéressant des chapitres de l'histoire des folies humaines : un ange se donnant le plaisir de massacrer des enfants ; Moïse punissant de mort ceux qui ne célébreraient pas l'anniversaire de cette belle action ; un Pape excommuniant et un grave concile déclarant schismatiques ceux qui célébreraient la Pâque le quatorzième au lieu du dix-septième et du dix-huitième jour de la lune de mars ! L'enfance de l'humanité a peu de traits aussi caractéristiques que ceux-là !

Il faut croire que l'humanité n'est pas encore bien éloignée de cette première période de la vie, car on a beaucoup parlé d'excommunication dans ces derniers temps. Le roi Victor-Emmanuel devait être excommunié en grande pompe dans la basilique de Saint-Pierre ; déjà des trains de plaisir avaient été organisés pour transporter à Rome les curieux qui auraient désiré assister à cette cérémonie, mais on paraît avoir renoncé à cette mise en scène. Le Pape s'est borné à excommunier en masse toutes les personnes qui ont contribué directement ou indirectement à séparer les Romagnes de l'autorité temporelle des États romains.

Ainsi donc, toute l'armée française et l'armée piémontaise qui ont fait la glorieuse campagne d'Italie, tous les navires de l'escadre qui ont transporté les

troupes ou croisé dans l'Adriatique, tous les administrateurs, tous les industriels ou commerçants qui ont régularisé ou fourni l'approvisionnement de ces troupes; les aumôniers et les sœurs de charité qui ont fait la campagne d'Italie, consolé et soigné nos soldats sur les champs de bataille et dans les ambulances; tous les écrivains qui ont applaudi publiquement au succès de nos armes ou combattu les prétentions du pouvoir temporel; tous ceux et toutes celles qui ont salué de leurs acclamations nos troupes victorieuses à leur retour en France, tous, probablement, sont excommuniés.

Quand une peine spirituelle atteint tant d'individus la fois, il semble qu'elle n'atteint personne. Il y a cependant des gens qui ne peuvent pas s'y tromper. Moi, par exemple, si obscur que je sois, je me crois bel et bien excommunié parce que j'ai certainement, de tous mes efforts et par tous les moyens dont je pouvais disposer, pris part aux événements qui ont séparé les Romagnes des États pontificaux; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour encourager les populations romagnoles à faire ce qu'elles ont fait. Je suis, en nombreuse compagnie et par une décision collective, dûment frappé de la peine de l'excommunication, et cependant ce serait à recommencer que je mettrais exactement et avec plus de zèle, si c'est possible, la même faute. Est-ce parce que je suis un pécheur endurci et incurable? Dieu m'est témoin

cependant que je ne voudrais, pour rien au monde, faire sciemment le mal, et parmi les excommuniés, je ne suis certes pas heureusement le seul en ce cas.

D'où vient donc que, sur une question assez grave pour que le chef de l'Église lance ses foudres spirituelles, un tel dissentiment se présente ? D'où vient que cette peine jadis si terrible, de l'excommunication, est aujourd'hui si légère que ceux même qu'elle atteint se permettent d'en raisonner, d'en apprécier la portée et les conséquences ?

Cela vient de ce que personne ne croit sérieusement que le pouvoir spirituel de la Papauté puisse être amoindri, parce que le chef des États romains perdra une partie ou même la totalité de son territoire ; cela vient de ce que l'on croit moins qu'autrefois à l'efficacité de l'excommunication.

J'examine cette délicate question au point de vue philosophique et je laisse complètement de côté le point de vue politique, dont je n'ai point à m'occuper ici. Eh bien ! du point de vue philosophique, voici ce que l'on découvre :

La foi ne s'éteint pas dans les âmes, comme le disent certaines gens, la foi se transforme. On croit plus et mieux en Dieu ; on y croit autrement. On est peut-être moins catholique, mais on est plus sincèrement religieux. On se dit que le clergé catholique est une corporation très-respectable et très-

puissante, mais enfin une corporation qui, comme toute corporation, a des intérêts mondains à faire prévaloir, et qui, malheureusement, met les intérêts spirituels dont elle dispose au service de ses intérêts temporels. Cela fait perdre au clergé beaucoup de son crédit.

On se dit en outre que Dieu est le père de tous les hommes indistinctement et que nous sommes loin du temps où l'on faisait croire aux peuples que Dieu envoyait un ange exterminateur pour mettre à mort, d'un seul coup, tous les enfants d'un grand pays au profit des enfants d'une autre race. De là à ne pas s'effrayer outre mesure des foudres de l'excommunication il n'y a qu'un pas, et beaucoup de gens, fort honnêtes d'ailleurs, bons pères, bons fils, bons frères, bons époux, franchissent ce pas assez aisément.

C'est cet ensemble d'idées assez hardies qu'un prédicateur célèbre anathématise à Notre-Dame, devant un public masculin fort nombreux. L'éminent prédicateur donne à cet ensemble d'idées le nom générique de Révolution. La révolution par-ci, la révolution par là ; c'est elle qui fait le mal ; c'est elle qui veut détruire la famille ; c'est elle qui établit l'égalité de partage entre les enfants ; c'est elle qui amoindrit l'autorité du père ; c'est elle qui pousse les peuples à l'insurrection ; c'est elle qui réclame pour

que la femme ait une place de plus en plus élevée et de plus en plus digne au foyer domestique, etc., etc.

La révolution a bon dos. Je ne crois pas qu'elle soit coupable de tous les méfaits qu'on lui reproche ; mais, sous beaucoup de rapports, on a un peu raison. Ce qu'on appelle la *révolution*, ce n'est pas tel ou tel système, telle ou telle doctrine, tel ou tel événement ; c'est précisément cet ensemble d'idées dont je parlais tout à l'heure et dont l'influence est contraire aux vœux et aux prétentions temporelles du clergé. Or, s'il est incontestable que nous avons toujours le droit de nous plaindre de ce qui nous lèse et nous blesse, il ne l'est pas moins que notre plainte, en ce cas, quelque légitime qu'elle soit, peut bien n'être pas fondée. Est-ce qu'il n'arrive pas aux hommes quelquefois, dans l'aveuglement de leur colère ou de leur douleur, d'accuser la Providence ? Comment n'accuseraient-ils pas les institutions qui les gênent !

Pas plus que la Providence, les institutions humaines ne se prêtent à nos caprices et à nos colères. Des mouvements de la nature de ceux qui ont produit cet ensemble d'idées dont nous parlions tout à l'heure, ont leur racine dans les profondeurs de l'humanité. Toutes les générations y ont successivement travaillé sans même se douter du résultat qu'auraient leurs efforts. Lorsque nous voyons un fleuve majestueux rouler ses ondes et suivre inflexi-

blement son cours, nous vient-il à la pensée de le faire refluer vers sa source? Ou si une telle pensée nous arrive, ne cède-t-elle pas aussitôt devant la raison qui nous dit qu'une telle entreprise serait insensée, et qu'alors même qu'elle serait possible nous devrions l'abandonner, car le fleuve ne pourrait remonter son cours qu'en portant la désolation, la ruine et la mort dans les champs qu'il envahirait?

On ne fait pas plus refluer les idées qu'on ne fait refluer les cours d'eau.

Lorsque Moïse apporta la loi du Décalogue, les sages d'Égypte dirent aussi aux peuples : Prenez garde ! c'est la révolution, c'est le désordre ; on attende à vos lois et à vos dieux !

Le fleuve cependant a coulé à travers les siècles.

Lorsque le Christ rassembla autour de lui les multitudes enthousiasmées et leur annonçait la loi nouvelle, les sages de la Judée, d'Athènes et de Rome se voilèrent la face. C'est la révolution, dirent-ils, la révolution qui s'attaque au principe de la famille, au principe de la propriété, à la foi de vos pères ! Les sages ne se bornèrent pas à des discours ; ils inventèrent des supplices, ils s'opposèrent par les plus violentes persécutions à la propagation de l'idée. Vains efforts ! Le fleuve de l'idée chrétienne coula à travers les obstacles et il est arrivé jusqu'à nous, jusqu'à l'heure où s'accomplissent des événements qui font dire aussi aux sages de notre temps :

Prenez garde ! la révolution va vous engloutir, elle menace vos maisons, vos familles, vos droits ! Le fleuve continue à couler, et il arrivera là où le doigt de Dieu a marqué son embouchure.

Ne nous laissons pas troubler par ces cris de terreur qui partent, nous voulons le croire, du fond de consciences sincères et convaincues, mais qui sont inspirés par une fausse notion des vues divines. Fénelon a dit un mot profondément vrai : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Par quelles voies inconnues et vers quel but le mène-t-il ? Nul ne peut le dire, mais si rudes qu'elles soient, les voies sont bonnes et le but est excellent.

Peu de temps après qu'il est sorti de sa source, le Rhône n'est encore qu'un faible cours d'eau. Tout à coup il disparaît, il s'engouffre à travers des profondeurs souterraines, et lorsqu'il reparaît plus loin le ruisseau s'est transformé en un fleuve puissant et magnifique. Il en est ainsi bien souvent des doctrines humaines. Il semble qu'elles vont s'égarer, s'abîmer contre des écueils ; on pleure, alors, on se désole, on s'accuse mutuellement, on ne songe pas à l'éternelle Providence qui conduit ces doctrines vers leur mystérieux accomplissement. C'est à ceux qui ont la foi, de lutter, de résister, de montrer la vraie lumière, d'opposer le calme aux fureurs de ceux-ci, aux injures de ceux-là. Pourquoi désespérer ? Le plus scep-

tique et le plus charmant de nos poètes, dans une de ces heures où son âme s'élevait au-dessus des découragements qui trop souvent l'assaillaient, Alfred de Musset a écrit une parole immortelle :

..... O mon âme ! ne pleurez pas !
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

Croyons en Dieu et espérons !

CHAPITRE V.

LA GRÈCE ET L'ARCHANGE RAPHAEL. — UN LIVRE DE MICHELET

1^{er} mai ! J'allais commencer la charmante invocation par laquelle Lamartine ouvre son poème de Jocelyn :

Aujourd'hui, premier mai ! date où mon cœur s'arrête !

Et voilà que tout à coup le ciel s'assombrit ; le printemps, qui semblait enfin avoir pris pitié de notre misère, était venu pendant deux jours nous sourire, il s'est enfui épouvanté. Bref, il pleut ! que voulez-vous que fasse un amoureux du soleil en présence de ce ciel gris et lourd, de ce bruit agaçant que fait la pluie en fouettant les vitres ? Est-ce qu'il est possible de causer dans de pareilles conditions ? L'hiver, on en prend son parti, on s'enferme, on se presse autour du feu qui pétille ; mais maintenant j'ai beau faire, je ne puis m'illusionner à ce point, que je me persuade être

en hiver quand le calendrier m'affirme que le mois de mai commence aujourd'hui.

Où donc êtes vous, cieux bénis, cieux de ma jeunesse ! Je me souviens — il y a longtemps, bien longtemps de cela, — c'était en Grèce ; je m'éveillai à pareil jour et je trouvai ma chambre, le seuil de ma maison, jonchés de fleurs et de feuillages. Le ciel, ce beau ciel de l'Attique était resplendissant, l'air était embaumé ; je regardai, émerveillé, ce spectacle de la nature et ces guirlandes de fleurs qui faisaient de ma maisonnette une sorte de temple dédié à Flore, la déesse au doux langage.

Une sorte de maître-Jacques qui me servait très-infidèlement, Yori, était debout devant moi et jouissait de ma surprise. Je l'interrogeai du regard :

« Tu parais bien étonné, me dit-il dans cette douce et harmonieuse langue qui ne diffère pas beaucoup de celle que parlaient Socrate et Platon, tu parais bien étonné, tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui la fête des fleurs ? Vois ! toutes les églises, toutes les maisons sont parées comme la tienne et les anges, dans le ciel, ornent avec le même soin la demeure de la *Panagia* (la toute sainte, la vierge Marie). Nous avons même à ce sujet une belle légende.

— Une légende ! raconte-la-moi, Yori. »

Et Yori, après avoir bourré et allumé une longue pipe turque qu'il m'offrit respectueusement, me conta sa légende

— Tu connais bien l'archange Raphaël ?

— Parbleu ! va toujours.

— Eh bien, l'archange Raphaël, la veille du premier mai de je ne sais plus quelle année, je sais seulement que c'était dans les temps très-anciens, l'archange fut chargé de parer de toutes les fleurs du Paradis, la demeure de la *Panagia*. Il fit ce que j'ai fait cette nuit, il ne se coucha pas et alla dans les champs pour y faire sa moisson, avec cette différence, que tu comprends bien; c'est que les champs du ciel sont tout autre chose que nos pauvres campagnes de la terre. Il se dirigea vers une magnifique forêt qui fait partie du Paradis, une forêt où croissent des arbres qui semblent être faits en or et qui portent des fruits plus doux que la datte et plus brillants que les diamants; il y coule des fleuves dont l'eau est mille fois plus parfumée que l'essence de rose, et l'on y voit des oiseaux magnifiques qui chantent délicieusement des chansons dont les anges comprennent parfaitement le sens.

« Si nous trouvons nos nuits belles ici-bas, je te laisse à penser ce que doivent être les nuits du Paradis. L'archange Raphaël avait déjà fait une ample provision de fleurs, lorsqu'arrivé au bord d'un fleuve qu'il allait franchir d'un coup d'aile, il aperçut près d'un buisson d'aubépines, bien plus blanches et plus odorantes que les nôtres, une créature mortelle qui paraissait égarée et qui cherchait son chemin. L'ar-

change était si resplendissant, qu'en le voyant elle resta éblouie et interdite. Raphaël, tu le sais, est le meilleur des anges du Paradis. Il déposa ses fleurs sur les bords du fleuve et s'approcha de la pauvre créature troublée; prenant sa voix la plus douce : Qui êtes-vous, lui dit-il, que cherchez-vous? Dites-moi où vous allez et d'où vous venez.—« Je suis, dit-elle en tremblant, une fille de la terre que la Mort a emportée jusqu'aux portes de ce jardin ; elle m'a présentée à saint Pierre, qui m'a dit : Suivez ce chemin, mon enfant, vous rencontrerez, là-bas où vous voyez ce rayon de soleil, l'archange Raphaël, qui vous présentera au bon Dieu. J'ai marché, j'ai marché longtemps, je me suis sans doute trompée de route, car la nuit est venue et je cherche mon chemin. Si vous pouvez me dire où est l'archange Raphaël, je vous en serai bien reconnaissante. »

« Vous voyez, ajouta finement Yori, que c'était une femme et une belle femme, je m'en vante, car elle était Grecque, une Grecque plus belle que Vénus, qui était grecque aussi. Malgré sa beauté qui l'avait entourée de toutes les tentations du diable, cette femme que l'on nommait Aglaé, avait été si sage, si juste, et si bonne que le bon Dieu avait décidé de l'admettre tout d'un trait au paradis sans la faire passer par le purgatoire, et que saint Pierre lui avait ouvert à deux battants les portes de la demeure céleste.

« Après sa mort, elle était devenue encore plus belle qu'elle ne l'avait jamais été sur la terre, si bien qu'en la voyant l'archange Raphaël ne put s'empêcher de remarquer sa beauté. Et puis, sa voix était si douce, si suppliante qu'elle aurait touché Satan en personne. Jamais, de mémoire d'archange, il n'était venu de la terre au ciel une si merveilleuse et si parfaite créature. Comme elle était très-fatiguée, Raphaël la fit asseoir sur un tertre de gazon, plus moelleux que les plus moelleux divans. Aglaé lui raconta sa vie mortelle, ses luttes, ses sacrifices, ses aspirations ; à mesure qu'elle parlait, Raphaël sentait son cœur tout ému, comme si un immense amour l'eût envahi tout à coup.

« Ils devisèrent ainsi tous deux. Je vous laisse à penser si Aglaé fut heureuse quand elle sut qu'elle se trouvait en présence de l'archange Raphaël lui-même. Malheureusement ils oublièrent l'heure dans cet échange de douces paroles. Quand Raphaël vit le soleil bien au-dessus de l'horizon, un soleil auprès duquel le nôtre n'est qu'une torche de résine : « Vite ! vite ! dit-il, dépêchons-nous, la Reine du ciel est peut-être déjà levée et les fleurs qui doivent orner ce matin sa demeure sont encore là. » Il prit aussitôt dans ses bras les fleurs sur lesquelles il posa doucement Aglaé plus belle que les fleurs et, déployant ses ailes, il arriva chez la Vierge.

« Il était trop tard.

« La *Panagia* était déjà levée. L'archange s'excusa de son mieux et il présenta Aglaë à sa souveraine. La Vierge est si bonne qu'elle pardonna et fit un souriant accueil à la jeune femme. Mais tu comprends bien qu'il y avait là une infraction aux règlements du paradis, et le bon Dieu, qui sait tout, n'ignorait pas que l'archange Raphaël avait commis une faute; il ignorait encore moins que son fidèle serviteur avait ouvert son âme à un amour qui était indigne d'un archange. Le bon Dieu alors fit venir Raphaël, qui se prosterna au pied du trône éternel et reçut en bénissant, la sentence du souverain juge : « Va, lui dit le Père, va en exil parmi les hommes pour y racheter ta faute. Sur la terre tu conserveras ton nom, tu enseigneras à ce petit monde qui s'agite là-bas si loin de nous, et sur lequel pourtant notre bonté ne cesse de veiller, tu enseigneras l'art de peindre, et comme c'est la Vierge que tu as offensée, c'est la Vierge que tu célébreras ; ton tourment sera de poursuivre cette céleste image, de la voir en toi et de ne pouvoir en esquisser à peine que quelques traits. »

« Raphaël s'inclina en signe de respect devant la Majesté Suprême ; avant de partir pour son exil, il alla implorer le pardon de la *Panagia*, qui daigna lui tendre la main. Au moment où il allait quitter le paradis, il aperçut Aglaë parmi les saintes femmes qui formaient la cour de la Vierge. Il arrêta un instant sur elle son regard ; une larme coula lentement

sur sa joue. En franchissant la porte du paradis, il vit saint Pierre qui le fortifia, lui donna du courage. Saint Pierre, qui n'est pourtant pas tendre, fut ému de la douleur de Raphaël : « Allons, dit-il, à l'archange, du courage ! prie ! Tu sais que si le bon Dieu est sévère, il est encore plus juste. Tu nous reviendras bien vite ! » Ils se donnèrent une poignée de main, et Raphaël vint subir son exil sur la terre, qui n'oubliera jamais sa mémoire et vénérera toujours la trace de son passage parmi les hommes. »

Yori termina ainsi sa légende, que j'ai considérablement écourtée, car j'ai souvenir qu'il mit bien deux heures à me la raconter. Il se complaisait surtout dans la description des sites du paradis avec une richesse de détails qui me prouvait celle de son imagination.

— Et cette légende est-elle très-populaire ? lui dis-je.

— Va dans toute l'Attique, répondit-il, va à Corinthe, va à Argos et les bergers te la raconteront.

— Et tu y crois ? fis-je.

— Si j'y crois, répliqua-t-il, en me jetant un regard dédaigneux, j'y crois aussi vrai que tu vois à notre gauche le temple de Thésée aux marbres dorés par le soleil, et à notre droite les colonnes du temple de Jupiter Olympien.

Il n'y avait rien à répliquer. Je ne sais comment

cette curieuse légende a pu me revenir en mémoire sous ce sombre climat. Il faut les splendeurs du ciel, toutes les floraisons de la nature pour faire éclore dans l'imagination des peuples ces gracieuses inventions. Que nous voilà loin de Paris ! L'essaim de nos jeunes années se ranime au souvenir de ces pays magnifiques, illustrés par tant de souvenirs. Je revois ces paysages enchanteurs de l'Attique et de l'Argolide, je revois cet éclatant soleil, ces lignes de montagnes si harmonieuses, ces coteaux charmants qui furent peuplés de dieux et de héros. Cette rive est celle où naquit Vénus Aphrodite ; du haut de cette tribune, Démosthène tenait le peuple suspendu à ses lèvres ; là Socrate mourut en sage et presque en chrétien. Je suis là tout entier, sous ce beau ciel, en face de cette mer splendide, entouré de tous ceux que j'aime. Et que m'importe alors la pluie qui raye le fond noir du firmament, si je porte en mon cœur ma jeunesse et mon amour !

Mais j'ai beau vouloir me détacher de ton sol, ô Paris ; j'y tiens par toutes les fibres de mon âme. O la France ! la France ! Nous pouvons admirer d'autres pays, il faut s'éloigner d'elle pour savoir combien on l'aime, pour apprécier sa beauté, de même qu'il faut les douleurs de l'absence pour savoir combien nous est précieux et cher le trésor de nos affections et de nos tendresses.

Descendez plus bas encore, sombres nuages ! Éloigne-toi, doux printemps ! Ouvrez-vous, cataractes du ciel ! que m'importe ! C'est la France, et je l'aime ! C'est ma mère, et je l'adore ! C'est le soldat de Dieu, et je suis tout prêt à servir sous les ordres de ce soldat intrépide, et spirituel que rien ne lasse et que tout émeut ! C'est la France, c'est là que j'ai souri à ton sourire, ô ma mère ! C'est là que mon cœur s'est formé ! C'est là que je vous ai connus et aimés, frères de ma pensée, compagnons de ma jeunesse ! Oui, la Grèce, Rome, l'Égypte ont fait de grandes choses et nous ont légué d'immortels souvenirs ! Mais la France fera de plus grandes choses encore, et les peuples viendront un jour en pèlerinage sur ce sol généreux, d'où s'élançe l'idée qui les affranchira.

La France ! c'est la capitale du genre humain ! c'est le cœur qui aime, c'est le cerveau qui sans cesse enfante, c'est le soc infatigable qui creuse le sillon divin ! Je porte mes regards autour de moi, et chacun des livres entassés sur ma table porte témoignage en faveur de cette patrie bien-aimée. Que d'artistes à l'œuvre ! quels lutteurs vigoureux !

Et, à ce propos, comment ne pas dire quelques mots au moins de l'œuvre que poursuit Michelet ? Comment ne pas rendre hommage à ce puissant et vigoureux esprit, à ce grand artiste, à ce fin ciseleur

qui taille l'histoire à facettes et en fait jaillir de si magnifiques enseignements.

Ce volume comprend seulement une période de trente ans, mais la plus terrible, la plus douloureuse peut-être des périodes de notre histoire nationale. Sur la foi d'un édit célèbre, l'édit de Nantes, et d'une parole royale, des hommes, des femmes, des enfants prient et croient suivant leur cœur ; ils tiennent à la main l'Évangile du Christ ; ils vivent paisiblement et, en échange de l'impôt qu'ils paient, ils ne demandent au roi de France que la plus élémentaire, la plus indispensable des libertés, la liberté de leur conscience, la liberté d'adorer Dieu, ainsi qu'il leur plaît de l'adorer. Le clergé catholique — tout clergé est intolérant — ne peut souffrir ce voisinage, il pousse Louis XIV jusqu'en ses derniers retranchements : « Sire, vous manquez d'argent pour toutes vos folies, en voilà ! Vous tremblez pour votre salut — et il y a bien de quoi — voici votre absolution, et par-dessus le marché les clefs du Paradis ; mais, donnant, donnant, débarrassez-nous de la Réforme et des Réformés ! »

Le roi faiblit ; tout le monde s'y met : évêques, courtisans, courtisanes, et la place est emportée d'assaut ; l'édit de Nantes est révoqué ! Alors commencent de sanglantes abominations. On proscrit, on tue, on dépouille, on sépare les fils de leur père, les mères de leurs enfants ; on organise le massacre

en masse et en détail. Heureux ceux qui peuvent gagner le rivage et atteindre la terre d'exil ! Pour les autres, la mort ; pour les plus favorisés, le baignel

Cette épouvantable histoire, racontée par Michelet, pièces en main et preuves à l'appui, est horrible et donne le frisson. Elle est racontée avec la méthode et la clarté de l'historien, avec la verve et la chaleur d'un poète. L'indignation ne fait pas seulement le vers, elle fait la prose et la bonne prose ; le style de Michelet a un cachet original, un attrait irrésistible. Quel artiste ! Ce livre est comme la roue d'un engrenage ; il ne vous lâche plus quand une fois il vous tient.

De Michelet à une critique de Michelet il n'y a qu'un pas, et ce pas je le franchis d'autant plus volontiers que cette critique est faite par une femme et sur un point où assurément une femme est très-compétente. Il s'agit encore de l'*Amour*, cette œuvre si controversée, si admirée, si blâmée et par-dessus tout si charmante ! Madame Adèle Esquiros est bien en retard, ce nous semble. Il est vrai qu'il n'y a pas prescription ; le procès de l'amour sera bien longtemps encore pendant. M. Michelet a mis une pièce de plus au dossier, mais c'est tout. D'autres viendront, et l'amour se rira éternellement de toutes les définitions, des jugements blancs ou noirs portés pour ou contre lui, des règles qu'on voudra lui tracer. Ce qui sera éternellement vrai, c'est ce mot de

Boufflers, dans une pièce de vers très-légers, dont il ne faut pas même citer le titre :

Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison.

Au risque d'y perdre la sienne, madame Adèle Esquiros raisonne aussi sur l'amour. On sait que M. Michelet a représenté la femme comme une malade, une blessée que l'homme doit dorloter, soigner, panser avec un infatigable dévouement. L'homme a encore une autre mission ; d'après le célèbre historien il doit créer la femme.

Beaucoup de femmes ont eu l'esprit assez mal fait pour ne se point contenter du rôle que M. Michelet leur assigne ; elles ne se croient ni autant malades, ni aussi grièvement blessées qu'on veut bien le dire ; elles pensent que Dieu les a suffisamment créées comme cela et que si un des deux sexes est destiné à compléter la création du bon Dieu, c'est assurément le sexe féminin. Je suis assez tenté de le croire aussi, mais il me paraît aussi insensé de raisonner sur la supériorité d'un sexe par rapport à l'autre, que de raisonner sur l'amour. Dieu a créé un être en deux parties distinctes dont l'un est mâle, l'autre est femelle. L'être complet, c'est l'homme et la femme harmonieusement rapprochés par l'amour. Laquelle de ces deux moitiés vaut plus ou mieux que l'autre ? Ici les opinions varient, suivant que dans ce rappro-

chement des âmes et des corps, qui forme l'être complet et qui donne la vie, on a été plus ou moins heureux, plus ou moins froissé. Nous portons en général sur les femmes, et les femmes portent sur nous un jugement qui s'applique au plus à quelques individualités. Nous ressemblons à ce voyageur anglais, qui, abordant en France, entre dans un café, voit une femme blonde, et annonce sérieusement que toutes les Françaises sont blondes. On pourrait connaître la nature des relations d'un homme par le jugement qu'il porte sur les femmes et réciproquement. Pour moi, je m'incline respectueusement devant les femmes; je suis prêt à reconnaître qu'il y a en elles des trésors d'amour, de tendresse, de dévouement, de bonté, d'indulgence, des finesses de tact et de goût, des délicatesses d'âme, des grâces exquis dont je suis le très-humble et très-passionné admirateur. Cela n'empêche certes pas, qu'il n'y ait des monstres féminins comme il y a des monstres masculins, mais cela prouve tout au plus que j'ai eu le bonheur d'avoir autour de mon berceau des anges dont je vénère le souvenir, et d'avoir rencontré dans la vie de nobles cœurs où le mien a puisé sa nourriture. Un autre jugera plus sévèrement, c'est que plus sévères aussi auront été les conditions dans lesquelles ses affections se seront développées.

Madame Adèle Esquiros, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me paraît n'avoir pas précisément à se

louer de mon sexe. Elle le malmène rudement et M. Michelet est vertement tancé par elle. Elle met en évidence les contradictions dans lesquelles l'auteur est tombé, elle rapproche les passages et les fait se heurter rudement. Elle raille, elle blâme, elle s'indigne. La prétention exprimée par Michelet, cette prétention, ce devoir même que l'homme aurait de créer la femme est surtout l'objet des plus amers sarcasmes de madame Adèle Esquiros, qui frappe souvent juste, presque toujours fort et d'une façon toute virile. Ce que M. Michelet a dit des femmes et de l'amour ne mérite pas, selon moi, de si excessives sévérités. Il n'a pas fait un code auquel il faille se soumettre, il a exprimé sous d'aimables formes des sentiments personnels et nous l'en louons de tout notre cœur. Les femmes qui ne sont pas dans la catégorie des blessées et des malades ne seront pas plus persuadées, après qu'avant la lecture du livre de l'*Amour*, qu'elles sont malades et blessées, ni que l'homme doive les créer ou les fouetter de temps à autre — mais doucement, — comme on fouette les enfants. C'est une fatalité que le célèbre écrivain ait rencontré une femme ou des femmes qui aimaient le fouet. Si la destinée l'eût conduit vers des êtres moins faibles, moins tendres, moins caressants peut-être, moins enfants en un mot, il eût probablement écrit tout autrement. Mais il n'en est pas moins utile d'apprendre, par l'expérience d'un homme si éminent, qu'il est des

femmes qui aiment que l'homme remplisse auprès d'elles le rôle d'infirmiers et de temps à autre celui de maîtres d'école, jusques et y compris la fêrule et le fouet.

La critique de madame Adèle Esquiros n'en est pas moins bonne à consulter. L'opinion des femmes, en telle matière surtout, a un grand prix. Je suis toujours à l'affût des sentiments exprimés par les femmes ; il est rare que nous n'ayons pas quelque chose de bon à y prendre, alors même que nos sentiments diffèrent complètement des leurs.

A la fin de sa catilinaire contre les hommes, madame Adèle Esquiros nous annonce un fait, auquel je crois complètement pour ma part, c'est l'avènement des femmes, la prise de possession par elles de leur véritable rôle dans le monde. Je demande la permission de citer le dernier paragraphe où se résume la pensée de l'auteur :

« Voyez, dit-elle, voyez comme tout va mal : les hommes et les choses (les hommes ! pas les femmes). La science ne sait que redire ce qu'elle a dit. Les arts ! des mots, des formes et des couleurs ; mais une âme ? L'art, c'est la réalisation de la pensée et voilà que l'homme (toujours l'homme !) n'a plus de pensées. La chose est surtout remarquable en peinture. Quand un peintre veut *faire* une femme, il *fait* un corps et rien dedans ! Tout ce qu'il peut obtenir, c'est d'éclairer la figure par ce qu'on appelle fluide astral.

La femme qui ne se mêle de rien, mais qui voit tout et observe, la femme *va nous apporter* son observation. Depuis des milliers d'années, elle souffre, elle pense ; au monde, ce trésor de pensées et de souffrances ! »

Ainsi soit-il ! Je fais des vœux pour que ce trésor soit transmis bientôt à l'humanité sous forme de belles et grandes pensées, de beaux vers, d'œuvres d'art nouvelles, de fortes actions, de courageuses initiatives. Nul, plus que nous assurément, ne s'inclinera avec respect devant cette puissante manifestation de la femme. Nous avons foi dans la promesse biblique ; c'est la femme qui doit écraser la tête du serpent, en tant que le serpent symbolise les passions grossières, l'astuce, l'envie, le doute, l'impiété. Que les pieds qui accompliront cette œuvre surhumaine, que les jolis petits pieds blancs de la femme soient bénis !

CHAPITRE VI.

COMME LE TEMPS PASSE!

Il ne s'écoule pas un jour, pas une heure sans que nous ne nous écriions ou que nous n'entendions quelqu'un s'écrier : **Mon Dieu!** comme le temps passe! J'ai, pour mon compte, prononcé cette parole bien souvent dans ma vie, et plus souvent encore, on l'a prononcée devant moi. Je n'y avais jamais réfléchi autant que ces jours derniers.

Pourquoi? je l'ignore. Quelle étrange chose que le phénomène de la pensée! Il est des visages que vous avez rencontrés à chaque instant, pour ainsi dire, et que vous n'avez jamais remarqués; tout à coup ils prennent une physionomie que vous ne soupçonniez pas, et ils éveillent en vous de lointains souvenirs, des images vagues et confuses que vous vous efforcez de préciser; c'est comme un monde inconnu qui s'éveille, une société éteinte que vous essayez de recomposer pièce à pièce.

De même, il est des mots vulgaires qu'on a répétés devant vous et que vous avez répétés aussi à tout bout de champ. Un moment arrive où, sans que vous sachiez pourquoi, ces mots prennent une signification inattendue, bizarre, incroyable. Vous les croyiez insignifiants, ils ne le sont pas; ils deviennent une obsession, une sorte de démon familier. Vous voulez penser à autre chose; non! ils vous tiennent captif: vous leur trouvez un sens profond; ils cheminent devant vous; vous les suivez sans vous en douter, et ils vous conduisent, pareils à des feux follets, vers le beau pays des chimères, le seul pays que l'on puisse raisonnablement habiter.

Pour moi, qui me pique d'être un homme raisonnable, j'avoue humblement que c'est là, dans ce merveilleux pays des chimères, que je vais me réfugier chaque fois que la réalité me paraît maussade où ennuyeuse. C'est, je vous l'assure, le meilleur parti à prendre en pareil cas. J'ai souvent entendu des gens moroses et grondeurs te calomnier, ô doux et beau pays! terre enchantée où fleurissent les chimères! c'est qu'ils ne te connaissaient pas, c'est qu'ils n'avaient pas vu ton ciel toujours pur, tes femmes toujours jeunes, toujours belles, toujours aimantes et fidèles; tes amis toujours bons et dévoués. Il ne faut ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur, ni chevaux de poste, ni passeport pour atteindre le pays des chimères. Un clin d'œil, et l'on s'y trouve

porté. Là, point d'hiver, cette haine de la nature ! point de haine, cet hiver de l'âme ! Constitution, lois, règlements de police, tout se résume en trois mots : Ici l'on aime ! Croyez-moi, partez pour ce charmant pays, au premier accès de spleen que vous éprouverez, et vous m'en donnerez des nouvelles.

Malheureusement on n'y peut pas rester toujours. La réalité attache à la patte de chaque voyageur un fil imperceptible, et c'est par ce fil qu'elle nous rappelle très-brusquement parfois. C'est ce qui vient de m'arriver.

Je vous disais donc que, pour la première fois de ma vie, j'avais été frappé, ces jours derniers, d'une exclamation qui nous est échappée à tous.

C'était une belle jeune fille, gaie, insoucieuse, charmante ; elle chiffonnait je ne sais quel objet de toilette avec autant d'attention qu'un astronome en peut mettre à établir les calculs qui doivent lui faire découvrir l'existence d'une planète. Tout à coup elle lève la tête, secoue d'un mouvement gracieux les tresses brunes de ses cheveux, et regardant la pendule : Mon Dieu ! dit-elle, comme le temps passe !

Vous avez dit cela, je l'ai dit, des milliers de gens l'ont dit devant nous des milliers de fois. D'où vient que cette banale exclamation me frappa alors ? Était-ce le contraste de cette jeunesse splendide et luxuriante, pleine d'avenir, avec l'idée de temps qui

nous montre inévitablement la décrépitude et la fin de toutes choses ?

Je n'en sais rien. Le fait est que je sortis pensif et j'allai au hasard promener ma rêverie à travers la ville animée et bruyante.

Est-ce que le temps passe? Non. Le temps est l'étoffe dont l'éternité est faite. Ce qui est éternel ne passe pas. Nous avons adopté des divisions pour mesurer le temps, et, pauvres être finis que nous sommes, nous attachons à cette mesure une importance exagérée. Nous comptons avec anxiété les moments qui nous sont donnés, nous gravitons devant le temps, immuable et éternel, comme une planète gravite autour du soleil, et de même que le soleil nous semble se mouvoir autour de nous, le temps nous semble aussi précipiter sa course.

Le temps ne passe pas, cependant; il nous regarde passer et se rit de nos angoisses, de nos puérides terreurs.

Et encore est-il bien vrai que nous passions nous-mêmes? Hélas! nous en avons bien l'air. Nous passons du néant à la vie, de l'enfance à la jeunesse, à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse et de la vieillesse à la mort. Nos cheveux blanchissent ou tombent, les rides creusent notre visage, nos forces s'affaiblissent, notre corps se décompose lentement, puis, dans le secret du tombeau, la décomposition finit de s'opérer. Chaque molécule de la matière que

nous avons animée, chaque parcelle de ce corps dont nous avons été si soigneux et si fiers, va se combiner, soit dans le sein de la terre, soit dans l'air avec les molécules et les parcelles similaires.

Voilà bien le phénomène de la mort, tel qu'il s'accomplit sous nos yeux. Mais est-ce que tout est dit quand l'âme s'est envolée et quand les vers ont pris possession de notre cadavre?

Je vous prie de croire que je n'ai pas l'intention d'émettre ici le moindre système sur la vie future, la moindre doctrine sur les châtimens et les récompenses d'outre-tombe. La science humaine ne démontrera jamais rien à ce sujet, dans l'état où nous sommes du moins ; ce champ sera toujours le champ des hypothèses ; mais une force, un instinct irrésistibles ont entraîné et entraîneront de tout temps les hommes et les femmes vers ce champ mystérieux et infini dont la pensée elle-même, cette rapide voyageuse ! ne peut atteindre les limites.

Tous nous éprouvons l'invincible besoin de sonder cet abîme, de nous faire une idée quelconque de ce qui advient de nous après la mort. C'est ce besoin universel qui a fait jusqu'ici la force des clergés. Comment n'auraient-elles pas été toute-puissantes, les corporations sacerdotales qui parlaient au nom de Dieu et donnaient aux troupeaux crédules une topographie exacte de l'enfer et du paradis dont elles tenaient les clefs ?

Les peuples ont grandi et il est plus difficile de les tenir dans la foi. Même dans le sein de chaque église les individus se font une petite religion à eux. Celui-ci admet telle chose et repousse telle autre; l'un veut bien croire à ceci, mais non à cela; l'autre croit cela, mais pour rien au monde vous ne le feriez croire à ceci; celui-là se fraie un sentier plus ou moins commode pour aller en paradis; celui-ci s'en fraie un autre pour s'éloigner de l'enfer. Le plus grand nombre ne croient à rien et se bornent aux deux célèbres formules de Rabelais et de Montaigne
Que sais-je? et Peut-être!

Il est cependant indispensable à la moralité humaine que ce sentiment domine dans les masses : Tout n'est pas fini à la mort.

Si ce sentiment s'éteignait, l'homme ne tarderait pas à descendre au niveau de la brute; les instincts grossiers prévaudraient insensiblement, l'homme perdrait l'habitude de regarder le ciel pour tenir ses yeux fixés vers la terre, et comme il ne s'agirait plus que de passer gaiement la vie avant de retomber dans le néant, comme la conscience n'aurait plus de voix, nous arriverions au règne de la force brutale. Le plus faible serait l'esclave du plus fort. Toute idée de justice, de liberté, de droit, de solidarité disparaîtrait dans ce cataclysme moral.

Dieu qui, apparemment, n'entend pas que les choses se passent ainsi et qui a ordonné toutes cho-

ses en vue d'une fin qu'il connaît, Dieu a mis au cœur des hommes cet impérieux et sublime besoin dont je parlais tout à l'heure : celui qui les porte à sonder, avec les lumières de la conscience et de la foi, les ténèbres de la mort pour y chercher la vie, une vie plus complète, plus rayonnante que la vie dont ils vivent actuellement.

On aura beau faire et beau dire, les hommes ne se trouveront jamais en face d'un tombeau sans se demander avec plus ou moins d'effroi, ce qu'il y a au delà de cette pierre froide et de cette fosse mystérieuse. D'un autre côté, les hommes étant de moins en moins disposés à accepter la direction des clergés et ayant la prétention de croire librement, à cet égard, ce qu'il leur plaira de croire, il est bien évident que nous touchons à une époque où tout ce qui est du domaine religieux va prochainement échapper à toute direction cléricale et laïque; où le principe de la liberté va porter des fruits inattendus.

Mais c'est bien de cela qu'il s'agit, ma foi !

Mon Dieu, comme le temps passe ! avait dit, après tant d'autres, la belle enfant ! Eh bien ! non ! le temps ne passe pas, et nous qui semblons défilier devant lui comme des soldats devant leur général, nous ne passons pas davantage, quoique nous en ayons l'air. Nous nous transformons, mais nous ne mourrons pas plus que le soleil ne se couche.

Hypothèse, soit ! cette hypothèse m'est chère, et j'affirme qu'il n'y a pas de bonheur possible ici-bas, qu'il n'y a pas de haute moralité possible non plus, si l'on n'a pas foi en quelque consolante hypothèse qui nous montre la vie rayonnante au delà du tombeau et Dieu comme le but suprême de nos efforts et de nos luttes.

La science, que je respecte profondément, serait par trop despote si elle avait la prétention de nous interdire toute autre croyance que la croyance aux choses qu'elle démontre. Tout ce qui est du domaine de Dieu et de la vie future échappe à ses investigations et à ses démonstrations, ce n'est pas une raison pour que nous nous abstenions de croire en Dieu et à la vie future sous les formes qui nous conviennent.

Ce que la science a le droit d'exiger, et ce qui est indispensable, c'est que là, comme en toutes choses, nous ayons la liberté d'adopter l'hypothèse qui nous convient ou de n'en adopter aucune ; c'est que nul corps constitué ne puisse, officiellement ou officieusement, au nom de qui que ce soit, surtout au nom de Dieu, nous imposer telle ou telle croyance, telles ou telles règles de conduite en vue d'un paradis ou d'un enfer quelconques.

Ce principe rigoureux une fois admis, liberté entière ! Que chacun s'efforce de faire comprendre aux autres que ce qu'il croit est ce qui se rapproche le

plus de la vérité, que son hypothèse est préférable à toute autre hypothèse, rien de mieux ! mais point de contrainte morale ou matérielle ; point d'inquisition, quelque anodine qu'elle soit. C'est une si bonne chose que la liberté ! Que de problèmes, qui nous semblent aujourd'hui insolubles, se trouveront tout naturellement résolus par elle, le jour où nous saurons la comprendre et la pratiquer ! Je ne veux pas plus d'oppression au nom de la science que je n'en veux au nom du fanatisme. Il me plaît d'affirmer que le temps ne passe pas, parce que ce qui est éternel ne saurait passer ; que nous ne passons pas non plus, parce que je suis convaincu que la mort est la fin d'une étape et le commencement d'une étape nouvelle ; mais s'il vous plaît d'affirmer le contraire, il est juste que vous jouissiez d'une liberté égale à la mienne. Je m'efforce de faire des prosélytes à mon hypothèse, tâchez d'en faire à la vôtre. Agissons, vous et moi, en pleine liberté et sous notre responsabilité.

Qui dit liberté, dit responsabilité. Ces deux idées sont inséparables ; l'une est la conséquence, la moralité de l'autre. La responsabilité que nous portons devant les hommes n'est pas très-étendue, mais celle que nous portons devant Dieu est immense. Qu'est-ce en effet que notre responsabilité devant les hommes ? Des lois existent ; nous nous y soumettons ou nous les violons. Si nous usons de notre liberté pour enfreindre la loi, la loi nous frappe ; mais la loi n'em-

brasse qu'une série très-restreinte d'obligations. Le domaine de la conscience est bien autrement large. La loi humaine ne nous demande compte que de certaines actions répréhensibles ; notre conscience nous demande compte de tous nos actes, de toutes nos intentions. En vertu de notre liberté, nous sommes les arbitres de notre bonheur et de notre repos. Les épreuves que nous subissons, c'est nous qui les avons rendues nécessaires, soit pendant notre existence actuelle, soit pendant des existences antérieures, par l'usage que nous avons fait de notre liberté. Nous n'échappons jamais à notre responsabilité.

On critique très-souvent la société en disant que le vice y est triomphant et la vertu persécutée. Cela est vrai en apparence, comme il est vrai en apparence que le temps passe, que nous passons avec lui, que le soleil se lève et se couche, etc., etc. Cela est vrai, toujours en apparence, pour ceux qui doutent de Dieu et qui croient que nous rentrons dans le néant après notre mort, pour ceux qui ne croient ni à la liberté, ni à la responsabilité humaines. Mais en réalité, cela n'est pas, cela ne peut pas être vrai. Que momentanément le vice triomphe, que momentanément la vertu soit persécutée, c'est possible, et ce renversement de tous les principes de justice est malheureusement trop fréquent pour qu'on songe à le nier. Regardez autour de vous, vous n'aurez pas de peine à découvrir une anomalie de ce genre : de

braves gens, d'honnêtes filles, de laborieux chefs de famille, pauvres et tourmentés ; des coquins riches, heureux et même environnés sinon d'estime, au moins de considération. Mais attendez la fin, comme disait ce bon La Fontaine.

La justice de Dieu ne s'exerce pas toujours d'une façon visible, mais elle s'exerce sûrement. Celui qui porte l'iniquité triomphante jusqu'au tombeau, trouve au delà cette justice implacable dont nous sommes nous-mêmes les exécuteurs. Chacun de nous se fait son enfer et son paradis, suivant l'usage qu'il fait de sa liberté.

Une femme d'un grand cœur, d'un esprit distingué, M^{lle} Maria Chenu, a publié une série d'articles (1) destinés à mettre en évidence les principes universels sur lesquels tous les hommes et toutes les femmes, sans distinction de race, de patrie, de religion, peuvent aujourd'hui se mettre d'accord. Ce remarquable travail est excellent ; mais si j'avais à le faire, je serais incapable de traiter un tel sujet avec de tels développements. Je dirais tout simplement : La loi de Dieu est inscrite au fond de nos cœurs comme elle est inscrite dans le firmament où les astres gravitent l'un vers l'autre ; cette loi, c'est l'amour dans sa plus haute et dans sa plus complète acception. Aimez-vous les uns les autres ; faites aux autres ce que vous

(1) LE CAUSEUR, 2^e année, II^e volume, pages 49, 120, 164.

voudriez que l'on vous fit; toute la loi et tous les prophètes sont là. Cette loi, vous avez la liberté de l'observer ou de l'enfreindre, mais sous votre propre responsabilité : si vous semez le bien, vous récolterez le bien tôt ou tard ; si vous semez le mal, vous récolterez le mal tôt ou tard aussi. Voilà ce qui est inévitable ; voilà, à coup sûr, le principe qui contient tous les principes, la loi qui contient toutes les lois.

Le règne de la métaphysique et du dogmatisme est passé, ce me semble, et je crois que nous marchons vers une grande simplification d'idées, de doctrines et de systèmes. De Maistre voyait dans un avenir prochain la constitution d'une grande unité. Pour atteindre cette unité, il est nécessaire de débayer la route de tout ce qui l'encombre. Or, ce qui l'encombre, c'est cette multitude de définitions, d'écoles, de sectes qui divisent tant de bons esprits. Que de gens sont d'accord au fond, qui se disputent et se disputeront éternellement sur des mots, sur des points secondaires, sur des choses accessoires ! Entendons-nous sur le principe capital, le principe des principes : Aimons-nous les uns les autres ; faisons aux autres ce que nous voudrions que l'on nous fit à nous-mêmes. Ramenés à ce principe, tous les problèmes politiques, sociaux, religieux, économiques trouveront une solution facile.

M^{lle} Maria Chenu a pris pour point de départ cet axiome : « Tout être tend à son complet développe-

ment, » et pour exemple, à l'appui de son argumentation, la question de l'esclavage ; elle conclut qu'il est un cas où l'esclavage peut être légitimé, c'est celui où l'esclave n'est encore qu'un homme-enfant et le maître une sorte d'instituteur, de père, qui l'achemine avec bienveillance vers son complet développement. Sur cent maîtres combien en trouvera-t-on qui comprendront ainsi leur mission ? un, deux, dix, si vous voulez ; mettez-en quatre-vingt-dix-neuf, il me suffira d'une seule exception pour que je maudisse la règle. Comment une règle qui fait d'un homme la propriété d'un autre homme pourrait-elle jamais être une règle morale ? Si beau, si grand, si admirable que soit un principe, du moment où il peut avoir de telles conséquences, je le repousse. Mieux vaudrait l'absence complète de tous principes ! Vous aurez beau me dire que l'esclave n'est qu'un enfant incapable de se conduire et de se développer lui-même, qu'il a besoin d'un initiateur, d'un guide, d'un père. J'admets cela, mais appelez-vous initiateur celui qui exploite l'initié ? Appelez-vous père celui qui bat ses enfants pour que ses enfants le nourrissent ?

C'est là un des principaux inconvénients des systèmes philosophiques ou religieux ; ils sont séduisants tout d'abord, et insensiblement ils conduisent à des conséquences fausses et dangereuses.

Au lieu d'appliquer à la question de l'esclavage

l'axiome de M^{lle} Maria Chenu : *Tout être tend à son complet développement*, appliquez-lui la grande règle, le principe souverain de l'amour, et l'esclavage devient aussitôt insoutenable. Je n'ai qu'à demander au maître :

— Aimeriez-vous être esclave?

— Non, me répondra-t-il.

Eh bien ! alors, pourquoi faites-vous à cet homme ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit? Vous me direz :

Mais cet homme est un enfant, il tend comme tout être à son complet développement, et c'est vers ce développement que je le guide.

Très-bien ! si vous voulez être son père, soyez son père, mais ne soyez pas son maître. Est-ce que nos enfants sont nos esclaves? Non ! la règle d'eux à nous et de nous à eux, c'est l'amour. Si cette règle fait défaut, si le père veut guider ses enfants vers le développement en les maltraitant, la loi intervient contre lui. D'ailleurs l'enfant est réellement un enfant ; l'homme-enfant est un homme auquel, sous prétexte de débilité intellectuelle et morale, on ne peut ravir sa liberté. Aimez-le, aidez-le, soutenez-le, mais ne le faites pas travailler pour votre compte et ne vous enrichissez pas de ses sueurs. Ce serait, en vérité, une façon trop commode d'entendre la charité que de réduire des hommes en esclavage avec l'intention honnête de les conduire à leur développe-

ment. Mais tout despote est persuadé qu'il conduit son peuple vers son complet développement. Mettez les oppresseurs, au contraire, en présence du vrai principe ; demandez-leur s'ils voudraient être opprimés, être maintenus dans l'ignorance, dans la superstition, dans la misère, comme leur peuple est opprimé, ignorant, superstitieux et misérable ; ils vous répondront non, et la cause sera entendue.

Donc, simplifions, ramenons toutes les doctrines religieuses et philosophiques à cette unité ; aimer, faire aux autres tout le bien que nous voudrions que l'on nous fît. Ramenons tous les principes à ce principe, tous les actes à cette règle souveraine de conduite qui est applicable au nord comme au midi, aux races blanches comme aux races noires, jaunes et rouges, et nous serons sur la voie de la vérité.

Hélas ! comme le temps passe !

CHAPITRE VII

LE PETIT CHAPERON ROUGE.
M. ALFRED MAURY (DE L'INSTITUT).

Qui de nous ne se le rappelle ce conte charmant et terrible qui a bercé notre enfance? Quel drame plein d'intérêt? quelle leçon! et comme elle nous profite peu! Et cependant comme nous avons pleuré au récit de ton infortune, pauvre petit Chaperon Rouge! Tu marchais gaiement au soleil, écoutant les oiseaux du ciel qui chantaient sur ta tête. Tu portais la galette, de succulente mémoire: ta route était toute tracée, tu devais aller chez ta mère-grand. Mais voilà qu'une fleur brille dans la prairie, voilà qu'un papillon aux ailes bleues vole et te sollicite. Tu suis étourdiment le papillon, tu vas cueillir la fleur, puis une autre fleur; le gazon est si moelleux, si vert; le ruisseau qui murmure là-bas a une si douce voix et l'heure passe si vite! Oh! que de temps perdu ou gagné! Et quand enfin, à travers ces prés

fleuris, ces bois harmonieux, tu arrives au terme de ta course, quand tu écoutes la voix qui te dit de laisser tomber la chevillette et que la bobinette cherra, tu trouves, non plus la mère-grand, indulgente et bonne, mais les yeux flamboyants et la grande bouche du loup qui te dévore.

Et vous appelez cela un conte ! Mais c'est une histoire, et la plus vraie des histoires ! Qui de nous n'a fait l'école buissonnière, non pas seulement quand il était enfant, mais dans la fleur de la jeunesse, dans toute la vigueur de l'âge, et qui de nous n'a trouvé au terme de sa course un loup quelconque, une réalité, une douleur, un souci prêt à le dévorer ! O sagesse : sagesse humaine ! Insaisissable fantôme, où es-tu ? Je t'ai appelée et tu n'es pas venue à mon secours. J'avais à lire les œuvres les plus sérieuses, je devais vous entretenir des sujets les plus graves, tout à coup un poète passe ; un hémistiche, puis un vers, puis une strophe jaillit de ma mémoire, et me voilà, comme le petit Chaperon Rouge, courant après les fleurs, écoutant cette musique harmonieuse, cette musique amie que la poésie et l'amour chantent au fond de nos cœurs, et le livre reste fermé et la folle du logis en est la souveraine.

Il faut cependant bien, tôt ou tard, en revenir aux réalités de la vie, il faut bien que chaque chose ait son temps, il faut bien reconnaître que nos chers

poètes ne sont pas les seuls à avoir du bon, ou plutôt la poésie est un tel besoin de notre nature qu'elle est partout, qu'elle surgit comme une fée gracieuse du fond des terrains les plus arides. La science, avec ses formules sèches et exactes, n'est-elle pas un foyer de poésie? Pour nous, ignorants, n'y a-t-il pas quelque chose de prestigieux dans la précision des calculs qui annoncent l'heure exacte, la minute où commencera une éclipse, son degré d'intensité, les points où elle sera visible? Combien cela me paraît plus merveilleux que le phénomène lui-même!

Comme il y a quelques siècles, on eût bel et bien brûlé, en qualité de sorcier, les savants qui se seraient amusés à prédire une éclipse!

Et à ce propos laissez-moi vous dire quelques mots du livre d'un savant, M. Alfred Maury, membre de l'Institut, sur la magie et l'astrologie.

L'histoire de la magie, de la sorcellerie, de la démonologie, de l'astrologie et de toutes les folles tentatives par lesquelles l'esprit humain a passé avant d'arriver aux notions exactes que la science moderne lui présente, cette histoire a été bien des fois écrite. On composerait une immense bibliothèque avec les seuls traités et recueils spéciaux qui s'occupent de ces mystérieuses matières.

M. Alfred Maury a compulsé ces masses d'écrits et il en a extrait la substance. Il a su réunir en un volume de petit format des milliers de volumes. Son

livre nous donne l'histoire complète et très-intéressante de ce que fut et de ce qu'est encore la magie chez les peuples sauvages, de ce qu'elle fut chez les Chaldéens, les Perses et les Égyptiens, puis chez les Grecs, puis dans l'empire romain, puis dans l'école néo-Platonicienne. L'auteur suit le monstre, à travers toutes ses transformations, dans ses luttes avec le christianisme; il nous dit ses triomphes, ses défaites depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Il n'est pas une erreur, pas une superstition, pas un préjugé que son fouet ne châtie.

Certes, quand on mesure par la pensée tout l'espace qu'occupe encore l'ignorance au temps où nous sommes, quand on songe que la crédulité des gens de nos campagnes et souvent de nos cités les plus laborieuses est encore exploitée par de prétendus sorciers, on ne peut se défendre d'un vif sentiment de reconnaissance pour le savant qui met son langage à la portée de tous et tâche d'éclairer ses semblables. On ne peut qu'applaudir à l'esprit de justice et de charité qui le guide, alors surtout que M. Alfred Maury se donne la mission « de tirer de la comparaison des faits un enseignement réellement philosophique et de marquer les différentes phases par lesquelles a passé une science qui, toute chimérique qu'elle est, a été cependant le début nécessaire de toutes les grandes découvertes qui devaient en ruiner les fondements. »

Je ne suivrai pas le savant écrivain dans sa course à travers ces folies qu'un des besoins les plus vifs de notre nature, — le besoin du merveilleux, — a constamment surexcitées. Sous la direction d'un guide si éclairé, on entreprend avec plaisir cette pérégrination lointaine qui, de circuits en circuits, nous ramène jusqu'à l'époque présente et jusqu'aux phénomènes du *spiritisme* contemporain.

Pour M. Alfred Maury, l'erreur a changé d'aspect, mais, au fond, elle est toujours la même et il la combat, comme c'est son droit et son devoir. Il démontre que le surnaturel, où tant d'âmes se complaisent, n'est, en réalité, que la plus dure servitude des sens, celle des sens pervertis et hallucinés. « L'homme, dit-il, ne s'élève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de fait dans la sphère du surnaturel qu'alors que, dégagée des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun miracle, aucun prodige n'égale assurément en grandeur le spectacle des lois générales de la création ; aucune apparition, aucune vision ne prouve plus que la révélation de l'univers l'existence de l'être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses. »

Je suis d'autant plus heureux de trouver cette conclusion à la fin du livre de M. Alfred Maury, que je l'avais formulée en moins bons termes, il est vrai,

dans un article que *le Siècle* publia lors de l'invasion des tables tournantes. Le miracle qui fait qu'un grain de blé remis à la terre me donne un épi, est bien autrement digne de mon admiration que tous les phénomènes accomplis par l'intermédiaire des *médiums* modernes. Mais quelque inférieurs que m'apparaissent ces phénomènes, je ne suis pas assez savant pour les nier.

Chose étrange ! les hommes de science ne tiennent aucun compte des affirmations *à priori*, et ils ont raison ; pour qu'une affirmation ait quelque valeur à leurs yeux, il faut qu'elle soit démontrée. Si ce système est bon, nécessaire, indispensable, — et je le crois, — pour les affirmations, il doit également être bon, nécessaire et indispensable pour les négations ; comment donc se fait-il qu'un savant qui n'oserait rien affirmer *à priori*, n'hésite pas à nier d'emblée les faits qu'il ne peut expliquer ?

Nul n'a plus que moi d'admiration pour la science, pour ses merveilleuses découvertes, pour les services qu'elle rend à l'humanité et à la civilisation. Mais, comme toutes les choses humaines, la science se développe progressivement. Elle fait un pas chaque jour. Ce qui était hier pour elle un doute est aujourd'hui une réalité. M. Alfred Maury reconnaît lui-même, avec cet esprit d'équité qui fait aimer à la fois le livre et son auteur, que la science doit beaucoup aux erreurs, aux superstitions sous lesquelles se cour-

bèrent tant de générations. L'astronomie, cette science si positive et si poétique, qui a fait du calcul infinitésimal le plus magnifique des poèmes, l'astronomie est sortie de l'astrologie ; la chimie, aux découvertes de laquelle notre industrie doit son plus puissant essor, est sortie de l'alchimie, comme le jour sort des ténèbres. La science a commencé par nier l'affirmation de Galilée. La science n'explique pas le miracle si commun dont je parlais tout à l'heure, le miracle du brin d'herbe et du grain de blé, elle ne le nie pas cependant. Pourquoi donc nierait-elle ce qu'elle ne peut expliquer encore et ce qu'elle expliquera certainement un jour, dans l'ordre des phénomènes auxquels tant de gens attachent de nos jours une importance qui me semble puérile?

Dans le doute, abstiens-toi ! dit la sagesse. Pourquoi ne pas suivre ce conseil ? Pourquoi se hâter de nier ? Ah ! si la négation que la science oppose à ces phénomènes était démontrée comme le sont ses affirmations, démontrée par le calcul ou par des formules scientifiques, nous nous inclinerions respectueusement devant sa négation. Mais lorsqu'en présence d'un phénomène inexpliqué, et par cela seul qu'il n'a pas la puissance de l'expliquer, le savant se borne à nier purement et simplement, sa négation me paraît aussi empirique que l'affirmation de son contradicteur, et je me tiens à égale distance de l'un et de l'autre.

M. Louis Figuier nous dit, dans son *Histoire du Merveilleux*, que tous les prétendus miracles passés et présents s'expliquent par le magnétisme. M. Alfred Maury les explique par une cause analogue ou par une hallucination des sens. Puis il reconnaît (page 439) que nous sommes encore dans la plus complète ignorance sur la véritable source de ces phénomènes.

Eh bien ! puisque les savants n'en savent pas plus long à ce sujet que les ignorants, qu'ils s'abstiennent de juger. Pour moi, je m'abstiens et j'attends. Je ne crois à rien de *surnaturel*, dans l'acception mystique du mot ; je crois que tout dans l'univers obéit à une grande loi, que Dieu n'est pas autre chose que cette loi, cet ordre immuable en vertu duquel la vie se manifeste et se développe dans les êtres, depuis l'animalcule que le microscope découvre à peine et qui est lui-même un géant par rapport à d'autres êtres infiniment plus petits que lui, jusqu'aux immenses individualités astrales qui se meuvent et vivent dans l'infini.

Mais cette loi universelle, nous ne la connaissons pas tout entière ; chaque jour nous en déchiffrons quelques fragments. Lorsque l'alchimie est devenue la chimie, lorsque l'astrologie est devenue l'astronomie, nous nous sommes élevés de quelques degrés dans la connaissance de cette loi. Mais, il ne faut pas craindre de l'avouer, si fiers que nous soyons de

progrès de nos sciences, ce que nous savons n'est rien auprès de ce qu'il nous reste à apprendre, et ce n'est pas par la négation certainement que nous augmenterons nos conquêtes.

Mais où en serions-nous s'il fallait nier tout ce que nous ne comprenons pas encore? Est-ce que je sais comment je vis, pourquoi je pense, pourquoi j'aime? Est-ce qu'un savant peut m'expliquer aujourd'hui ces phénomènes psychologiques qui président aux rapides mouvements de la pensée, aux affections, aux antipathies qui rapprochent ou divisent les hommes? Est-ce que le miracle de la végétation, qui se reproduit chaque année sous nos yeux, est expliqué?

Nous ne le nions pas cependant. Pourquoi nierions-nous ces communications extra-mondaines dont tant de personnes en Europe et en Amérique se préoccupent? Pourquoi ne pas se tenir dans une sage expectative? Pour moi, je n'ai jamais vu le moindre meuble se mouvoir et monter au plafond, je n'ai jamais vu la plus petite table parler ou écrire, et j'avoue franchement que je ne me soucie pas beaucoup de voir ces merveilles qui n'en seraient pas pour moi. M. Home et d'autres *mediums*, dit-on, font apparaître des mains, des visages; à leur ordre des meubles se déplacent. Je dirais volontiers: qu'est-ce que cela me fait? à qui et à quoi cela sert-il? Le miracle pour moi, c'est ce qui est utile aux hommes. Un pauvre marinier qui, pour sauver un enfant près de

se noyer, se jette à l'eau et expose sa vie ; l'homme qui se précipite à travers les flammes pour arracher à la mort l'être qui va mourir ; celui qui console et soutient les faibles, celui qui panse une plaie morale ou corporelle fait un miracle qui, à mes yeux, est cent fois plus admirable et plus respectable que tous les miracles inutiles de M. Home et de ses amis. Mais, de là à la négation, il y a loin. Qui me dit que de ces manifestations désordonnées, ayant quelque analogie avec l'alchimie et l'astrologie antiques, il ne sortira pas un jour une science aussi exacte, aussi utile que la chimie et l'astronomie ?

Est-ce que toutes les connaissances humaines ne suivent pas dans leur développement une marche, une loi analogue à celles qui président au développement de l'homme lui-même ? Avant que son organisation soit complète, est-ce que l'homme ne passe pas par la vie embryonnaire, puis par la vie fœtale, puis par les impuissances de la première enfance, par les tumultes de l'adolescence ?

Soyons plus sages ! ne nous hâtons pas de condamner ce que nous ne comprenons pas. Des hommes viennent et me disent que des esprits invisibles répondent à leur appel, que tel phénomène s'est opéré en leur présence, qu'ils ont vu ceci ou cela, qu'une feuille de papier blanc, déposée sur un meuble, était peu d'instant après couverte d'une certaine écriture, sans que personne y eût porté la

main ; ils me disent cela et bien d'autres choses encore. Est-ce une hallucination ? est-ce une imposture ? Pourquoi tourner invariablement dans le vide de ces deux suppositions ? Pourquoi ne pas admettre qu'il peut se produire autour de nous des faits dont la science humaine, si incomplète encore, ne peut se rendre compte ? Est-ce que la puissance de Dieu est limitée ? Nous concevons très-bien que cette puissance ne doive se manifester que dans un ordre et d'après une loi immuable ; mais cette loi, mais cet ordre, les connaissons-nous ? Celui qui aurait dit aux savants du siècle dernier que l'on communiquerait instantanément un jour, à l'aide d'un fil électrique, de Paris à Marseille, eût été traité de visionnaire ou de fou comme le fut celui qui, le premier, annonça que la vapeur servirait de force motrice. Sachons mettre de telles leçons à profit. Ce qui est inexplicable sera expliqué un jour ; soyons moins prompts à la négation. Ce sont les visionnaires et les fous qui précèdent les savants. M. Alfred Maury le reconnaît lui-même quand il dit que la magie et l'astrologie ont préparé la science actuelle. Les phénomènes dont s'occupent beaucoup de nos contemporains, les visionnaires du spiritisme préparent peut-être une science nouvelle, une science supérieure.

Je ne suis pas suspect en disant cela, et l'on ne pourra me reprocher de prêcher pour mon saint ou pour mon église. Je n'ai pas un *medium* à ma dispo-

sition, je n'ai jamais vu et je n'éprouve pas le moindre désir de voir ces tours de force du spiritisme moderne. Quand je veux voir un miracle, je lève mes yeux vers le ciel, ou je regarde tout simplement une fleur éclore. Il y a là plus qu'il n'en faut pour abîmer mon intelligence, et pour me faire comprendre que nous ne sommes encore qu'à l'A, B, C de la science et des mathématiques divines, que nous connaissons tout au plus les premiers rudiments de la grande loi qui préside au développement de la vie universelle et que, par conséquent, bien des choses seront possibles qui nous paraissent impossibles aujourd'hui.

Je sais bien — et c'est une justice qu'il faut leur rendre — je sais bien que lorsque des hommes aussi éminents dans la science que l'est M. Alfred Maury, attaquent ou nient des manifestations encore inexplicables, ils sont inspirés par un très-louable sentiment. Ils luttent pour la raison contre la superstition, pour la lumière contre les ténèbres; pour combattre les préjugés ils ne craignent pas de se faire *pré-jugeurs*, et ces sévères rationalistes, qui repoussent l'hypothèse et *l'à-priori*, nient tout d'abord par *à-priori* et par hypothèse.

Certes, une telle préoccupation ne saurait être blâmée, mais elle porte à faux. Le grand danger pour l'esprit humain, pour la raison et pour la liberté humaines, n'est pas dans les productions de tel ou

tel fait miraculeux ; il est dans l'exploitation de ce fait par une corporation sacerdotale quelconque. N'ayez pas de clergés organisés, rétribués par l'État, et ouvrez des écoles, répandez l'instruction à pleines brassées, je serai sans crainte pour la raison et la liberté du genre humain ; ce ne sont pas les rêveurs, les utopistes, les mediums, les spirites que je redoute. Voyez ce qui se passe en Orient, entendez ces cris farouches, regardez ces milliers de victimes massacrées. Savez-vous quel est le nom du bourreau qui les a frappées ? Le fanatisme, et ce fanatisme est excité par le clergé musulman, par les prêtres musulmans. Supprimez par la pensée cette odieuse corporation sacerdotale, supprimez de même les intrigues, les excitations des divers clergés chrétiens qui se trouvent là en présence du clergé musulman, et vous n'aurez plus que des populations paisibles et laborieuses qui ne demanderont pas mieux que de vivre en paix les unes avec les autres. Oui, là est l'ennemi qu'il faut combattre et, s'il plaît à Dieu, nous le combattons jusqu'à notre dernier souffle.

Au surplus, voici le *Livre des Esprits* qui m'arrive, et, si vous le voulez bien, nous allons en dire quelques mots.

CHAPITRE VIII.

LE LIVRE DES ESPRITS. — MORALE, RELIGION, LIBERTÉ.

Le *Livre des Esprits* contient les principes de la doctrine et de la philosophie *spirites*. Le mot peut vous paraître barbare, mais qu'y faire? Aux choses nouvelles il faut des mots nouveaux. Les tables tournantes ont abouti au *spiritisme*, et nous sommes aujourd'hui en possession d'une doctrine complète entièrement révélée par les esprits; car ce livre, très-curieux, très-intéressant, n'est pas fait de main d'homme; M. Allan Kardec s'est borné à recueillir et à mettre en ordre les réponses faites par les esprits aux innombrables questions qui leur ont été posées, réponses brèves qui ne satisfont pas toujours complètement la curiosité du questionneur, mais qui, considérées dans leur ensemble, constituent en effet une doctrine, une morale, et qui sait? peut-être une religion.

Jugez-en vous-mêmes. Les esprits se sont nette-

ment expliqués sur les causes premières, sur Dieu et l'infini, sur les attributs de la divinité. Il nous ont donné les éléments généraux de l'univers, la connaissance du principe des choses, les propriétés de la matière. Ils ont dit les mystères de la création, la formation des mondes et des êtres vivants, les causes de la diversité des races humaines. De là au principe vital il n'y avait qu'un pas, et ils nous ont dit ce qu'était le principe vital, ce qu'étaient la vie et la mort, l'intelligence et l'instinct.

Puis ils ont levé le voile qui nous cache le monde spirite, c'est-à-dire le monde des esprits, et nous ont dit quelle était leur origine et quelle était leur nature; comment ils s'incarnaient et quel était le but de cette incarnation; comment s'effectuait le retour de la vie corporelle à la vie spirituelle. Esprits errants, mondes transitoires, perceptions, sensations et souffrances des esprits; relations d'outre-tombe, rapports sympathiques et antipathiques des esprits, retour à la vie corporelle, émancipation de l'âme, intervention des esprits dans le monde corporel, occupations et missions des esprits, rien ne nous a été caché.

J'ai dit que les esprits étaient en train de fonder non-seulement une doctrine et une philosophie, mais aussi une religion. Ils ont, en effet, élaboré un code de morale où se trouvent formulées des lois dont

la sagesse me paraît très-grande, et pour que rien n'y manque ils ont dit quelles seraient les peines et les jouissances futures, ce qu'il fallait entendre par ces mots ; Paradis, Purgatoire et Enfer. C'est, comme on le voit, un système complet, et je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que si ce système n'a pas la cohésion puissante d'une œuvre philosophique ; si des contradictions y éclatent çà et là, il est du moins très-remarquable par son originalité, par sa haute portée morale, par les solutions inattendues qu'il donne aux plus délicates questions qui ont de tout temps inquiété ou préoccupé l'esprit humain.

Je déclare de nouveau que je suis complètement étranger à l'école *spirite* ; je ne connais ni ses chefs, ni ses adeptes ; je n'ai jamais vu fonctionner la moindre table tournante ; je n'ai de rapport avec aucun *medium* ; je n'ai été témoin d'aucun de ces faits surnaturels ou miraculeux dont je trouve les récits incroyables dans les recueils spirites que l'on m'envoie. Je n'affirme ni ne repousse absolument les communications des esprits : je crois *à priori* que ces communications sont possibles, et ma raison n'en est nullement alarmée. Je n'ai pas besoin, pour y croire, de l'explication que me donnait dernièrement mon savant ami, M. Louis Figuier, sur ces faits qu'il attribue à l'influence magnétique des *mediums*.

Je ne vois rien d'impossible à ce que des relations s'établissent entre le monde invisible et nous. Ne

me demandez pas le comment et le pourquoi ; je n'en sais rien. Ceci est affaire de sentiment et non de démonstration mathématique. C'est donc un sentiment que j'exprime, mais un sentiment qui n'a rien de vague et qui prend dans mon esprit et dans mon cœur des formes assez précises. Voyons? ne vous hâtez pas de me considérer comme un fou.

N'est-il pas vrai que chaque fois que nous respirons et aspirons, nous nous mettons en communication avec tous les éléments fluidiques et arômaux qui constituent notre atmosphère, éléments qui sont eux-mêmes en communication incessante et immédiate avec l'immense éther, avec l'espace infini dans lequel se meuvent non-seulement les myriades de mondes que notre œil découvre par une belle nuit, mais aussi d'autres myriades innombrables dont notre esprit seul soupçonne l'existence ?

Si, par le jeu de nos poumons, nous puisons dans l'espace infini qui nous environne, les fluides, les principes vitaux nécessaires à notre existence, il est bien évident que nous sommes en rapport constant et nécessaire avec le monde invisible. Ce monde est-il peuplé d'esprits errants comme des âmes en peine et toujours prêts à répondre à nos appels? C'est là ce qu'il est le plus difficile d'admettre, mais aussi c'est ce qu'il serait téméraire de nier absolument.

Sans doute, nous n'avons pas de peine à croire

que toutes les créatures de Dieu ne ressemblent pas aux tristes habitants de notre planète. Nous sommes assez imparfaits, nous sommes soumis à des besoins assez grossiers pour qu'il ne soit pas difficile d'imaginer qu'il existe des êtres supérieurs que n'étreint aucune peine corporelle, des êtres rayonnants et lumineux, esprit et matière comme nous ; mais esprit plus subtil et plus pur, matière moins dense et moins lourde ; messagers fluidiques qui unissent entre eux les univers, soutiennent, encouragent les astres et les races diverses qui les peuplent dans l'accomplissement de leur tâche.

Par l'aspiration et la respiration nous sommes en rapport avec toute la hiérarchie de ces créatures, de ces êtres dont nous ne pouvons pas plus comprendre l'existence que nous ne pouvons nous représenter leur forme. Il n'est donc pas impossible que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec des hommes, mais ce qui nous semble puéril c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un *medium* quelconque pour que ces relations s'établissent.

Au surplus, voici un dilemme d'où l'école *spirite* aura quelque peine à sortir :

De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses.

Si elles sont utiles, les esprits ne doivent pas avoir

besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués et interrogés pour apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir.

Si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours ?

J'ai eu bien souvent occasion de parler de deux livres fort extraordinaires : *La Clef de la vie* et la *Vie Universelle*, publiés par Louis Michel, du Var. Michel est un de mes compatriotes, c'est un homme simple et droit, nullement lettré. Ce qu'il a écrit, nul parmi les plus lettrés — et je n'en excepte aucun, — n'aurait pu l'écrire. Michel affirme que ses livres, où éclatent tant de science et tant de poésie, lui ont été inspirés directement par un être supérieur, par un de ces fils aînés de Dieu qui sont spécialement chargés de faire progresser les mondes, de les faire passer de l'enfance à la puberté, de la puberté à la jeunesse et ainsi de suite, jusqu'à leur complet développement.

Je n'ai aucune répugnance à admettre ces influences, ces inspirations, ces révélations, si vous voulez. Ce que je repousse absolument, c'est que sous prétexte de révélation, on vienne me dire : Dieu a parlé, donc vous allez vous soumettre. Dieu a parlé par la bouche de Moïse, du Christ, de Mahomet, donc vous serez juifs, chrétiens ou musulmans, sinon vous encourrez les châtimens éternels et en attendant nous allons vous maudire ou vous torturer ici-bas.

Non ! non ! de pareilles révélations, je n'en veux à aucun prix ; au-dessus de toutes les révélations, de

toutes les inspirations, de tous les prophètes présents, passés et futurs, il est une loi suprême : c'est la loi de la liberté. Avec cette loi pour base, j'admettrai, sauf discussion, tout ce qui vous plaira.

Supprimez cette loi, il n'y a plus que ténèbres et violences.

Je veux avoir la liberté de croire ou de ne pas croire et de le dire hautement ; c'est mon droit, j'en veux user ; c'est ma liberté et j'y tiens.

Dites-moi qu'en ne croyant pas ce que vous m'enseignes, je perds mon âme ; c'est possible. Je veux ma liberté jusqu'à cette limite : je veux perdre mon âme si cela me plaît. Et qui donc ici-bas sera juge de mon salut ou de ma perte ? Qui donc peut dire : celui-là est sauvé, celui-ci est perdu sans retour ? Est-ce que la miséricorde de Dieu n'est pas infinie ? Est-ce que qui que ce soit au monde peut sonder l'âme d'une conscience ?

Pour juger une doctrine quelconque il est un *criterium* infaillible ; c'est la place que cette doctrine fait à la liberté. Si elle la nie, la doctrine est radicalement mauvaise ; si elle ne l'admet qu'à demi, la doctrine est médiocre. Ce qui m'a surtout fait aimer la doctrine que Michel a développée avec tant de magnificence dans les deux livres que je citais tout à l'heure, c'est que la loi de la liberté humaine y est affirmée à chaque page ; c'est que l'homme y est bien

réellement l'arbitre de ses destinées ; c'est qu'il peut à son gré prendre la voie ascendante ou la voie descendante, celle qui mène vers la justice, vers le bonheur, vers la sérénité splendide des existences supérieures, ou bien celle qui conduit aux mondes inférieurs, aux mondes de haine et de violence. Mais si bas qu'il descende ainsi par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté, l'homme n'est jamais perdu sans retour ; à chaque instant, de l'une quelconque des existences qu'il traverse, il peut revenir sur ses pas et marcher vers les clartés divines en faisant le bien, en supportant courageusement ses épreuves. Là est la vérité.

C'est parce que ce grand principe se retrouve aussi dans le curieux livre de M. Allan Kardec, que je me réconcilie avec les esprits qu'il a interrogés. Le laconisme de leurs réponses prouve que les esprits n'ont pas de temps à perdre, et si je m'étonne de quelque chose, c'est qu'ils en aient encore assez pour répondre complaisamment à l'appel de tant de bonnes gens qui perdent le leur à les évoquer. Ainsi on demande à un esprit : Qu'est-ce que Dieu ?

Vous savez que le catéchisme répond : Dieu est un pur esprit qui ne peut tomber sous nos sens.

L'esprit répond : Dieu est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses.

Le catéchisme et l'esprit ont raison tous deux, je

le crois, mais convenez que la réponse de l'un ne nous en apprend guère plus que celle de l'autre. Avons-nous besoin d'ailleurs d'en savoir davantage ? Êtres finis, nous ne parviendrons jamais à connaître l'infini ; mais ce qu'il importe de savoir : c'est que Dieu est ; c'est que nous sommes par lui et de lui, c'est que nous devons l'aimer non pas théoriquement, mais pratiquement, en aimant nos frères, en aimant l'humanité ; c'est que la meilleure pratique de l'amour, c'est le dévouement aux autres.

Tout ce que disent d'une façon plus ou moins claire, plus ou moins sommaire, les esprits dont M. Allan Kardec a colligé les réponses, a été exposé et développé avec une remarquable netteté par Michel, qui me paraît être, à beaucoup près, le plus avancé et le plus complet de tous les mystiques contemporains. Sa révélation est à la fois une doctrine et un poème, doctrine saine et fortifiante, poème étincelant. Le seul avantage que je trouve aux demandes et réponses que M. Allan Kardec a publiées, c'est qu'elles présentent sous une forme plus accessible à la grande masse des lecteurs et des lectrices surtout, les principales idées sur lesquelles il importe d'appeler leur attention. Les livres de Michel ne sont pas, tant s'en faut, d'une lecture facile ; ils exigent une tension d'esprit très-soutenue. Le livre dont nous parlons, au contraire, peut être une sorte de *vade mecum* ; ou

le prend, on le quitte, on l'ouvre n'importe où, et soudain la curiosité est éveillée. Les questions adressées aux esprits sont celles qui nous préoccupent tous ; les réponses sont quelquefois très-faibles, d'autres fois elles condensent en peu de mots la solution des problèmes les plus ardues, et toujours elles offrent un vif intérêt ou de salutaires indications. Je ne sais pas de cours de morale plus attrayant, plus consolant, plus charmant que celui-là. Tous les généreux principes sur lesquels se fondent les civilisations modernes y sont confirmés, et notamment le principe des principes, la liberté ! L'esprit et le cœur sortent de là, rassérénés et fortifiés.

Ce sont surtout les chapitres relatifs à la pluralité des systèmes, à la loi du progrès collectif et individuel qui ont un attrait et un charme puissants. Pour moi, les esprits de M. Allan Kardec ne m'ont rien appris sous ce rapport. Il y a longtemps que je crois fermement au développement progressif de la vie à travers les mondes ; que la mort est le seuil d'une existence nouvelle dont les épreuves sont proportionnées aux mérites de l'existence antérieure. C'est du reste la vieille foi gauloise, c'était la doctrine druidique, et les esprits n'ont rien inventé en cela ; mais ce qu'ils y ont ajouté c'est une série de déductions et de règles pratiques excellentes dans la conduite de la vie. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la lecture de ce livre, indépendamment de l'in-

térêt et de la curiosité qu'excite son origine, peut avoir un haut caractère d'utilité pour les caractères indécis, pour les âmes mal affermies qui flottent dans les limbes du doute.

Le doute ! c'est le pire des maux ! c'est la plus horrible des prisons, il en faut sortir à tout prix. Ce livre étrange en aidera plus d'un et plus d'une à affermir sa vie, à briser les verrous de sa prison, précisément parce qu'il est présenté sous une forme simple et élémentaire, sous la forme d'un catéchisme populaire que tout le monde peut lire et comprendre.

J'ai donné déjà un échantillon du laconisme de ces réponses ; j'en pourrais citer beaucoup. Je trouve un chapitre intitulé : *Mariage et Célibat*. On a écrit des volumes sur ce sujet. Les esprits, eux, en leur qualité d'esprits, n'y vont pas par quatre chemins et tranchent en deux mots les questions les plus ardues. On leur demande si l'indissolubilité du mariage est dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine. L'esprit répond sans hésiter : « C'est une loi humaine très-contraire à la loi de la nature. Mais les hommes peuvent changer leurs lois, celles de la nature sont seules immuables. »

Voilà pour le divorce.

Voici maintenant pour le célibat : Le célibat volontaire, demande-t-on, est-il un état de perfection méritoire aux yeux de Dieu ? Et, toc, toc, l'esprit

répond soudain : « Non ! et ceux qui vivent ainsi par égoïsme déplaisent à Dieu et trompent tout le monde ! » Attrape ! mais il y a un correctif. Le questionneur, qui était peut-être célibataire, demande si le célibat n'est pas louable quand il est consenti comme un sacrifice dans le but de se vouer plus entièrement au service de l'humanité. Et l'esprit, qui n'est pas bête, se hâte de répondre : « Cela est bien différent ; j'ai dit : par égoïsme. Tout sacrifice personnel est méritoire quand c'est pour le bien ; plus le sacrifice est grand, plus le mérite est grand. »

Et ainsi tout le monde est satisfait, car il n'est pas de célibataire qui ne puisse se dire que, pour lui, le célibat est un sacrifice dans le but de se vouer plus entièrement au service de l'humanité. J'ai souvenir du plus égoïste des hommes qui, par égoïsme, restait célibataire, et qui prétendait qu'il s'imposait ce sacrifice par amour pour les enfants qui auraient pu naître de lui, et qui auraient peut-être été fort malheureux ici-bas. C'est ainsi qu'il est toujours avec le ciel des accommodements.

Je me hâte de dire cependant que toutes les réponses des esprits ne sont pas aussi superficielles que celles dont je viens de parler. C'est l'ensemble de ce livre qui est remarquable, c'est sa donnée générale qui est empreinte d'une certaine grandeur et d'une très-vive originalité. Qu'elle émane ou non

d'une source extra-naturelle, l'œuvre est saisissante à plus d'un titre, et par cela seul qu'elle m'a vivement intéressé, je suis fondé à croire qu'elle peut intéresser beaucoup de gens.

CHAPITRE IX.

UN COURS DE PHILOSOPHIE.

Nous ne voudrions médire ni de la philosophie, ni des philosophes ; nous demandons seulement la permission de commencer cet article par un humble aveu qui coûte à notre amour-propre : Nous n'avons jamais pu lire, sans un profond et invincible ennui, les livres dans lesquels sont savamment exposées les innombrables doctrines philosophiques, anciennes ou modernes, qui ont soulevé de si interminables et si oiseuses discussions.

C'est sans doute un défaut d'intelligence, une insuffisance de notre esprit, hélas ! nous n'avons jamais pu comprendre non-seulement l'utilité de ces doctrines, mais les motifs qui ont engagé leurs auteurs à les envelopper dans les bandelettes de l'abstraction et dans les nuages de la métaphysique.

La philosophie, si je m'en rapporte à l'étymologie

de son nom, n'est autre chose que l'amour de la sagesse.

L'amour, quel que soit son objet, n'est pas une science qui puisse prendre rang parmi les sciences humaines ; l'amour est un sentiment. On aime ou l'on n'aime pas, et tous les raisonnements du monde n'y peuvent rien. Il n'est pas besoin de traités volumineux écrits en pathos scholastique, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent aimer la sagesse ; ce qu'il faut d'abord leur apprendre, c'est la sagesse ; quand ils la connaîtront, ils l'aimeront.

Là est le principe, le point de départ de la philosophie. Qu'est-ce donc que la sagesse ? C'est sur ce point qu'il faut s'entendre. Y a-t-il plusieurs sagesse suivant les lieux et les temps ? Ou n'y en a-t-il qu'une, immuable, éternelle, comme est éternel et immuable le Dieu de qui elle émane ?

Nous croyons que la sagesse est une, comme le type humain est un dans sa diversité. Tout homme et toute femme, quelle que soit leur race, quelle que soit leur couleur, ont des yeux, un nez, une bouche, des oreilles, des jambes, un cerveau, un cœur, etc., etc. Là est l'unité. Il n'y a pourtant ni deux hommes ni deux femmes qui se ressemblent absolument, qui pensent et sentent identiquement de même ; là est la diversité.

Il en est ainsi pour la sagesse. Elle peut avoir des vêtements différents, des formes diverses suivant les

climats, mais partout ses traits généraux doivent être les mêmes. Cela est si vrai que tous les codes religieux de l'humanité reposent sur des principes fondamentaux et identiques. Prenez Confucius, prenez Platon, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, ils vous diront tous, et à peu près dans les mêmes termes, que la sagesse consiste à aimer Dieu par dessus tout ; à honorer ses parents ; à ne pas dérober le bien d'autrui ; à aimer son prochain comme soi-même ; à faire aux autres tout le bien que nous voudrions que l'on nous fit ; à respecter le droit et la liberté des autres comme nous voudrions que l'on respectât notre propre liberté et notre propre droit ; à aider les faibles ; à secourir les opprimés, etc.

Sur ce fond éternel, les religions, les sectes ont brodé tout ce qu'il leur a plu de broder. Les corporations sacerdotales, qui avaient la prétention de guider le troupeau humain et, pour cela, de le façonner, de l'asservir à leur domination ; les corporations sacerdotales, dis-je, ont imaginé des prescriptions plus ou moins conformes, plus ou moins contraires aux principes immuables de la sagesse ; elles ont éveillé et entretenu le fanatisme, elles ont créé entre les hommes des divisions funestes en leur persuadant que Dieu leur ordonnait de se haïr et de s'entretuer les uns les autres, parce qu'ils ne se prosternaient pas au pied des mêmes autels, parce que ceux-ci croyaient ce que ceux-là ne croyaient pas. L'histoire

est pleine de ces folies. Nous touchons, Dieu merci ! à leur terme. Le genre humain arrive à l'âge adulte. La philosophie va se simplifier et se débarrasser des formes barbares dans lesquelles les métaphysiciens l'avaient ensevelie.

La philosophie, on peut l'affirmer, n'est pas une science abstraite avec des subjectifs et des objectifs, hérissée de termes incompréhensibles. Elle n'est rien si elle n'est pas accessible aux intelligences les plus vulgaires. Ce qu'on a décoré jusqu'ici du nom de philosophie, de systèmes philosophiques, n'est autre chose qu'un ensemble de théories creuses propres à égarer l'esprit bien plus qu'à le diriger vers la sagesse.

On fait suivre aux jeunes gens, pour compléter leurs études classiques, un cours de philosophie. J'en appelle à tous les infortunés qui ont subi cette torture intellectuelle, quel profit moral, quel bien en ont-ils tiré ? Quel enseignement utile leur en est resté ?

Les maîtres de cette prétendue science ont si bien senti le vide des systèmes enseignés par eux, qu'aucun n'a osé soumettre ces systèmes à l'esprit net et judicieux des femmes. Si cependant la philosophie était ce qu'elle doit être en réalité : l'amour de la sagesse, pourquoi l'aurait-on laissé ignorer à une moitié du genre humain ? Est-ce que les femmes n'ont pas, autant que les hommes, besoin de connaître,

d'aimer et de pratiquer la sagesse ? Ah ! si l'on eût enseigné aux femmes la philosophie des collèges ou celle des séminaires, il y a longtemps que le règne de cette fausse science serait fini. Les femmes auraient percé le ballon d'un coup d'épingle, et c'en eût été fait de la philosophie et des philosophes ; tandis qu'en leur laissant ignorer que ce ballon n'est plein que de vent, elles ont pour lui le respect que l'on a pour l'inconnu, et le plus grand nombre d'entre elles croient très-sérieusement que la philosophie est quelque chose. Sans cela, quel est le philosophe de profession devant lequel les femmes garderaient leur sérieux ?

Le peuple qui, pas plus que les femmes, ne sait ce que les savants entendent par ce grand mot de philosophie, le peuple a le pressentiment de la vérité ; quand il dit d'un homme : Il est philosophe ! Cela signifie que cet homme supporte vaillamment les épreuves de la vie, qu'il prend philosophiquement, c'est-à-dire avec sagesse, son parti des contrariétés qu'il subit, des revers qui le frappent. Pour le peuple, le philosophe est un homme patient et résigné. C'est là, en effet, un des traits distinctifs de la sagesse humaine, mais ce n'est pas toute la sagesse.

La résignation est sans doute une grande vertu, toutefois elle n'est vertu qu'à la condition d'avoir été précédée par la lutte et d'être suivie par elle. Jean-Jacques Rousseau avait pris pour devise ces mots :

Ma vie est un combat! Dans son orgueil il croyait probablement que sa vie avait un caractère exceptionnel et que la nécessité de combattre lui était fatalement incombée. La vie est un combat pour tout être, je ne dis pas seulement pour tout être humain, mais pour tout être organisé. Chaque jour nous livrons bataille aux difficultés de l'existence ; le travail est une arme, et celui qui ne combat pas, qui ne se sert pas de l'arme sainte du travail, manque à son premier devoir.

Ce n'est pas seulement pour les difficultés matérielles de l'existence que nous combattons. La répression de nos mauvais instincts, de nos penchants vicieux, la réglementation morale de notre être nous coûte de plus pénibles et plus nobles efforts. Chacune des décisions en vertu desquelles nous faisons un bon ou mauvais usage de notre liberté est un combat.

Sans ce combat la résignation ne serait qu'une protestation stupide ; le combat en fait au contraire un des plus beaux spectacles que puisse contempler l'âme humaine. Je ne sais pas, en effet, de créature plus grande que celle qui, après avoir fait tous ses efforts pour prévenir le mal qui l'atteint, supporte courageusement ce mal et tente des efforts nouveaux pour faire sortir de ce mal quelque bien, soit à son profit, soit au profit des autres.

Là, disions-nous, n'est pas toute la sagesse. Ce

qui en est le principe et la fin, ce qui en est la substance et, pour ainsi dire, la moelle exquise, c'est ce principe vraiment divin qui veut que nous aimions le prochain comme nous-même, que nous fassions aux autres tout le bien que nous voudrions qu'ils nous fissent, principe qui peut lui-même se résumer en un mot : Aimer !

Lamartine, qui est un bien plus grand philosophe que tous les docteurs en philosophie, a exprimé en un seul vers tout ce qu'il est possible de dire à ce sujet :

Aimez, aimez ! c'est la sagesse !

Saint Jean renfermait tout l'Évangile dans ce mot, qu'il allait sans cesse répétant aux hommes : Aimez-vous ! aimez-vous les uns les autres !

Voilà la vraie philosophie ; telle est la véritable sagesse, telle est la loi des lois. Aimez ! et vous aurez tout le reste par surcroît. Ayez la charité qui signifie à la fois : Amour et grâce ! c'est-à-dire mettez de la grâce dans l'amour ; ne vous contentez pas de faire aux autres le bien que vous voudriez qu'ils vous fissent, mais faites-le avec douceur, avec bonté, avec un sourire. N'admonestez pas durement, orgueilleusement, du haut de votre force et de votre vertu, celui ou celle qui s'égare ; mais, à l'exemple du Christ, qui rapporta sur son épaule la brebis éga-

rée, ramenez-les, éclairez-les doucement, par de bonnes paroles ; soyez indulgent, tolérant, sévère seulement pour vous-mêmes. Si bon et si aimant que vous soyez, persuadez-vous bien qu'il vous reste encore beaucoup à acquérir ; que la bonté et l'amour sont pareils à ces baumes précieux qui guérissent les plus profondes blessures, mais à la condition qu'on les applique sur les blessures, ce qui signifie que la bonté et l'amour doivent être sans cesse actifs. Aimez, en un mot, répandez votre amour aussi loin que possible, sur le plus grand nombre possible, et vous serez bien près de la sagesse, et vous serez tout autant et peut-être plus philosophe que Kant, Hegel et M. Cousin.

Qu'est-il besoin, pour comprendre la philosophie, de tant de systèmes obscurs, de phrases incompréhensibles ? Comment ! voilà une science qui est la plus importante des sciences puisqu'elle a pour objet la sagesse ; il est indispensable que chacun la connaisse et la pratique, et vous vous attachez précisément à la rendre inintelligible, fatigante, insupportable ! C'est le champ commun que tous ici-bas nous devons parcourir, c'est la source où nous devons nous abreuver ; et vous, maîtres en philosophie, vous bordez ce champ d'une haie épineuse ; vous entourez cette source d'une barrière insurmontable ! Il y a un rayon de soleil qui doit frapper tous les yeux, éclairer tous les cœurs, et vous élevez au-

tour de ce rayon consolant et joyeux les plus tristes brouillards de la dialectique !

Mais je proteste de toutes mes forces ! Non ! Ce que les philosophes enseignent n'est pas la philosophie ; ce sont des systèmes lourds et incompréhensibles pour le plus grand nombre des intelligences.

La vraie philosophie, comme la vraie religion, ne comporte pas de telles obscurités. Les systèmes philosophiques sont à la philosophie ce que le nuage est au soleil ; ils la voilent. Les philosophes ont abusé de la philosophie comme les prêtres ont abusé de la religion.

Philosophie et religion sont des mots synonymes, puisque le premier signifie amour de la sagesse , et puisque le second exprime l'idée qui rattache, qui *relie* l'homme à Dieu et à l'ensemble de la création. Or, le commencement de la sagesse étant l'amour de Dieu et du prochain , quelle différence pourrait-il y avoir entre la philosophie, la vraie , la saine philosophie et la religion véritable ?

Être philosophe, c'est être religieux, et pour être religieux nous n'avons besoin ni d'un philosophe, ni d'un prêtre entre Dieu et nous. La sagesse, c'est l'amour ; la religion, c'est l'amour aussi. Aimez, et ne vous contentez point de ne point faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, mais prodiguez-leur tout l'amour, toutes les consolations, tous les secours que vous voudriez que l'on

vous prodiguât à vous-même, et vous aurez tout le secret de la religion, de la morale et de la philosophie. Pour comprendre une chose si simple, qu'est-il besoin de mystères, de gros livres, de théories embrouillées sur le subjectif et l'objectif, l'efficient et le coëfficient, le moi et le non-moi? Ce sont là des obscurités, des hiéroglyphes pour l'intelligence desquels il faut une longue initiation. Or, Dieu ne procède ni par obscurités, ni par hiéroglyphes. Ce qui vient de Dieu est simple et lumineux.

Ce qu'il importe essentiellement de savoir pour tout homme et pour toute femme peut se dire en deux mots : Amour et liberté ! Ce sont les deux pôles de la vie, c'est l'*alpha* et l'*oméga* de toute religion et de toute philosophie.

L'amour, qui est la source de tout bien, le foyer de toute morale, qui embrasse l'ensemble de nos affections et de nos rapports ;

La liberté, ce don divin ! qui fait de nous les arbitres de notre propre destinée, qui nous permet de nous élever ou de nous abaisser, de choisir la route qui mène vers Dieu, centre merveilleux de toutes les perfections et de tous les amours ! ou de choisir celle qui nous en éloigne !

Amour ou charité s'étendant à tous et à toutes
liberté ou libre arbitre ! Toute la vérité, tout l'Évangile est là ; toute philosophie, toute religion y est aussi. Notre esprit et notre cœur n'ont pas besoin

d'autre règle. C'est le levier qui soulèvera le monde ; c'est le point où viendront s'accorder toutes les doctrines et tous les systèmes, toutes les Églises et toutes les philosophies. Amour et liberté ! le salut est là ; là est le principe d'unité. L'amour est exclusif de la haine ; la liberté est exclusive de l'intolérance. Je ne suis pas un rêveur assez optimiste pour croire que la haine et l'intolérance disparaîtront tout à fait de la terre. Nous ne sommes pas des anges, nous sommes des hommes et, par conséquent, des êtres finis et imparfaits. Mais, par le bon usage de notre liberté, nos imperfections iront s'amointrissant, non pas de jour en jour, mais de siècle en siècle — et au point de vue de l'éternité un siècle n'est qu'un jour — le terrain de la haine et de l'intolérance ira se rétrécissant de plus en plus.

Comment atteindrons-nous ce résultat ? En le poursuivant sans relâche, en faisant de notre liberté un bon usage, en travaillant constamment à notre propre amélioration, à l'amélioration des autres, au progrès général ; en aimant, en un mot, en aimant de tout notre cœur et de toutes nos forces. Rien sans effort ! rien sans labeur ! Cela est vrai pour tous les êtres quels qu'ils soient, depuis Dieu, qui sans cesse crée, jusqu'au brin d'herbe qui, après avoir péniblement soulevé la terre où son germe était enfoui, tisse et fabrique les délicates nervures de sa feuille.

Aimer, travailler, espérer ; se résigner, faire sor-

tir le plus de bien possible des épreuves que nous subissons ; être bon, indulgent, tolérant ; tel est donc le résumé concis de toutes les doctrines philosophiques et religieuses qui se sont produites dans l'humanité.

C'est là ce qu'il faut enseigner, et c'est pour cet enseignement que tout homme est apôtre en ce monde. Point n'est besoin pour cela d'écoles philosophiques, de professeurs, de philosophes patentés, de prêtres quels qu'ils soient. Plus nous dirons ces choses clairement, simplement, sans grandes phrases, et mieux cela vaudra, car elles sont destinées à tous et elles doivent parvenir à tous. Qu'il plaise à quelques-uns de discuter sur les effets et sur les causes, sur les origines de l'entendement, sur la formation des idées, sur la sensation et la connaissance ; rien de mieux ! Qu'on échafaude les systèmes sur les systèmes, qu'on entasse doctrines sur doctrines, Pélion sur Ossa ; qu'on analyse et qu'on essaye de définir les perceptions de notre esprit ; qu'on tente d'expliquer le phénomène de la pensée ; rien de mieux encore ! C'est un mode d'exercice de la liberté et il est respectable. Mais qu'on n'ait pas la prétention d'imposer ces conceptions nuageuses, abstraites, incompréhensibles trop souvent, comme si elles étaient l'expression exclusive de la vérité.

La vérité est claire et simple ; c'est à ce double caractère qu'elle est reconnaissable, c'est par là seu-

lement qu'elle est accessible au plus grand nombre, et c'est du plus grand nombre qu'il faut se préoccuper.

Ce que l'on désigne sous le nom de philosophie n'est pas plus la philosophie, que les discussions des conciles sur les mots *Utro-que* ou sur la question de savoir si les femmes avaient une âme, n'étaient la religion. Il faut laisser aux désœuvrés ces passe-temps intellectuels et se bien convaincre que Dieu n'a pas fait de ce qui doit appartenir à tous un privilège pour quelques-uns. La philosophie est, comme la religion, comme l'air, comme l'eau, du domaine public. Est-ce que nous avons besoin de connaître comment et de quels éléments sont constitués l'air et l'eau pour respirer l'un et boire l'autre ? Il en est de même pour la philosophie et la religion. Tout vrai philosophe est religieux, tout vrai religieux est philosophe. Tout homme qui croit, aime, espère, travaille, se résigne, lutte, console et aide ses frères dans leur affliction, est plus philosophe que Maine de Biran et infiniment plus religieux que saint Dominique ou saint Antoine, ne sût-il pas lire ou ne se fût-il jamais prosterné aux pieds d'aucun autel.

Notre siècle tout entier affirme cette vérité ; il est le plus religieux et le plus philosophe de tous les siècles, en dépit de tous les reproches qu'on lui adresse, et par cela seul qu'il croit à la liberté et qu'il aime. Ainsi que nous l'avons dit déjà, le plus

grand acte d'amour qui ait jamais été fait à la face du monde est celui par lequel la France s'est portée au secours de l'Italie, comme elle s'était portée, sous la Restauration, au secours de la Grèce. N'est-ce pas un acte d'amour que l'audacieuse entreprise de Garibaldi marchant résolûment avec quelques compagnons au secours de la Sicile? Que ceux qui ont des yeux voient et que ceux qui ont des oreilles entendent! Toutes les philosophies et toutes les religions, tous les philosophes et tous les clergés sont distancés. On fête la Pentecôte à l'heure où j'écris ces lignes. Ah! la grande Pentecôte est commencée depuis soixante et dix ans. L'esprit saint a soufflé sur les peuples et c'est sous ce souffle divin qu'ils s'agitent; rassurez-vous! c'est Dieu qui les mène!

Amour et liberté! tolérance et travail! résignation et courage! tel est le résumé de toute philosophie. Il n'y a là ni arcane, ni mystère, ni dogme impénétrable; c'est intelligible pour tous, c'est simple, c'est clair, c'est vrai. Toute âme peut et doit aspirer vers ce but, vers cette lumière, qui, suivant la parole biblique, n'éclaire pas seulement quelques-uns, mais bien tout homme venant en ce monde.

CHAPITRE X.

UNE GRANDE INUTILITÉ.

Nous exprimions dans le précédent chapitre notre sentiment sur la philosophie et les philosophes en général. Voici qu'un philosophe vient aussitôt nous donner raison,

Un savant docteur, M. Alaux, a publié sous ce titre : LA RAISON, un essai sur la philosophie. Nous différons de sentiment sur beaucoup de points, M. Alaux et moi, en celui-ci surtout qu'il croit la philosophie, en tant que science, absolument nécessaire au bonheur de l'humanité ; mais nous sommes d'accord en cela qu'il constate *à posteriori* ce que j'avais affirmé *à priori*, c'est-à-dire que la philosophie n'existe pas, qu'elle n'est pas encore venue au monde ; qu'il y a des *philosophes* par milliers, mais de *philosophie* point.

J'ouvre une parenthèse. Je viens d'employer deux

mots latins. Je commets rarement cette faute, Dieu merci ! mais chaque fois que je la commets, je suis pris immédiatement d'un vif remords, parce que je songe aux lecteurs et aux lectrices surtout qui, ne sachant pas un mot de la langue de Cicéron, par la simple raison qu'on a négligé de la leur apprendre, doivent tout naturellement s'impatienter contre l'écrivain qui semble se faire un malin plaisir de les embarrasser. Il est cependant des circonstances où l'emploi d'un mot latin peut épargner à l'écrivain de longues phrases, et c'est dans une de ces circonstances que je me suis trouvé tout à l'heure. Bien que ces deux termes : *à priori* et *à posteriori* aient pris en quelque sorte droit de cité dans notre langue, il est bon de dire ce qu'ils signifient. Affirmer une chose *à priori*, c'est l'affirmer d'instinct, pour ainsi dire, et avant toute démonstration ; l'affirmer *à posteriori*, c'est l'affirmer après avoir exposé toutes les preuves et tous les arguments à l'appui de l'affirmation. Les lecteurs qui savaient cela me pardonneront cette explication ; ceux qui ne le savaient pas me pardonneront mieux encore. Et maintenant, je ferme la parenthèse et reviens au livre de M. le docteur Alaux.

La philosophie n'est pas encore née, dit M. Alaux. Les philosophes n'ont créé et mis au monde que des systèmes, mais de philosophie, point. L'auteur énonce

cette vérité dès la première page. Pour être conséquent avec lui-même, il aurait dû s'arrêter là. Il poursuit, au contraire, et écrit, avec beaucoup de talent, sans contredit, un livre tout entier sur ce qui n'existe pas.

La philosophie n'est pas née, voilà le fait incontestable. Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Kant, Hegel, tous enfin, jusques et y compris MM. Jouffroy et Cousin, ont produit des systèmes plus ou moins obscurs qui n'ont rien de commun avec la philosophie, ce qui est ne pouvant avoir rien de commun avec ce qui n'est pas. C'est sur ce point que je suis pleinement d'accord avec l'auteur.

La philosophie, qui n'est pas née, est-elle à naître ?

J'en doute ; j'admets cependant que cette naissance soit dans l'ordre des faits prévus ou à prévoir, Je me demande où est la nécessité de faire un livre très-savant pour déterminer la forme et le fond de ce qui n'existe pas encore. C'est comme si l'on discutait la question de savoir si un enfant qui naîtra l'année prochaine ou dans dix ans, qui peut-être ne naîtra pas du tout, sera brun ou blond, grand ou petit, intelligent ou idiot. Attendons qu'il naisse, et puis nous verrons.

M. Alaux est un trop savant philosophe pour agir aussi simplement, et il écrit son livre ; il éprouve le besoin de dire comment sera l'enfant, d'ajouter un

ystème aux milliers de systèmes philosophiques qui ont brouillé tant de têtes et égaré tant de bons esprits. Soit ! voyons donc le système et raisonnons, puisque ce livre a pour titre : LA RAISON.

La philosophie est la science des sciences, nous dit-on.

D'accord ! mais entendons-nous sur la valeur des mots que nous employons, sinon nous marcherons de quiproquo en quiproquo et nous nous trouverons en pleine tour de Babel.

Suivant notre auteur, cette science des sciences est tellement difficile à formuler que les plus puissantes intelligences y ont échoué. Il fait de la philosophie une science mystérieuse, vaste, profonde, inaccessible. J'en demande bien pardon à M. Alaux, mais je ne crois pas un traître mot de tout cela. Cette science formidable, telle qu'il l'entend, ne naîtra pas, je l'espère ; Dieu qui est bon nous préservera de ce fléau. C'est bien assez que nous ayons ces milliers de systèmes philosophiques et barbares devant lesquels j'ai irrévérencieusement bayé tant de fois et auxquels j'ai beaucoup de peine à pardonner l'ennui qu'ils m'ont causé, le temps qu'ils m'ont fait perdre.

Je veux bien admettre que la philosophie, par cela même qu'elle est l'amour de la sagesse, est la science des sciences, comme la charité est la vertu des vertus ; mais c'est à la condition essentielle que cette science ne sera pas hérissée de hiéroglyphes, de

termes spéciaux et barbares ; qu'elle sera facilement intelligible même pour les esprits les plus humbles.

Que les sciences spéciales nécessitent des connaissances spéciales, un langage qui leur soit propre, de longues et sérieuses études, cela se conçoit à la rigueur, et encore j'espère bien qu'il viendra un temps où des méthodes de simplification mettront les éléments de toutes les sciences à la portée de tous. Mais pour la philosophie, c'est autre chose ! Par cela seul qu'elle est l'amour de la sagesse, la science des sciences, la science de la vie, elle doit être claire comme eau de roche et présentée en peu de mots non moins clairs, sans abstractions et sans métaphysique.

C'est pour cela qu'un livre de philosophie m'inspire toujours une invincible défiance ; j'y vois, malgré moi, un obstacle à la diffusion de la vérité élémentaire. La philosophie, telle que nous la concevons, n'est pas à naître, elle est née ; elle est à pratiquer, voilà tout. Une philosophie qui ne peut pas se résumer en dix lignes n'est pas la vraie philosophie.

Ce que tout être vivant a besoin de savoir en fait de philosophie, c'est qu'il doit sans cesse tendre vers Dieu en faisant aux autres tout le bien qu'il voudrait qu'on lui fit, en travaillant à sa propre amélioration physique, intellectuelle et morale et à l'amélioration des autres. Je défie les plus grands philosophes et

les plus savants moralistes d'énoncer un principe de philosophie et de morale qui ne se rattache pas directement à cette formule et qui n'y soit point compris.

A quoi servent donc tous ces gros bouquins philosophiques, ces lugubres dissertations que les affiliés peuvent seuls comprendre? Ai-je besoin de démonstrations à l'infini pour savoir que nous devons secourir ceux qui sont en péril, consoler ceux qui sont affligés, aider les faibles, **AIMER**, en un mot? Et dans ce mot est toute la philosophie. Est-ce que nous avons besoin qu'on nous démontre la clarté du soleil?

M. Alaux est un philosophe catholique. Je ne lui en veux pas pour cela, mais je le combats parce qu'il complique le problème au lieu de l'éclaircir et de le simplifier, ce qui doit être le premier devoir de tout écrivain; je le combats parce que sa philosophie et son catholicisme, l'un portant l'autre, me semblent dangereux; parce que, en thèse générale, je repousse toute philosophie qui a besoin d'un clergé pour être pratiquée. Tant qu'il y aura des philosophes entre la philosophie et les hommes, et des prêtres entre les hommes et la religion, on ne s'entendra pas plus que les philosophes et les prêtres ne parviendront à s'entendre entre eux.

Philosophie et religion, c'est la même chose. Pourquoi cette chose unique a-t-elle été divisée en deux choses non-seulement distinctes, mais opposées?

Parce que chaque religion a eu ses prêtres , chaque philosophie ses sectateurs, et que les uns et les autres se sont fait la guerre pour défendre ce qu'ils considéraient comme leur propriété ; chacun d'eux a dit : La vérité c'est moi ; Dieu parle par ma bouche ! Et le troupeau humain, prenant parti pour les uns ou pour les autres, s'est fourvoyé à leur suite. Que faut-il pour rétablir la paix troublée, l'unité rompue ? Il faut que l'esprit humain s'affranchisse de toute direction philosophique aussi bien que de toute omnipotence sacerdotale. Il faut que chaque homme se dise :

« Je suis philosophe et je suis prêtre ; je suis philosophe en ce sens que je sais où est le plus pur reflet de la vérité éternelle : il est dans ce principe sacré : Tous les hommes sont frères, et ma règle de conduite doit être de faire aux autres tout le bien que je voudrais qu'ils me fissent, de les aimer comme moi-même, de travailler à leur amélioration et à leur progrès comme je dois travailler à mon propre progrès et à ma propre amélioration.

« Je suis prêtre en ce sens que sachant où est la vérité, sachant quelle est ma règle de conduite, je n'ai besoin de personne pour la pratiquer et pour engager les autres à la pratiquer. »

La vraie philosophie catholique, la vraie religion catholique, c'est-à-dire universelle, est là. Pour comprendre l'un et l'autre, il n'est pas besoin d'avoir

pris ses grades en Sorbonne ou à l'Université. Quelle que soit sa patrie, quelle que soit sa race, quelle que soit la communion religieuse dans laquelle il est né; qu'il soit Français, Russe ou Anglais; protestant ou catholique-romain; musulman ou juif; qu'il ait la peau blanche ou la peau noire, peu importe! tout homme peut comprendre cela, être philosophe et prêtre dans la plus haute acception de ces deux mots.

Qu'est-ce que M. le docteur Alaux peut donc vouloir nous dire en faisant l'éloge du catholicisme? Il prétend: (page 58) « Que quiconque voudra choisir parmi les religions constituées reviendra au catholicisme, que la religion catholique est la meilleure et le véritable type des autres. »

Je ne comprends pas. Ah! si l'on nous disait que l'Évangile contient les plus grands et les plus salutaires enseignements qui aient été donnés aux hommes, que la plus grande somme de vérités morales qui leur ait été remise s'y trouve en germe; que la garde de ce précieux dépôt est confiée non à un corps sacerdotal, mais à la conscience humaine, nous comprendrions cela. Mais dire que la religion catholique est le véritable type de toutes les autres religions, c'est aller un peu loin. Pour moi, je suis né dans la religion catholique, ma mère vénérée y est morte avec une foi profonde et exaltée; elle y est morte comme une héroïne sur le champ de bataille de la

charité, au chevet des cholériques, — ce qui, pour le dire en passant, prouve qu'il y a des sœurs de charité ailleurs que sous la cornette des filles de saint Vincent-de-Paule, — si donc il est une religion pour laquelle je doive avoir de respectueuses sympathies, c'est assurément la religion catholique. Ma raison me dit pourtant qu'il faut juger une religion comme on juge un arbre, à ses fruits. Or la religion catholique a porté un fruit horrible, qui s'est appelé l'inquisition ; elle a produit la Saint-Barthélemy, les dragonnades des Cévennes, qui suffiraient à elles seules pour déshonorer le règne de Louis XIV ; de nos jours elle produit des complications et des agitations politiques regrettables ; elle est en travers de tous les progrès que tentent de réaliser les sociétés humaines, et voilà pourquoi je ne comprends pas la proposition de M. Alaux. Que m'importe la meilleure des religions si elle porte de tels fruits ? Si la meilleure est ainsi, je conclus que la meilleure est loin d'être parfaite.

Lorsqu'une fois je sais que la plus grande vertu humaine est la charité ; que le plus salubre principe de morale, de religion et de philosophie est celui qui m'ordonne de faire aux autres tout le bien que je voudrais qu'on me fit ; qu'ai-je besoin de philosophes ou de prêtres pour me guider ? La lumière marche devant moi, elle éclaire mes ténèbres, comme autrefois la colonne de feu devant le

peuple d'Israël. Malheur à moi, si je ne la suis pas !

Ce n'était guère la peine, convenez-en, d'écrire un livre de philosophie et d'annoncer la naissance d'une science nouvelle pour aboutir à la proclamation du catholicisme, qui sait parfaitement se proclamer lui-même et faire ses propres affaires.

Je pourrais relever ainsi de nombreux passages du livre de M. Alaux ; mais ce n'est point un chapitre de critique philosophique que j'écris, c'est bien plutôt un acte d'affirmation. Tout, pour un écrivain convaincu, doit être une occasion d'affirmer sa foi. C'est ce que je fais. Si M. Alaux, dont l'âme est ouverte à toutes les aspirations généreuses, se trouve à l'aise dans le catholicisme, s'il a la foi catholique, si l'église catholique lui paraît être la meilleure des églises, pourquoi a-t-il écrit son livre et pourquoi annonce-t-il la naissance d'une nouvelle philosophie ? Est-ce que son Église de prédilection n'est pas assistée de l'Esprit-Saint ? Est-ce qu'elle ne saura pas d'elle-même pourvoir à tous ses besoins ? Est-ce qu'elle a besoin que des philosophes et des laïques viennent en aide au corps sacerdotal, chargé par elle d'enseigner ? Si la naissance d'une philosophie est si prochaine et si indispensable que le dit M. Alaux, n'en peut-on pas conclure que la religion est insuffisante ? Et si elle est suffisante pourquoi une philosophie ?

M. Alaux a cherché une méthode qui permette à la philosophie de devenir enfin ce qu'elle doit être,

c'est-à-dire une science exacte. La solution du problème religieux est, pour lui, dans la transformation de la foi en science, et cette transformation appartient, dit-il, à la philosophie. Pourquoi à la philosophie et non pas à la religion ?

L'auteur s'est donné bien du mal pour rien. Il veut que la philosophie devienne une science exacte. C'est fait depuis longtemps, sinon pour les philosophes, du moins pour le commun des hommes. Nous autres ignorants, nous savons tous, depuis longtemps, que les doctrines des philosophes sont des songes creux, des théories fatigantes, de vrais casse-tête, de graves joujoux pour amuser les grands enfants; nous savons également que toutes les religions constituées sont devenues, à certains moments, dans les mains des corporations cléricales, des instruments d'exploitation ou d'oppression; mais, ce que nous savons mieux encore, c'est que par dessus ces systèmes, ces doctrines, ces sectes querelleuses et jalouses, il est un principe, une vertu, qui doivent réunir tous les hommes et toutes les races : ce principe est celui qui veut que nous nous secourions les uns les autres moralement, intellectuellement et matériellement, comme des frères; cette vertu, c'est l'amour !

Vous demandez une science exacte, la voilà; vous demandez une synthèse, la voilà. Le problème sur lequel vous vous évertuez est tout trouvé. Plus nous disons ces choses clairement, brièvement, mieux cela

vaudra. Sans philosophes et sans prêtres, nous pouvons tous comprendre que nous exécutons la loi de Dieu en aimant notre prochain comme nous-mêmes, en faisant aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. Nous savons que nous nous approchons ou que nous nous éloignons de Dieu, d'autant plus que nous pratiquons ou négligeons ce principe et cette vertu. En sachant cela, nous savons en résumé, tout autant de philosophie qu'en savait Descartes, et tout autant de religion qu'en savaient saint Thomas et Bossuet.

Voilà pour la science des sciences, pour la science exacte, pour la pratique de la vie. Reste maintenant la foi aux destinées futures de l'homme, à ce qui advient de lui après sa mort. Ici s'ouvre le champ infini des hypothèses. Ici, liberté entière, liberté d'adopter l'hypothèse qui nous convient le mieux, de rejeter celle qui nous paraît mauvaise. Tous les livres possibles et tous les savants de l'univers ne nous apprennent rien d'exact et de positif sur ce mystérieux sujet.

Ce que les divers clergés enseignent à cet égard est aussi hypothétique que ce que les diverses doctrines philosophiques nient. La foi seule peut éclairer ces sombres perspectives et chaque homme a sa foi. Le musulman croit à un paradis de délices voluptueuses où il sera servi éternellement par des houris jeunes, belles et toujours vierges. Chaque

secte chrétienne se fait un paradis et un enfer, et chaque fidèle modifie sa croyance suivant ses terreurs et suivant son espoir ou son désir.

C'est le cas de répéter le mot de saint Augustin : *In dubiis libertas* ; « dans les choses douteuses liberté ; » et celui-ci : *In omnibus charitas*, « en toutes choses, charité. »

Croyez donc ce qui vous plaît. Le pire est de ne croire à rien ; car ne croire à rien ou croire que tout est fini pour l'homme à sa mort, c'est tuer la moralité humaine. Croyez au diable, si vous voulez, mais croyez à Dieu, croyez à cet éternel foyer de justice, de vérité, d'amour, de bonté et de beauté. Croyez que vous vous rapprochez de Dieu chaque fois que vous pratiquez le sublime principe, chaque fois que vous faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent ; croyez que vous vous éloignez de Dieu chaque fois que vous négligez ce précepte sacré où se résument toute religion et toute philosophie.

C'est aux plus forts comme aux plus faibles, aux plus grands comme aux plus humbles que cette parole peut s'adresser. Vous voulez que la philosophie soit une science exacte ; je ne sais rien de plus exact, de plus précis, de plus net que cette règle. Il suffit qu'elle soit énoncée pour que j'en pénètre le sens et la profondeur. et c'est là, si je ne me trompe, une des conditions essentielles de la vérité ; comme la lumière, elle frappe tous les yeux et ne peut être

niée, ni contestée. Ce ne sont ni de gros volumes, ni des raisonnements subtils qu'il faut aux masses ; il leur faut une parole simple et saisissante qui contienne en substance la science et la sagesse, la loi et les prophètes, les dogmes et les règles. Cette parole, l'humanité la possède, Dieu la lui a révélée. Tenons-nous-y donc purement et simplement, dégageons le terrain religieux et philosophique de tout ce qui l'obstrue. S'adresser aux esprits cultivés dans un langage intelligible à eux seuls, c'est bien ! Mais au temps où nous sommes, quand les peuples prennent dans la vie politique une si large place, quand ils deviennent à la fois le moyen et la fin, la voie et le but de la science sociale, c'est aux peuples qu'il faut s'adresser, et il est impossible de leur parler autrement qu'en un langage simple, clair et concis, un langage qui n'ait besoin ni des développements du prêtre, ni des commentaires du philosophe. Ce langage, le Christ nous l'a enseigné ; pourquoi le dédaignerions-nous ? Pourquoi ne résumerions-nous pas en quelques paroles son divin enseignement : « Aimez-vous comme des frères, car vous êtes tous frères et fils d'un même Dieu ; faites à vos frères tout le bien que vous voudriez recevoir d'eux. »

Il est devenu de mode, dans ces derniers temps et dans un certain monde, de *poser* le catholicisme et de déclarer que le plus beau monument de l'esprit humain est le catéchisme. Il m'arrive, à l'instant

même où j'écris ces lignes, une brochure signée par un *libre penseur catholique*, où le catéchisme est aussi proclamé comme le plus grand *petit livre* qui existe.

Je le trouve encore beaucoup trop long et trop compliqué. Les sept huitièmes de ceux et de celles qui l'apprennent par cœur, avant de faire leur première communion, n'y comprennent presque rien, et mettent beaucoup moins de temps à l'oublier qu'ils n'en ont mis à l'apprendre ; c'est un labyrinthe où la raison s'égare et où la foi ne s'affermir guère. Je réclame plus de simplicité, moins de longueurs, moins de choses inutiles, plus de clarté surtout.

Je vois, par exemple, dans cette brochure du *libre penseur catholique* que « la définition et proclamation du dogme de la conception immaculée est la plus salutaire, la plus opportune et la plus brillante émanation du Saint-Esprit que le Verbe de l'Église ait fait entendre depuis le concile de Nicée. » C'est possible ; je ne comprends pas très-bien, mais enfin ce n'est pas une raison pour que je repousse la proposition de cet étrange *libre penseur* ; je me borne seulement à demander en quoi la proclamation de ce dogme peut influer sur la bonne ou mauvaise conduite des hommes, sur leurs rapports fraternels. Quand je croirai que la Vierge non-seulement conçut, mais encore a été conçue sans péché, en serai-je meilleur ? Qu'est-ce que cela m'enseigne en sus de ce qu'il est essentiel de savoir, c'est-à-dire que Dieu

est le père commun et que je dois me conduire envers tout homme, quelle que soit sa religion ou sa patrie, comme envers un frère ? C'est pourtant avec des imaginations du genre de celles dont ce libre penseur se fait l'écho que l'on est parvenu, depuis dix-huit siècles, à embrouiller toutes les questions et à détacher de l'Église catholique plus de la moitié de ses enfants, sans compter la profonde indifférence où vivent, en matière de foi, les trois quarts de ceux qui lui restent.

Mais ce n'est pas le moment de régler mon compte avec ce *libre penseur catholique* ; je reviens, pour terminer, à mon philosophe. Je considère son livre comme un de ces objets d'art finement ciselés que l'on suspend dans un cabinet de travail et qui ne servent absolument à rien. Il est impossible de mieux parler pour ne rien dire ; chaque partie est admirablement traitée, le style est original, le ton est vif ; on sent, en le lisant, que l'auteur est familiarisé avec toutes les finesses de l'escrime philosophique, de l'argumentation, de la dialectique. L'intention est excellente ; l'élan d'une âme généreuse s'échappe parfois et gagne l'âme du lecteur. Mais au fond qu'y a-t-il ? Est-ce de la philosophie ? M. Alaux déclare que la philosophie n'est pas née et on ne peut pas raisonner sur ce qui n'existe pas. Est-ce de la religion ? Mais le catholicisme auquel ce philosophe se rallie, s'affirme et se proclame suffisamment lui-

même; il n'a ni le désir, ni le besoin qu'on lui vienne en aide sous cette forme qui sent toujours un peu le fagot.

Qu'a donc voulu faire M. Alaux ? A-t-il cru qu'en un tour de main il allait fonder ce que n'ont pu fonder ni Descartes, ni Leibnitz, ni Bacon, ni Fichte, ni Kant, ni Hegel ? Non ! il est trop modeste et trop réellement savant pour avoir eu cette prétention. La philosophie qui n'était pas née hier, est-elle née aujourd'hui ? Pas davantage ! La philosophie, telle que la rêve M. Alaux, la philosophie des philosophes, nuageuse, confuse, alambiquée, raisonnant sur ce qui échappe à la raison, démontrant ce qui est indémontrable, cette philosophie qui n'a jamais servi qu'à soulever d'interminables et incompréhensibles discussions, a fait son temps et ne renaîtra pas, quelque effort que l'on tente.

La vraie philosophie est née, avec la vraie religion, le jour où le Christ parlant, non à des prêtres, non à des docteurs, mais aux hommes simples, aux travailleurs, aux multitudes affamées de sa parole, leur a révélé la loi de liberté, de fraternité et d'amour. Cette parole a été obscurcie, voilée, interprétée en tous sens ; l'œuvre de notre temps est de lui rendre sa clarté, sa simplicité, sa signification primitive et intelligible à tous ; c'est ce que les philosophes, et les meilleurs ! ne semblent pas vouloir comprendre.

CHAPITRE XI.

UNE DESCENTE EN ANGLETERRE.

Rassurez-vous ! Il ne s'agit ni de politique, ni de stratégie militaire. La France n'a pas, pour la seconde fois, établi un camp à Boulogne. Notre marine à vapeur n'est pas prête à franchir le détroit pour transporter en Angleterre nos soldats. Nous avons, Dieu merci ! la contre-partie du blocus continental. La descente dont je veux vous parler est la plus pacifique des expéditions, c'est la descente d'Orphée aux enfers, ou, si vous l'aimez mieux, de l'Orphéon français dans la Grande-Bretagne.

Trois mille ouvriers, agriculteurs, bourgeois, propriétaires appartenant aux diverses sociétés chorales de la France sont partis de nos ports de la Manche sous la conduite de leur général, M. Delaporte, ayant pour tout signe de commandement son bâton de chef d'orchestre ; ils sont allés chez nos voisins, et, comme

César, ils peuvent dire : *Veni, vidi, vici* ; je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Oui, ils ont conquis l'Angleterre en chantant, la foule s'est pressée autour d'eux ; hurrah ! trois fois hurrah pour les chanteurs français !

Quelques contrariétés ont marqué le début de l'expédition. Il n'est pas facile de transporter trois mille hommes et de les pourvoir. Les mesures les mieux prises ont échoué ; nos compatriotes n'ont pas été émerveillés de l'hospitalité anglaise qui, non contente de ne pas se donner, ne voulait même pas se vendre. Mais la bonne humeur et la gaieté françaises ne se laissent pas battre aisément. On a d'abord peu ou point dîné, on a couché par-ci, par-là, à la belle étoile, ce qui était une assez triste compensation aux fatigues de la traversée. On a commencé par maugréer, puis on a ri, puis on a chanté ; la vieille Angleterre a fait silence, elle a battu des mains, et le flegme britannique est arrivé au plus ardent enthousiasme. Tout va bien qui finit bien. Or ici la fin a valu beaucoup mieux que le commencement.

Cette fête internationale que l'Orphéon français a donnée aux Anglais, chez eux, a sans doute une très haute signification ; elle a une portée civilisatrice immense, et Dieu me garde de nier les conséquences heureuses qu'elle peut avoir. C'est un beau spectacle que celui de ces ouvriers français allant fraternellement à Londres pour y faire entendre des chants

pacifiques. Ce que j'en veux surtout faire ressortir, c'est le côté éminemment français, le côté critique et spirituel.

Vous savez que l'Angleterre est tourmentée d'une idée qui la ronge. Par un singulier anachronisme, elle est en proie à un cauchemar que l'on pourrait appeler le cauchemar de l'invasion. En vain son drapeau a flotté à côté du nôtre sur les champs de bataille de la Crimée; en vain la reine Victoria est venue à Paris, où elle a été accueillie non-seulement avec les honneurs dus à sa royauté, mais aussi avec la courtoisie due à la femme; en vain sa flotte navigue avec la nôtre dans les eaux de la Chine pour y venger un affront commun, l'Anglais ne voit rien et n'entend rien que le spectre de l'invasion française.

Il arme des vaisseaux à couvrir toutes les mers du globe, il se ruine en fortifications, il s'impose les plus lourds sacrifices pour hérissier de canons ses côtes amies.

Ce n'est pas assez que d'avoir des canons, des murailles, des forteresses; si les Français venaient, si les zouaves et les chasseurs envahissaient le sol britannique, il faudrait leur opposer des murailles vivantes. Malheureusement l'Angleterre, si riche en marins, est pauvre en soldats. Son génie industriel et commercial semble être exclusif de l'esprit militaire que la France possède à un si haut degré.

Comment faire, pourtant? Les Français n'auraient

qu'à débarquer d'un moment à l'autre ! Si les zouaves allaient tout à coup apparaître ! Horrible perspective !

Pourquoi n'aurions-nous pas une milice citoyenne, une garde nationale ? dit un jour, je ne sais quel mauvais plaisant ; pourquoi ne défendrions-nous pas nous-mêmes nos maisons, nos champs, nos usines, nos ateliers, nos familles ? L'idée fut prise au sérieux, et aussitôt les *Riflemen* s'organisèrent. On acheta des fusils, on fit confectionner des uniformes, on apprit tant bien que mal la charge en douze temps et l'école de peloton. L'Anglais fit, en un mot, dans un élan de patriotisme, ce qui est le plus contraire à sa nature, à son caractère, à ses mœurs traditionnelles.

Il est bien loin de ma pensée de railler un sentiment aussi respectable. La peur ne raisonne pas, et, il faut bien le dire, le peuple anglais, dont l'audace et la bravoure ne peuvent être contestées, a cédé, en cette circonstance, à une panique inexplicable.

La visite amicale de l'Orphéon français à Londres est une réplique pleine de sens et de verve à ces préoccupations inquiètes dont nous venons de parler.

« Vous craignez, semblaient dire nos choristes à ce peuple alarmé, vous craignez une descente des Français chez vous et vous n'avez pas tort, car nous voici. Nous ne venons pas en ennemis ; nous venons en alliés, en loyaux amis, en frères, vous montrer

de près ce peuple qui fut jadis votre ennemi en effet, mais qui, grâce au progrès des temps, n'est plus que votre rival. Nous venons vous montrer comment nous occupons nos loisirs. Nous chantons l'union des peuples, la paix universelle, les bienfaits du travail créateur. Ecoutez-nous ! »

Et en effet, ils ont chanté en chœur, avec un admirable ensemble, ces saintes chimères qui seront des réalités pour nos neveux.

Je désire sincèrement que les Anglais comprennent ainsi le sens profond de l'excursion de nos orphéonistes.

C'est d'ailleurs un fait très-digne de remarque et qui mérite de fixer l'attention des penseurs, que cette lubie du peuple le plus positif de la terre dépensant inutilement ses trésors et jouant au soldat dans la crainte d'une invasion armée de la France. Quelle est l'origine de cette crainte ? Il est intéressant de s'en rendre compte.

L'Angleterre a, jusqu'à ces derniers temps, exercé une influence prépondérante dans les affaires du continent européen. Maîtresse des mers par le développement immense qu'elle a donné à sa marine, à son industrie, à son commerce, maîtresse par son génie ; abritée dans son île contre tout contact violent, habituée à considérer toutes les nations du globe comme ses tributaires, forte de ses richesses, forte de sa constitution intérieure, elle a cru de très-

ferme foi que sa suprématie était inexpugnable. Elle n'a pas tenu compte de la marche des idées, des progrès accomplis en dehors d'elle, et un jour est venu où elle a été surprise et froissée de trouver des hommes là où elle croyait ne rencontrer que des enfants, des égaux là où elle avait laissé des inférieurs; d'autres qu'elle abordent les marchés dont elle avait le monopole; elle n'est plus souveraine absolue; il faut qu'elle compte avec les peuples qui ont grandi, comme le tuteur compte avec ses pupilles devenus majeurs.

On ne subit pas sans humeur de pareilles nécessités. Pendant que l'Europe se développait ainsi, l'Angleterre restait stationnaire. Son gouvernement n'a pas fait un pas en avant. L'aristocratie anglaise absorbe, il est vrai, toutes les capacités, toutes les intelligences qui se font jour autour d'elle, mais la condition du peuple ne change pas. Or, le peuple anglais sait bien les services que lui a rendus et que lui rend encore son aristocratie, mais il sait aussi de quel poids elle pèse sur lui. Comme tous les peuples, il aspire à la vie politique. De là viennent des tiraillements et des malaises. Le gouvernement anglais s'est fourvoyé en 1859, lors de la guerre d'Italie; c'était pour lui une occasion de ressaisir son influence, et cette occasion il l'a très-maladroïtement laissée échapper.

Amoindrie au dehors, tourmentée au dedans par

les aspirations de son peuple vers d'inévitables réformes, déshabituée de tout sentiment généreux par une politique froide et égoïste, ayant conscience du mal qu'elle a fait aux autres, l'Angleterre se persuade aisément que les autres lui en veulent et la menacent. Elle a des rivaux, son imagination en fait des ennemis, et elle se préserve à grands frais contre de fantastiques attaques.

Les Orphéonistes français sont allés lui démontrer qu'elle se trompait, qu'elle n'avait rien à redouter, que les peuples du Continent, et notamment les Français, ne demandaient pas mieux que de vivre en bonne harmonie avec elle. Il suffit pour cela que l'Angleterre veuille comprendre la situation nouvelle de l'Europe, le droit nouveau qui s'y établit.

Le meilleur moyen de se préserver contre une invasion n'est ni dans l'accroissement de la flotte, ni dans l'armement des côtes, ni même dans l'organisation des *Riflemen*, il est dans la pratique de la justice. Que le gouvernement anglais se persuade qu'il n'est plus le seul arbitre des destinées du monde, qu'il renonce à ce ton hautain qui l'a rendu insupportable, qu'il souffre patiemment ce qu'il ne peut empêcher, qu'il donne satisfaction aux vœux de son peuple, qu'il renonce à ses habitudes de domination, qu'il consente à traiter d'égal à égal avec ceux qu'il traitait en inférieurs, qu'il concoure avec nous au triomphe de la sainte cause des peuples, à une équi-

table réorganisation de la société européenne, nulle invasion alors ne sera à craindre.

Voilà ce que l'Orphéon, voilà ce que trois mille ouvriers français sont allés dire à leurs frères de la Grande-Bretagne. Et ce n'est pas la moindre merveille de ces temps féconds en merveilles que cette initiative de concorde et de paix prise, en dehors de toute impulsion officielle, par de pauvres sociétés chorales, disséminées sur tous les points du territoire, pourvues de ressources très-insuffisantes. C'est un spectacle intéressant que celui de tant de braves gens s'arrachant à leurs travaux quotidiens, à leurs familles, traversant péniblement la France, se donnant rendez-vous sur le littoral de la Manche, et allant gaiement en Angleterre porter un si fécond et si utile enseignement.

Pour moi, j'en ai été profondément ému et je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu suivre ces vaillants chanteurs, de n'avoir pu entendre, sous les voûtes vitrées du palais de Sydenham, les acclamations du peuple anglais répondant aux chants de nos compatriotes. Cette fête musicale est le quatrième assaut donné aux vieux et tristes préjugés qui ont si longtemps divisé la France et l'Angleterre, à ces haines internationales qui n'ont plus leur raison d'être aujourd'hui et qu'il faut combattre énergiquement partout où elles survivent.

Le premier assaut fut donné par l'Angleterre elle-

même, qui, la première, eut l'idée heureuse de réunir dans une vaste exposition industrielle les produits de toutes les nations du globe ; ce fut l'inauguration des grandes luttes pacifiques. La France entra dans cette voie, et nous n'avons pas oublié l'émotion généreuse qui nous saisit lorsque, pour la première fois, nous entrâmes dans le palais des Champs-Élysées.

Le second assaut fut livré par les deux gouvernements qui s'unirent pour faire la guerre de Crimée. Le troisième, par les souverains qui se visitèrent mutuellement, aux applaudissements frénétiques des peuples ; le quatrième, enfin, vient d'être livré par les Orphéonistes, et celui-là n'est pas le moins considérable.

A la septième fois les murailles tombèrent !

Ce que le poète a dit des murs de Jéricho se vérifiera, nous l'espérons, pour le mur qui sépare encore la France de l'Angleterre. Je ne fais pas encore entrer en ligne le cinquième assaut, le traité de commerce, parce qu'il faut attendre ses résultats et nous ne pourrons guère les apprécier qu'après quelques années. Les traités s'écrivent d'abord sur du papier ; il faut leur laisser le temps nécessaire pour qu'ils se traduisent en faits. Une si grande révolution économique apporte d'abord des tiraillements et des

souffrances, c'est seulement après une pratique laborieuse qu'on en peut recueillir les bienfaits ; pour nous, ils ne sont pas douteux. Tout ce qui rapproche les peuples, tout ce qui abaisse leurs barrières et confond leurs intérêts est foncièrement bon ; tout ce qui les divise est mauvais. Tout est là, ce nous semble. Nous sommes bien loin du temps où la politique avait un axiome contraire : *Diviser, pour régner*. Pour régner aujourd'hui, il faut unir, il faut élever, affranchir les peuples, travailler à leur bien-être, à leur développement moral, intellectuel et physique.

C'est une œuvre difficile, c'est une science nouvelle qui déconcerte les plus habiles. Voyez plutôt les hommes d'État les plus expérimentés de l'Europe, ne sachant plus où se diriger, n'ayant plus de boussole et faisant fausse route. Ah ! c'est qu'il ne s'agit plus, comme autrefois, d'écraser les faibles, d'organiser des bataillons, de fabriquer des engins de guerre. Les faibles se redressent et réclament leur place au soleil, l'idée va plus vite que les boulets de canon ; elle franchit les frontières et passe par-dessus les armées. Voyez ce qu'a pu Garibaldi en Sicile et à Naples ; voyez ce que n'a pas pu M. de Lamoricière à Rome.

Les temps sont arrivés. Non que nous soyons au terme des luttes guerrières, mais ces luttes seront rapides comme l'éclair et entraîneront des résultats immenses. Il a fallu soixante jours pour affranchir

l'Italie centrale. Une flamme court à travers l'Europe et agite les nations frémissantes. Nous posons les bases d'un ordre nouveau ; ce n'est plus seulement le canon qui conquiert ; de pauvres ouvriers français entrent à Londres, chantant des hymnes pacifiques, et en quelques jours ils font plus que n'auraient pu faire les plus hardis conquérants. Ils enseignent la puissance et les joies du travail, ils enseignent les bienfaits de la paix et de la liberté.

En présence de pareils faits, comment désespérer ?

Mais revenons à l'Orphéon, à ces trois mille pacifiques conquérants qui ont opéré une descente en Angleterre, en chantant leurs harmonieuses chansons. Nous avons tous lu les détails de cette joyeuse expédition. Le seul incident dont je veuille parler, est celui du banquet offert à nos compatriotes dans la grande galerie du Palais de Cristal, après l'exécution d'un concert qui avait enthousiasmé la foule attentive.

Tout banquet est, en Angleterre, l'occasion de discours et de toasts. Le dîner était bon et les *speechs* n'ont pas manqué. Un des orateurs, M. Paxton, l'éminent architecte du *Palais de Cristal*, a prononcé quelques paroles qui méritent d'être relevées.

« Tâchons, a-t-il dit en terminant, tâchons, par ces luttes amicales, de stimuler et d'aiguillonner les

talents et l'énergie dont nous sommes réciproquement dotés, et tout en ne négligeant rien de ce qui peut nous donner, à chacun selon son génie, un avantage dans cette voie paisible d'émulation, souhaitons que Dieu nous accorde la grâce de ne nous rencontrer jamais que dans des conditions comme celle-ci, pour échanger l'assurance de notre estime et de notre respect mutuels, et qu'il daigne si étroitement lier les deux nations qu'aucune intrigue ou différend fortuit ne puisse rompre ni même compromettre notre union.»

Ce sont de belles paroles, et nous nous associons du fond de l'âme à ces vœux si noblement exprimés.

L'union des deux grands peuples de l'Occident est en effet la condition essentielle de tout progrès, de toute paix. Ce que la France et l'Angleterre voudront d'un commun accord s'accomplira. L'union dépend du gouvernement anglais ; seul il peut l'affermir ou la compromettre, suivant qu'il apportera dans ses relations avec la France plus ou moins d'égoïsme, plus ou moins de bonne volonté, plus ou moins de hauteur. La politique anglaise a commis l'année dernière une très-grande faute en ne s'associant pas à la France pour la délivrance de l'Italie. Elle en commettrait une non moins grande si elle continuait à mettre obstacle au percement de l'isthme de Suez.

Voilà ce qu'il faut que l'Angleterre sache bien et ce qu'il ne faut pas cesser de lui dire de toutes nos voix. C'est, pour mon compte, ce que je fais chaque fois que j'en trouve l'occasion.

CHAPITRE XII

LA PETITE GUERRE.

La matinée était splendide, le ciel était d'une pureté qui devient, hélas ! de plus en plus rare ; le soleil se levait radieux ; les merles et les fauvettes chantaient à plein gosier leurs joyeuses chansons. J'étais assis devant ma table, regardant mélancoliquement les feuillets de papier blanc qui attendaient mes pattes de mouches. J'étais tout entier à cette fête de la nature, rêvant à ce que j'allais écrire. J'avais conçu le plan d'une charmante petite idylle ; j'allais raconter l'histoire de deux amoureux cheminant à travers les grands bois ombreux, cueillant la violette et l'églantine, soupirant cet éternel poème de la jeunesse et de l'amour, le poème des poèmes ! Je disais comment ils s'étaient rencontrés, venant tous deux des points extrêmes de l'horizon, comment ils s'étaient aimés dès le premier regard, dès la pre-

mière parole. Je racontais comment tout à coup, se heurtant à d'infranchissables obstacles, ils avaient tous deux expié dans les larmes leurs fugitifs bonheurs. Il y avait là des paysages calmes, des ruisseaux murmurants, des baisers mystérieux, des élans de cœur pleins de poésie.

J'arrangeais mon petit drame dans ma tête, les yeux fixés sur deux petits oiseaux qui se becquetaient et se lutinaient au bord du bassin ; j'entendais roucouler sur un arbre voisin deux tourterelles amoureuses ; j'étais en pleine Arcadie, rêvant de l'impossible, quand un bruit sourd me ramène aux réalités de la vie. J'écoute ; une détonation formidable retentit, puis une détonation plus formidable encore. C'était l'exercice à feu que des troupes de ligne faisaient au Champ-de-Mars.

Je vous laisse à penser si les oiseaux s'envolèrent, et si mon doux rêve s'évanouit ; adieu chansons ! Je voulais en vain suivre mes deux amoureux sous la feuillée ; je les perdis de vue au détour d'un sentier moussu, et pendant ce temps l'exercice à feu continuait son effrayant vacarme. Pan ! patapan !

On donne à cet exercice le nom de *petite guerre* ; c'est en effet l'apprentissage de la grande, de la vraie guerre, un fléau, hélas ! un fléau que l'imperfection humaine rendra pendant longtemps encore nécessaire. Je songeai alors à ces milliers de jeunes hommes français, anglais, piémontais, russes, tom-

bés dans les plaines de Crimée, à Balaklava, à Inkermann, à Sébastopol ; à tous ceux qui étaient morts glorieusement l'année dernière à Turbigo, à Palestro, à Magenta, à Solferino ; aux mères et aux sœurs en deuil ; aux fiancées désolées.

Certes ! c'est une horrible chose que la guerre ! Et quand je songe que là, à deux pas de moi, on exerce de jeunes soldats dans l'art de tuer des hommes, je ne puis me défendre des plus douloureuses réflexions. Avez-vous songé parfois au redoutable problème contenu dans ce seul mot : La guerre ?

Les plus grands, les plus fermes esprits l'ont agité. La guerre a été maudite par les plus illustres penseurs ; elle est maudite par les femmes ; les prophètes ont prédit qu'un jour viendrait où les fers de lance seraient transformés en socs de charrue ; mais ce jour est loin encore, et il faut bien que nos cœurs affligés en prennent leur parti. Le rêve d'Henri IV et celui de l'abbé de Saint-Pierre ne sont encore que des rêves et de nobles chimères. La guerre, malgré les progrès des puissantes civilisations modernes, la guerre est encore, si détestable qu'elle soit, une des conditions du progrès humain.

Voyez cependant cet étrange effet d'optique. Il ne nous est pas difficile de supposer un état social où les différends qui s'élèvent entre les gouvernements seraient résolus pacifiquement comme le sont les contestations qui s'élèvent entre des particuliers. Lors-

que j'ai maille à partir avec mon voisin, lorsque l'un de nous croit que ses intérêts ont été froissés par l'autre, cet autre ne va pas demander, l'épée à la main, réparation du tort réel ou non qui lui est causé. Il s'adresse aux tribunaux, qui appliquent la loi et décident en dernier ressort que c'est Pierre qui a raison contre Paul, ou Paul contre Pierre.

Il semble qu'une idée si simple est aussi facile à réaliser qu'elle l'est à exprimer ; il semble qu'en étendant les mains on va toucher l'organisation arbitrale qui mettra les peuples d'accord entre eux et réglera leurs querelles sans effusion de sang. Eh bien ! non, et c'est là l'effet d'optique, l'illusion dont je parlais tout à l'heure ; ce qui semble tout près de nous en est fort éloigné encore, et pendant longtemps, ou du moins pendant un temps relativement long, les nations européennes elles-mêmes, les plus civilisées du globe, entretiendront à grands frais des armées permanentes, qui absorberont improductivement des ressources considérables ; elles auront des arsenaux, des fortifications, des fonderies de canons, des manufactures d'armes ; pendant longtemps elles arracheront à la charrue, à l'atelier, à l'usine les bras les plus vigoureux, l'élite de la jeunesse, pour lui apprendre la charge à plusieurs temps, les feux de peloton et de bataillon.

C'est triste, mais c'est fatalement nécessaire. Il est toujours facile de faire une églogue contre la

guerre ; vous n'avez qu'à écouter une mère ayant un fils sous les drapeaux. Les mères ont raison, mais elles ont raison dans l'avenir, et je vous prie de croire que j'en conviens à mon grand regret, car je ne crois avoir rien maudit ici-bas que la guerre. Elle vous fait horreur ! à moi aussi ! nous sommes d'accord. Mais voyons ; laissons pour un instant le sentiment et l'églogue de côté, et tâchons d'entrer au vif de la question.

La guerre a incontestablement été, dans le passé, un moyen de progrès. C'est par elle que les peuples se sont rapprochés et se sont connus. Supposez pour un instant que l'idée de guerre n'eût pu se faire jour dans la pensée et dans les résolutions des hommes. Chaque tribu restait à sa place, les générations parquées dans leur égoïsme mouraient sur le sol qui les avait vues naître, et après soixante siècles, l'homme ne saurait rien, ni de la forme du globe qu'il habite, ni des races diverses qui le peuplent. On en serait peut-être plus heureux, c'est possible ! mais le fait est que Dieu, en créant l'homme, l'a bardé de vices et bourré d'appétits de toute nature ; qu'en vertu de ces vices et de ces appétits, il a eu l'ambition de posséder, l'ambition de dominer, l'ambition de connaître. Caïn a été jaloux d'Abel et l'a assassiné à coups de bâton, et voilà la guerre qui prend possession du globe.

C'est un mal, sans contredit, mais allez donc vous

en prendre à Dieu qui, sans doute, avait d'excellentes raisons pour faire ce qu'il a fait. De ce mal est-il sorti un bien? Le mal se prolongeant, peut-il en sortir un bien encore? Là est toute la question, et je répons affirmativement.

La guerre a été un moyen de contact, très-violent, très-barbare, très-injuste, d'accord! mais enfin un moyen de contact. Or ce qui a pour but de rapprocher les hommes, même violemment, ne peut être absolument mauvais.

Les nations modernes sont le produit de la guerre. Il est vrai que le produit n'est pas très-merveilleux; on peut trouver qu'il est susceptible de nombreuses améliorations et je suis tout à fait de cet avis; mais enfin, telles qu'elles sont, les nations modernes ont quelques mérites. Nous sommes bien fiers de notre unité nationale, nous autres Français. Nous sommes pleins de pitié amicale pour l'Italie morcelée, pour l'Allemagne partagée en myriades de principautés imperceptibles. Cette unité, c'est pourtant la guerre qui l'a faite; avant que les Bourguignons, les Normands, les Provençaux comprissent qu'ils étaient frères, qu'ils pouvaient, par leur union, former une nation homogène et puissante, il a fallu qu'ils se heurtassent dans de rudes chocs; il a fallu qu'un terrible ouvrier, Richelieu, prît la hache en main et abattît les branches de l'arbre féodal; il a fallu que Louis XIV, cet affreux roi, ce monstre d'égoïsme et

d'iniquité, qui révoqua l'édit de Nantes et fit sabrer par ses dragons tant de braves gens dans les Cévennes, il a fallu, dis-je, que Louis XIV humiliât jusque dans les bas-fonds de la domesticité l'aristocratie française, dont les prétentions faisaient obstacle à l'œuvre d'unité.

Portez plus loin vos regards. Si l'Autriche a racheté ses droits féodaux, si l'idée de justice a pénétré jusque dans l'empire des Czars, si le servage va en disparaître, c'est parce que la France a envoyé ses armées dans toute l'Europe, et que ces armées héroïques ont semé l'idée sur les champs de bataille inondés de sang humain.

Qui a fait rentrer le torrent moscovite dans son lit ?

La guerre !

Qui a délivré la Lombardie ?

La guerre !

Croyez-vous que le roi de Naples aurait gracieusement donné son royaume à Garibaldi ? Non. Il a fallu s'en emparer par la force, par la guerre.

Fatale nécessité des luttes humaines ! Pour obtenir les fruits de la terre, il faut que l'homme déchire son sein et la baigne de ses sueurs. Tout progrès est scellé dans le sang, au milieu des plus aveugles résistances. Et cependant c'est bien une loi d'amour qui régit le monde ! Rien ne se produit sans amour. Tout être vivant est conçu dans l'ivresse mystérieuse d'un baiser. L'amour, ce grand vainqueur, sortira

trionphant de la lutte qu'il soutient depuis tant de siècles contre l'esprit de discorde et de haine, comme le bien sort du mal, comme le mieux sort du bien. Mais combien de générations encore assisteront à la lutte! Combien de temps encore avant que le fer de lance soit transformé en soc de charrue!

Tenez, écoutez là-bas, bien loin, en Orient, ces cris farouches! Regardez ces villages incendiés, ces populations massacrées, ces vieillards, ces femmes, ces enfants égorgés. O abomination! ô crime! ô douleur! Soyons fiers de notre civilisation, de nos mœurs policées, de nos progrès accomplis et développés par le travail. Vous vous croyez au dix-neuvième siècle? Non, nous sommes en pleine barbarie! Ils sont là, sous le plus beau ciel, sous le plus doux climat de la terre. Les uns sont musulmans, les autres sont chrétiens, et le plus fort se rue comme une bête féroce sur le plus faible. Peut-on assister, impassible, à ces épouvantables tueries et dire : *Allah Kerim*, il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète?

Si jamais l'emploi de la force est sacré, c'est quand il a pour objet de secourir le faible. Essayez donc de dénouer sans le glaive cet inextricable nœud de la question d'Orient, la plus complexe, la plus formidable de toutes les questions qui se dressent devant nous. C'est bien autre chose qu'une question d'indépendance et de nationalité! morale, religion, races,

politique, tout s'y trouve confondu et enchevêtré; allez donc faire un dithyrambe sur les charmes de la paix et sur l'immoralité de la guerre en présence de ces peuples si profondément divisés par des dissensions religieuses, se haïssant mutuellement, et gouvernés les uns et les autres par une race qui eut les qualités et les vices du conquérant, mais qui ne sut jamais rien administrer, rien ordonner, rien créer.

L'Europe civilisée pouvait-elle tolérer de pareils épouvantements? Ne fallait-il pas que nécessairement elle intervînt? et cette intervention elle-même, quelles seront ses conséquences? Que de rivalités n'a-t-elle pas soulevées? Puis, cette race, incapable de se protéger elle-même et de protéger les autres, cette race fanatique des Osmanlis touche peut-être à sa dernière heure; que deviendra, en cas de mort, cet immense héritage qu'elle a laissé en friche depuis tant de siècles? Quels seraient ses héritiers? et dans quelles limites, dans quelles proportions hériteraient-ils?

Portez encore plus loin vos regards! voyez dans ses profondeurs cette immense Asie à régénérer. ce vaste empire de la Chine à ouvrir et qu'il faudra ouvrir à coups de canon, œuvre gigantesque à laquelle concourent d'un commun accord la France et l'Angleterre.

Revenez maintenant sur vos pas. Voilà l'Égypte! que deviendrait-elle le jour où le Croissant ne domi-

nerait plus la mosquée de Sainte-Sophie? Descendez le Nil, arrivez en Afrique. Sur le littoral seulement, que de compétitions effrayantes! Voyez la France assise entre la régence de Tunis et l'empire de Maroc, et au-delà le drapeau de l'Espagne, et, de l'autre côté du détroit, le pavillon anglais. Croyez-vous que les occasions de conflit ne soient pas innombrables? Et ce n'est là que le littoral du nord de l'Afrique; qui peut savoir aujourd'hui ce qu'il faudra d'efforts, de sacrifices, de combats, pour que la civilisation traverse ce mystérieux continent et le transforme!

Partout, partout, hélas! la guerre apparaît comme une nécessité douloureuse et inévitable. La sagesse des hommes pourrait éviter bien des maux, mais faut-il compter sur la sagesse humaine, quand nous voyons l'Europe elle-même divisée sur les questions les plus élémentaires, quand nous voyons des catholiques prêcher en quelque sorte une croisade contre l'idée de progrès, de justice et de liberté?

Dieu nous en est témoin; nous appelons de tous nos vœux le règne de la paix; la guerre nous inspire une invincible horreur; nous avons rêvé, comme tous les généreux rêveurs, la paix universelle, l'humanité marchant vers son Dieu à travers des oasis embaumées, cultivant le globe confié à sa garde. Mais qu'il est loin encore ce jour béni! quels rudes labeurs à accomplir!

Allez, jeunes hommes ! faites la petite guerre ! habituez-vous à vaincre ! Que de peuples à délivrer, que de nationalités à restituer, que de fanatismes à vaincre ! mais tous les fanatismes sans exception. Quiconque est intolérant, qu'il le soit au nom du Christ, de Moïse ou de Mahomet, quiconque est intolérant est impie ; quiconque est intolérant viole la loi de Dieu, la loi qui fait les hommes frères les uns des autres, c'est l'intolérance qui ensanglante l'Orient. Les musulmans sont-ils les agresseurs ? sont-ce des chrétiens, comme l'ont affirmé quelques journaux, qui, les premiers, ont donné le signal des épouvantements en massacrant trois Druses voyageurs ? Je l'ignore et ne veux pas le savoir. Tout fanatisme est l'ennemi qu'il faut terrasser, et pour le terrasser il faudra faire emploi de la force.

Allez donc, jeunes hommes ! faites la petite guerre ! la carabine et le canon rayé n'ont pas fini leur temps. Pour que la moisson mûrisse il faudra l'arroser encore de sang humain. Que ce sang retombe sur ceux qui en auront provoqué l'effusion ! Il faut bien que la liberté s'établisse dans le monde ; il faut bien que la justice et le droit triomphent ; il faut bien que tout peuple vive de sa vie propre et choisisse lui-même ses chefs ; il faut bien que la tolérance l'emporte sur le fanatisme.

La tolérance ! toute la civilisation est, pour ainsi dire, dans ce grand mot. Qui n'a été touché de l'ap-

pel éloquent adressé par un ancien ministre de la justice, M. Crémieux, à tous ses coréligionnaires des quatre parties du monde, en faveur des chrétiens d'Orient victimes du fanatisme turc? En lisant cette admirable lettre, je me disais cependant : pourquoi faire un appel en faveur des chrétiens seulement? Dans ces épouvantables chocs où, sous prétexte de religion, des populations entières se heurtent les unes contre les autres, les deux partis comptent des victimes. Est-ce que l'enfant d'un musulman, devenu orphelin par la main d'un chrétien, n'a pas droit à nos sympathies aussi bien que l'enfant chrétien devenu orphelin par la main d'un musulman? Que m'importent vos distinctions, vos prophètes, vos dieux? Au-dessus d'eux n'y a-t-il pas le vrai Dieu, le vrai Père, celui devant lequel nous sommes tous égaux, qui nous donne la vie et nous la reprend sans distinction de races, de couleur ou de culte?

Est-ce que j'ai besoin de savoir qui a frappé dans la nuit de la Saint-Barthélemy pour savoir qui je dois maudire? Les poignards et les arquebuses étaient dans des mains catholiques; je les maudis, comme je maudis toute main qui se teint de sang dans ces horribles guerres religieuses, qu'elle soit protestante ou catholique, juive ou musulmane.

O funestes distinctions! haines brutales! quand donc disparaîtrez-vous? Ils se disent religieux et ils haïssent, ils se disent inspirés par Dieu et ils frappent

quiconque ne s'agenouille pas au pied de leur autel.

Non ! non ! Dieu n'est pas là où l'on haït, là où l'on massacre, là où l'on incendie en son nom. Dieu, c'est l'éternel amour et la bonté infinie. Nous marchons vers lui à travers nos ténèbres, et la guerre désormais ne peut plus être justifiée que si elle a pour but de déblayer la voie qui mène vers Dieu, de combattre tout ce qui opprime, de défendre tout ce qui souffre, de protéger le faible contre le fort. La force n'a plus que cet emploi qui soit légitime.

Allez donc, ô jeunes hommes ! Exercez-vous à vaincre et lutez pour l'établissement du règne de la justice et de la liberté, du règne de Dieu en un mot, non plus d'un Dieu sombre et jaloux parlant aux hommes par l'organe d'une caste sacerdotale, mais du Dieu vivant qui a son autel au fond de toute conscience droite, de tout cœur honnête, de toute raison saine !

Pan ! patapan ! la petite guerre continue... et l'odeur de la poudre arrive jusqu'à moi avec un nuage de fumée. C'est le symbole de la guerre. La guerre la plus juste, la plus légitime n'obscurcit-elle pas toujours un peu l'idée même qu'elle a eu pour objet d'affermir et de propager !

CHAPITRE XIII.

LE PRINTEMPS, LA JEUNESSE ET L'AMOUR.

GERMAINE ET ALICE.

Si je savais où se cache le printemps cette année, comme j'irais l'apostropher et lui faire honte sur son infâme conduite ! Depuis deux mois Paris l'attend avec impatience ; nous faisons des projets, nous nous promettons ceci et cela, nous rêvons telles promenades, nous comptons sur les lilas, sur la jeune verdure, sur le soleil, sur les tièdes brises ; nous appelons le printemps de toutes nos voix, de toutes nos ardeurs, et Monsieur ne vient pas, Monsieur se cache et boude. Et l'hiver, le triste hiver profite de cette circonstance défavorable, et revient fondre sur nous avec son cortège de froid, de grêle, de pluie, de neige, de maux de toutes sortes.

O printemps ! ô cher absent aimé ! ô jeune et beau fugitif ! que t'avons-nous fait pour que tu te détournes ainsi de nous, pour que tu nous privés de

ton doux sourire ? Est-ce que nous ne savons plus aimer ? En ce cas, ce n'est pas à toi, c'est aux jeunes gens qu'il faut s'en prendre, c'est à eux que doit s'adresser mon apostrophe. Qu'avez-vous fait de l'amour ? Quelles offenses lui avez-vous prodiguées pour que son doux compagnon, le printemps, nous traite ainsi ? Hélas ! hélas ! j'ai bien peur que vous n'ayez outragé l'amour, que vous ne l'ayez fait descendre vers les grossières régions des sens, du luxe et du plaisir ; que vous n'ayez coupé les ailes qui l'emportaient vers l'idéal, vers la poésie, vers les nobles chimères, vers les généreux enthousiasmes, vers les courageux dévouements.

Et n'allez pas croire, ô jeunesse que j'aime, vous qui êtes la moisson promise à l'avenir, n'allez pas croire que je sois devenu tout à coup morose et chagrin, ou que je veuille sevrer l'amour de ses plus douces joies, de ses plus tendres ivresses. Non ! le platonisme en amour est un rêve et une folie ; mais sachez aussi que les ardeurs de vos sens, si l'amour ne les épure et ne les élève pas, sont des crimes.

Dieu a donné à notre âme une enveloppe mortelle ; notre âme pense, aime, agit, souffre par des organes sans lesquels nulle manifestation de la vie n'est possible. C'est manquer de sens que de condamner ou de maudire les sens. Nous n'avons pas une vie corporelle et une vie spirituelle séparées ; la vie est une et de même l'amour est un ; l'amour c'est la vie tout

entière exaltée jusqu'à sa plus haute puissance. Celui qui atrophie son cœur, qui laisse en friche son esprit et se plonge aveuglément dans le torrent des jouissances matérielles offense Dieu ; mais celui qui, dédaignant une des faces de la vie, cherche exclusivement l'amour dans les contemplations idéales, celui qui, dans un excès d'ascétisme et d'austérité, martyrise son corps, ne pèche pas moins.

Cette théorie me rappelle une touchante histoire que me racontait souvent et à bâtons rompus une aimable et vieille amie, une charmante femme que la mort a depuis longtemps emportée, et dont le souvenir s'est conservé vivant et gracieux parmi tous ceux qui l'ont connue et aimée. Je ne vous redirai certainement pas cette histoire avec la finesse exquise qu'y mettait ma vieille amie, mais vous en aurez au moins le squelette. Il me semble l'entendre encore au coin de son feu, dans son petit salon jaune, enveloppée dans sa douillette ouatée, sa belle et noble figure encadrée dans ses longues boucles de cheveux blancs et soyeux.

« — Vous ai-je conté, me disait-elle, l'histoire de madame de T... et de ses deux filles ? »

Je faisais un petit signe négatif et elle reprenait :

« — C'était sous la Restauration, peu de temps après l'avènement au trône de S. M. Charles X.

« On s'occupait beaucoup alors, dans la société aristocratique de Paris, de madame de T... qui

s'était mariée, pendant l'émigration, avec un riche gentilhomme de la cour de Russie. Elle venait se fixer pour quelque temps en France, afin, sans doute, d'y marier ses deux filles, qui étaient merveilleuses de beauté, moins pourtant que leur mère. Madame de T... s'était mariée presque enfant encore; elle n'avait guère que quinze à seize ans de plus que sa fille aînée, mademoiselle Germaine, qui avait alors dix-huit ans. Sa sœur, Alice, en avait dix-sept.

« Des circonstances fortuites me rapprochèrent de cette famille et me permirent de pénétrer dans son intimité. J'étais déjà une vieille femme dans ce temps-là, et mon esprit observateur se donnait pleine carrière.

« Monsieur de T..., après avoir conduit et installé sa famille en France, était retourné à Saint-Pétersbourg, où le rappelait je ne sais quelle fonction qu'il remplissait auprès de l'Empereur. C'était au moins imprudent! Madame de T... était trop belle et trop jeune pour ne pas attirer vivement les hommages des hommes et l'attention malicieuse des femmes.

« Son salon, dont elle faisait les honneurs avec une grâce et une distinction parfaites, était fréquenté par les personnages les plus éminents de cette époque. Madame de T... avait reçu une éducation très soignée; elle avait une instruction solide, un esprit vif et charmant qui n'avait perdu, à l'étranger, aucune de ses qualités françaises; elle était bonne

musicienne, elle peignait avec goût. Ajoutez à cela qu'elle était riche et fort belle, qu'elle avait en outre le bon esprit de se parer de l'éclatante beauté de ses filles, qu'elle se posait dans le monde déjà presque comme une grand'maman, qu'elle n'avait aucune des prétentions qu'elle aurait pu légitimement conserver, et vous comprendrez que les femmes n'y purent pas tenir. Elles inventèrent sur le compte de madame de T... et de monsieur de X..., qui était un des hôtes familiers de son salon, une affreuse histoire, que dis-je? une affreuse calomnie que l'on se raconta tout bas, puis tout haut. De bonnes âmes écrivirent des lettres anonymes à monsieur de T... Le mari vint en France; les loyales explications de sa femme, et je crois pouvoir dire en toute sécurité, de son honnête femme, ne parvinrent pas à dissiper tout à fait les préventions de monsieur de T..., et une séparation amiable s'ensuivit.

« Il fut seulement convenu entre eux que, pour ne pas nuire à l'établissement de ses filles, monsieur de T... viendrait assister à leur mariage.

« — Mais, reprenait ma vieille amie, ce n'est pas de madame de T..., c'est de Germaine et de sa sœur Alice que je veux surtout vous parler. Je vous ai dit qu'elles étaient belles toutes deux. Je ne sais si c'est parce que j'ai toujours été laide, même dans mon beau temps, mais j'ai toujours admiré la beauté des autres femmes. J'avais pour ces deux jeunes filles

une affection profonde. Elles n'étaient pas seulement belles, elles étaient bonnes et spirituelles comme leur mère. Germaine avait un caractère grave et contenu ; Alice, au contraire, était expansive et légère. L'aînée aimait l'étude, elle était sérieuse et réfléchie ; la cadette aimait les bals, les fêtes, les plaisirs, la toilette, les distractions de toute sorte. Elle avait la répartie vive, une humeur charmante, une grâce exquise. Je les aimais bien tendrement toutes deux, et en observant de près ces deux natures, qui se ressemblaient extérieurement d'une façon si prodigieuse qu'on les eût prises pour deux sœurs jumelles, mais si profondément différentes sous le rapport moral, je ne pouvais me défendre d'un certain effroi.

« Germaine manifestait de plus en plus ses répugnances pour le monde, pour les brillantes réunions ; elle était pieuse, et depuis quelque temps elle s'attachait avec plus d'ardeur à ses exercices de piété. Une circonstance regrettable vint donner à ses idées un tour plus exalté et plus mystique encore.

« Parmi les jeunes hommes qui avaient sollicité l'honneur d'être présentés chez madame de T... se trouvait M. Anatole D... que vous connaissez. C'est aujourd'hui un vieillard ; c'était alors un des cavaliers les plus accomplis que vous puissiez imaginer ; il avait tout pour lui au moral comme au physique. Je me défie généralement de ce que l'on appelle dans

le monde un beau garçon. Il est bien rare que chez l'homme la beauté extérieure ne nuise pas plus ou moins à la beauté morale. M. Anatole D... ne paraissait pas se douter qu'il était beau comme l'Antinoüs, il ne portait pas sa tête comme un saint-sacrement, il n'avait pas cet air fat et ce ton insupportable qu'affectionnent les beaux hommes en général. Il était modeste, simple dans ses manières, sans timidité toutefois; il était spirituel, parlait peu et bien. C'était un de ces jeunes gens dont toute jeune fille doit dire : Je voudrais que mon mari fût ainsi ! et toute femme : Je voudrais l'avoir pour fils.

« Lorsque M. Anatole D... fut présenté chez madame de T..., il n'avait, je crois, aucune idée de mariage bien arrêtée. Je l'observai attentivement : il hésita longtemps entre les deux sœurs comme un voyageur hésite entre deux routes inconnues qui s'offrent à lui. Laquelle des deux le mènera au but souhaité, au bonheur, ce rêve que nous ne réalisons jamais complètement ?

« Je remarquai que Germaine, malgré sa réserve habituelle, ne sut pas dissimuler combien elle était touchée des attentions d'Anatole. Elle se troublait en sa présence, elle était émue quand il entrait, elle rougissait quand il lui adressait la parole. Bref, elle l'aimait, et personne au monde, si ce n'est moi, ne soupçonna la profondeur, la pureté, la noblesse du sentiment qui envahit tout à coup cette âme si

chaste et si ardente, l'âme de sainte Thérèse !

« Que d'étranges contradictions dans notre pauvre nature humaine ! quelles ténèbres parfois voilent notre cœur et notre esprit ! Je vous ai dit qu'Anatole s'était arrêté indécis entre ces deux routes qui s'ouvriraient à lui et le sollicitaient également, entre ces fraîches fleurs, deux merveilles de jeunesse, de grâce et de beauté. Certes, si son âme n'eût été aveuglée, si elle eût pu obéir au magnétique entraînement d'une autre âme sœur de la sienne, elle se fût élancée au devant de Germaine. Mais Germaine était, je vous l'ai dit, grave, recueillie, sérieuse ; Alice était vive, joyeuse, coquette, de cette ravissante coquetterie des jeunes filles qui est le premier élan de la vie. Après quelques jours d'indécision, le jeune homme, sourd sans doute à ces voix intérieures que nous ne savons pas assez écouter, se laissa aller au charme extérieur, et il devint bientôt évident qu'Alice était l'objet de ses préférences. L'étourdie jeune fille y fut à peine sensible ; elle ne songea pas même à jouir de son triomphe.

« A partir de ce moment, l'âme de Germaine se voila d'un voile impénétrable ; son bel œil sembla s'éteindre, et si sa lèvre conserva un sourire, ce fut un sourire si mélancolique, si dédaigneux des choses de la terre, qu'il me faisait peine à voir. Elle savait que j'avais pénétré le secret de son cœur ; quand j'arrivais et quand je la quittais, il y avait, dans sou

étreinte, dans ses serrements de mains, des confidences muettes; mais elle garda un silence absolu que je me fis un devoir de respecter.

« M. Anatole D... fit demander officiellement par sa famille la main de mademoiselle Alice de T... La jeune mère était presque la sœur de ses filles. Avant de répondre à la demande qui lui était faite, elle voulut non-seulement consulter Alice que cette demande intéressait directement, mais aussi Germaine, dont la droiture et le bon sens lui inspiraient une entière confiance. Ce conseil de famille se réunit le soir, et j'eus l'honneur d'y être admise. Germaine y fut admirable.

« Madame de T... exposa d'abord le fait et demanda à Alice si elle agréerait pour mari M. Anatole D...

« — Pourquoi ne l'agréerais-je pas avec votre assentiment et celui de mon père, dit en riant la jeune fille. Il est jeune, riche, distingué, on le trouve très-beau et je me permets d'être d'un avis contraire; je préfère la laideur à cette beauté régulière comme les portées d'un cahier de musique. Mais qu'à cela ne tienne, ma mère! Lui ou un autre, qui vous voudrez! Vous allez me trouver bien enfant; mais il m'est impossible de voir dans le mariage autre chose que le droit de porter certaines toilettes interdites aux jeunes filles, de disposer plus librement de soi-même. Quant aux côtés sérieux,

élevés du mariage, aux devoirs qu'il impose, je vous avoue que je ne m'en doute même pas. Vous ne m'accuserez pas de manquer de franchise.

« La mère répliqua par un petit discours fort sensé, puis je présentai quelques observations. Je fis remarquer qu'Alice était bien jeune encore, plus jeune encore de caractère que par les années, que l'on risquait beaucoup à marier une jeune fille dans ces conditions.

« — Mais, au fait ! dit Alice, notre bonne amie a raison ; je ne suis pas pressée de me marier. Si M. Anatole D... est pressé qu'il prenne les devants, je n'y tiens guère, les partis ne manqueront pas, et je ne vois pas pourquoi je me marierais avant Germaine. Pourquoi M. Anatole n'épouserait-il pas ma sœur ? ajouta en riant la jeune fille, toute fière d'avoir trouvé cette idée.

« Germaine pâlit et s'efforça de sourire : — Mais c'est toi, dit-elle, c'est toi qu'il aime, c'est toi qu'il demande en mariage et non pas moi.

« Il fallut bien se rendre à cet argument ; sur les instances de Germaine, le mariage fut résolu et célébré en grande pompe à Saint-Philippe-du-Roule. M. de T... avait fait tout exprès le voyage de Saint-Pétersbourg à Paris pour assister à la cérémonie ; il repartit le lendemain, en même temps que les jeunes époux prenaient leur vol vers l'Italie.

« Vingt partis brillants s'offrirent pour Germaine ;

elle les refusa obstinément, malgré les instances de sa mère, malgré les miennes. Insensiblement elle s'éloigna du monde ; elle passait ses journées à prier ou à lire des livres de théologie qui exaltaient son imagination. Quand j'essayais de la ramener aux réalités de la vie, quand je tentais doucement d'ouvrir ce cœur mortellement blessé, Germaine pressait ma main et repoussait avec bonté mes conseils, ses yeux se remplissaient de larmes, mais jamais une parole amère, l'expression d'un regret ne sortit de ses lèvres ; jamais je ne vis faiblir ce mâle courage, cette résignation qui est la plus grande peut-être des vertus de la femme

« Pendant ce temps, Anatole et Alice poursuivaient leur voyage. Leurs lettres, fréquentes d'abord, devinrent de plus en plus rares. Celles d'Alice portaient l'empreinte de cette légèreté d'humeur, de cette ardeur au plaisir qui étaient le fond de son caractère. Elle ne parlait que des fêtes auxquelles elle assistait et rarement de son mari ; si le mouvement, si le bruit s'arrêtaient autour d'elle, aussitôt elle s'ennuyait, et ses lettres portaient la trace de son ennui. Anatole, en écrivant à madame de T... ou à Germaine, avait exprimé avec passion son enthousiasme, son amour pour Alice. Peu à peu ses lettres étaient devenues très-brèves, et c'est à peine s'il y était question de la jeune femme.

« Un jour j'arrivai chez madame de T... et je la

trouvai plongée dans la plus grande désolation. Elle me tendit une lettre qu'elle venait de recevoir, datée de Messine ; je n'en ai jamais oublié les termes ; les voici, je suis sûre de les reproduire exactement :

« Madame et chère mère,

« Permettez-moi d'ouvrir mon cœur tout entier devant vous, un pauvre cœur bien profondément affligé, un cœur qui porte cruellement la peine de son erreur.

« Je me suis trompé quand je vous ai demandé Alice en mariage, je me suis trompé sur moi-même, je me suis plus gravement encore trompé sur elle. Alice ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et de mon côté je n'ai plus pour elle qu'une affection dévouée. Peut-être l'amour qu'elle m'avait inspiré se serait-il accru ou tout au moins maintenu s'il eût été partagé. L'indifférence de ma femme l'a éteint.

« Alice n'est pas faite pour le mariage. Je n'ai aucun grief positif à articuler contre elle ; je crois qu'elle n'a manqué à aucun de ses devoirs jusqu'ici ; mais son indomptable légèreté, l'ardeur qui l'emporte vers le plaisir, l'exposent à des dangers où périront infailliblement, un jour, mon honneur et le sien. Elle ne connaît aucun frein, elle n'accepte aucune autorité. Elle n'admet d'autre règle de conduite que sa fantaisie ou son entraînement vers

le plaisir, vers les triomphes de sa coquetterie.

« Que dois-je faire ? User contre elle de mes droits rigoureux, la contraindre par la force ? Un galant homme n'en vient pas à de telles extrémités. Je vais la ramener à Paris, je la remettrai sous votre tutelle et celle de son angélique sœur ; ce sera une séparation amiable, et je ferai les vœux les plus sincères pour que la conduite d'Alice ne me mette jamais dans la douloureuse obligation de demander aux tribunaux une séparation judiciaire.

« Veuillez agréer, etc.

« ANATOLE D... »

« A la lecture de cette lettre, je fondis en larmes. — Au nom du ciel, me dit vivement Madame de T..., qui entendit marcher dans la pièce voisine, faites que Germaine ne se doute de rien.

« Germaine entra, en effet. Il fut impossible de lui cacher la cause de notre émotion. Elle prit la lettre ; ses lèvres tremblaient pendant qu'elle la lisait des yeux. Mon regard était attaché sur elle, ses traits ne trahirent aucune douleur : — Mon beau-frère se trompe, dit-elle avec calme, il se trompe sur le compte d'Alice, il la calomnie. Ma sœur est et restera pure. Qu'elle nous revienne ; que son mari s'éloigne d'elle, s'il le veut ; qu'il manque le premier à son serment en refusant à Alice la protection dévouée qu'il a juré de lui donner, c'est son affaire ; quant à nous,

ma mère, notre devoir est tout tracé. Après avoir essayé de dissiper le nuage qui est venu sitôt obscurcir cette union, si M. Anatole D... persiste à vouloir s'éloigner d'Alice, sa mère, sa sœur et son amie, ajouta-t-elle en me tendant sa main, sauront ce qu'il leur reste à faire, elles seront les protectrices de celle que l'on abandonne si lâchement.

« Hélas! c'est l'héroïque Germaine qui se trompait, et M. Anatole D... avait raison; un éclat retentissant que je vous conterai une autre fois, sépara violemment les deux époux et compromit Alice sans retour.

« La conduite d'Anatole, en ces fâcheuses circonstances, fut si digne, si cordiale, que ce douloureux événement, au lieu de l'éloigner de Madame de T... et de Germaine, l'en avait au contraire rapproché. Ce fut auprès de ces deux femmes qu'il vint chercher les consolations, les forces dont il avait besoin; ce fut avec leur concours qu'il tenta de ramener la pauvre égarée.

« L'épreuve fut rude pour Germaine. Son grand cœur sut cependant contenir son immense amour et le contenir à ce point que nul éclair ne trahit sa présence. Anatole s'était trompé, ainsi qu'il l'avait ingénûment avoué dans sa lettre. Il le comprit bien mieux encore lorsqu'il vit de près Germaine, lorsqu'il put apprécier les trésors de dévouement et de tendresse que recélait cette âme qui s'était pourtant of-

ferte à lui, qui s'était élancée au-devant de la sienne dans les premiers tressaillements de la jeunesse, et qu'il avait méconnue. Son cœur s'éveilla alors, quand il était trop tard; il comprit toute l'étendue de sa faute, et ce fut son châtement, non d'aimer, — car l'amour, alors même qu'il ne nous porte que des douleurs, est toujours une divine récompense, — mais ce fut son châtement de ne jamais lire complètement dans l'âme de Germaine, et de ne jamais soupçonner la passion profonde, l'ardent amour que cette âme courageuse renfermait, comme on renferme un parfum précieux dans un vase hermétiquement clos.

« Nulle femme n'a porté plus loin ni plus haut le sacrifice d'elle-même que ne le fit Germaine. Elle se vit aimée par l'homme dont elle portait l'image dans son cœur, et jamais elle ne laissa échapper un mot, un signe qui pût éclairer Anatole sur l'état de ce cœur qui lui appartenait tout entier.

« Un événement terrible, cependant, vint changer cette situation, Alice mourut... Mais ici commence une autre histoire, ajoutait la bonne vieille, et je vous la conterai un de ces soirs, quand vous viendrez prendre le thé au coin de mon feu. »

C'est la fin de cette histoire, c'est le récit des amours de Germaine et d'Anatole, qui vient à l'appui de ce que je voulais prouver; mais je fais comme ma vieille amie, je vous conterai cela un autre jour.

CHAPITRE XIV.

LES ASPIRATIONS MODERNES.

Nous connaissons mal notre temps ; tout siècle semble prendre plaisir à se calomnier lui-même.

Il est rare que les générations vivantes aient conscience de l'œuvre à laquelle elles concourent. Les hommes sont presque toujours comme ces ouvriers des Gobelins qui, placés derrière le canevas, ignorent les dessins et les formes qu'ils créent.

Si l'on veut juger sainement l'époque à laquelle on appartient, il faut, par un effort d'esprit, s'isoler de ses contemporains et apprécier leurs tendances générales, comme il faut être à quelque distance d'un orchestre pour bien entendre la symphonie qu'il exécute ; sinon l'oreille est frappée de certaines parties, de certains détails, mais elle ne saisit pas l'ensemble.

Ceux qui voient de près le mouvement industriel

et financier de notre époque, par exemple, sont portés à croire et disent bien souvent que nous sommes un peuple d'agioteurs et de spéculateurs, n'ayant d'autre passion que celle du gain, d'autre amour que celui du bien-être, du luxe, des jouissances matérielles.

Ceux qui n'observent que ce qu'on appelle le monde, où s'agitent des femmes n'ayant pour toutes préoccupations que les recherches de leur toilette ou les triomphes de leur coquetterie ; des jeunes gens au cerveau vide , épuisés par la débauche, ceints d'égoïsme et de vanités ridicules; des hommes sans cœur et sans esprit, ceux-là disent volontiers que nous sommes une nation lâche et corrompue dont le talon du maître peut impunément courber le front.

Ceux qui, attachés aux conceptions et aux formes du passé, voient la société marcher, à travers des chemins inconnus, vers un but qu'ils ignorent, lui jettent l'anathème et crient à l'abomination de la désolation.

Et ainsi de suite.

Je ne partage aucune de ces appréhensions.

Si nous voulons être justes, élevons nos regards, voyons l'ensemble plus que les détails ; ou, si les détails nous frappent malgré nous, s'ils nous affligent, corrigeons nos impressions par l'idée générale

de l'ensemble. Toute liqueur a sa lie et son écume ; l'écume est à la surface, la lie est au fond, mais entre ces deux couches, si épaisses qu'elles soient, la liqueur est saine et pure.

A tort ou à raison, nous sommes de ceux qui glorifient, non le temps présent, non telle ou telle période de notre siècle, période exaltée ou avilie au gré des passions politiques et de l'esprit de parti, mais le siècle tout entier, avec ses défaillances et ses gloires, le grand siècle d'affranchissement qui a commencé en 1789 et qui ne finira que lorsque l'œuvre qu'il a entreprise sera elle-même terminée.

Oui, un grand siècle, celui-là ! car il édifie au milieu des ruines ; car il marche vers la justice, vers le droit, vers la liberté, vers l'amour, vers Dieu, en un mot. Et ce n'est pas légèrement que j'écris ce grand nom. Dieu, qui est tout amour, toute liberté, tout droit, toute justice, Dieu est l'aspiration généreuse de notre siècle, Dieu est au fond de la conscience publique, et jamais le peuple de France n'a mérité plus qu'aujourd'hui d'être appelé l'apôtre de Dieu. *Gesta Dei per Francos.*

Nous ne sommes ni un illuminé, ni un enthousiaste, nous écrivons ces lignes dans le calme et dans le silence, après de longues et mûres réflexions, et nous supplions ceux qui nous lisent de réfléchir eux-mêmes avant de nous juger.

La France enfante un ordre nouveau, une société

nouvelle ; elle est environnée de ruines et c'est au milieu de ces débris qu'elle construit la Jérusalem moderne où tous les peuples viendront se presser fraternellement et adorer le même Dieu. Si vous ne regardez que les ruines dont le sol est jonché, vous ne pouvez soupçonner les fondements de l'édifice qui s'élève. Cet édifice est un édifice religieux, et ceux qui le construisent, qu'ils aient ou non conscience de l'œuvre à laquelle ils concourent, sont des hommes de bonne foi et de bonne volonté.

Il y a longtemps que le plus grand des écrivains catholiques a écrit cette parole célèbre : « Il n'y a plus de religion sur la terre ; le genre humain ne peut rester dans cet état. Nous devons tous nous attendre à un grand événement dans l'ordre divin. »

Il n'y a plus de religion sur la terre ! Ah ! si Joseph de Maistre a voulu dire que c'en était fait des formes religieuses du passé, il avait raison. Mais la religion n'est pas seulement une forme, un culte, une discipline cléricale, une hiérarchie cléricale. La religion, c'est un principe, c'est une idée. Or, le principe vit, l'idée vit, elle marche, elle lutte, elle délivre, et, à ce point de vue, on peut dire que jamais la religion, c'est-à-dire le sentiment qui unit l'homme à l'homme, les peuples aux peuples, l'humanité à Dieu, jamais ce sentiment, cette religion ne furent plus puissants, plus forts, plus actifs.

Qu'importe que les cultes succombent et que les

clergés se lamentent, si l'idée religieuse vit, si l'humanité progresse dans sa voie ! Un culte n'est autre chose que le vêtement d'une époque. Quand l'époque grandit, le vêtement craque. Ne faut-il pas que l'enfant devenu adulte ait la liberté de ses mouvements, plus d'air pour ses poumons, plus de place pour son activité ?

Si un culte est le vêtement d'une époque, le clergé attaché à ce culte est l'instituteur de cette époque ; c'est lui qui se place entre l'homme et Dieu ; c'est lui qui menace et frappe au nom de Dieu ; c'est lui qui encourage ou effraye son élève en lui montrant un paradis ou en l'effrayant des perspectives d'un enfer.

Cela est bien, cela est bon pour les siècles enfants, pour les peuples enfants ; mais quand les peuples sont devenus adultes, les instituteurs ont fini leur tâche. Alors une vie nouvelle commence ; la conscience publique perçoit Dieu, et tout intermédiaire entre elle et lui devient inutile.

Notre siècle en est là ; la France surtout en est là, et ceux qui les croient impies l'un et l'autre ne se rendent pas compte du mouvement prodigieux qui s'accomplit dans leur sein.

Prenez garde ! nous dit-on, ce mouvement conduit aux abîmes, à la désolation, à la mort. Non ! il conduit à la vie. Avez-vous quelquefois assisté à

cette heure solennelle où une femme, au milieu des angoisses et des déchirements, va devenir mère ? L'inquiétude et l'effroi se peignent sur tous les visages. Tout se tait ; les plaintes de la pauvre mère retentissent et portent l'effroi dans tous les cœurs. Les douleurs deviennent de plus en plus poignantes, un cri suprême s'échappe... Direz-vous que c'est la mort ? Tenez ! voilà le nouveau-né qui vagit ; ce n'était pas la mort, c'était la délivrance, c'était la vie, c'était une créature faite à l'image de Dieu qui naissait parmi nous, et tous ceux qui naguère étaient silencieux et glacés d'effroi, et la mère elle-même, martyre auguste ! n'ont que des sourires pour ce nouveau-venu parmi les hommes.

Ainsi enfantent les sociétés. O vous, qui blasphémez, prenez garde ! dirons-nous à notre tour, là où vous n'apercevez que ruines et désastres, la vie est éclosée, l'enfant est né, et cet enfant porte en lui le salut du monde ; cet enfant, c'est une idée, c'est un principe, c'est une religion ; c'est l'idée de droit, c'est le principe de justice et de liberté, c'est la religion de tolérance et d'amour. Vous voyez bien que c'est un enfant divin qui nous est né ! Tant pis pour ceux qui le méconnaissent dans ses langes misérables ; tant pis pour les rois et les mages qui ne viennent point offrir l'encens et la myrrhe à ce nouveau-né, tant pis pour ceux qui ne se prosternent pas devant lui !

Oui, nous l'affirmons du fond de notre conscience et nous en portons témoignage à la face du Dieu vivant, l'aspiration de notre temps est tout entière vers cette idée, vers ce principe, vers cette religion, qui de jour en jour grandissent.

Vous dites que nous sommes dévorés par la prose, par les calculs positifs, par la passion du lucre, par l'égoïsme, par les futilités ; sans doute cela est vrai pour la lie, cela est vrai pour l'écume ; mais élevez votre point de vue au-dessus des étroites préoccupations et interrogez les plus vulgaires tendances elles-mêmes.

Ces grandes entreprises, ces associations de capitaux, ces chemins de fer autour desquels l'agiotage a dansé tant de grossières sarabandes, ne sont-ce pas des instruments d'unité ? Ne sont-ce pas ces rails posés sur le sol, ces fils électriques, ces locomotives ardentes, ces machines à vapeur qui ont rapproché les peuples et les ont initiés à la communauté de leurs intérêts ? N'est-ce pas l'industrialisme qui a créé les gigantesques rendez-vous où toutes les nations viennent périodiquement exposer leurs produits, se glorifier de leur travail, et prêcher l'œuvre de paix, l'œuvre de concorde ?

N'est-ce rien que l'Italie délivrée par les armes de la France ? N'est-ce rien que ce droit des peuples inauguré par nous ? Est-ce de la prose, est-ce de

l'égoïsme, que cette entreprise héroïque et hardie de l'aventurier Garibaldi courant à la délivrance d'un peuple opprimé et tenant en haleine les rois de l'Europe? Jamais l'apostolat humain a-t-il revêtu des formes plus vigoureuses et plus décisives?

Cet apostolat d'émancipation, de liberté, nous en avons tous notre part, si humbles que nous soyons. Que chacun fasse sa tâche! Dans une mosaïque, nulle pierre n'est inutile; dans un concert, tout instrument, toute note a sa valeur. Tout effort humain a son importance. Un grand poète l'a dit depuis longtemps :

Oui, j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde,
Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde.

C'est de cet apostolat qu'il faut se préoccuper. Dans la lutte de l'erreur contre la vérité, de l'iniquité contre la justice, de la force contre le droit, de l'oppression contre la liberté, chacun de nous a son effort à tenter. Tel se croit impuissant qui peut beaucoup; tel se croit faible qui trouvera des forces ignorées; tel se croit muet qui sera éloquent le jour où il osera parler. Ne dites pas : Je n'ai pas de tribune d'où je puisse me faire entendre. N'est-ce pas une tribune que le foyer domestique? N'est-ce pas une tribune que le lieu où se réunissent des cœurs

amis? Jetez au vent la bonne semence; qu'une graine seulement tombe en une terre fertile et vous n'aurez pas perdu votre temps, et Dieu lui-même vous tiendra compte de votre effort, alors même que nulle graine ne germerait sur le sol.

Une voix impie a fait entendre jadis devant une ville assiégée, cette abominable parole : « Tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens! » Il faut retourner ce blasphème et en faire une sage maxime : « Éparpillez ! donnez généreusement toutes vos bonnes pensées, tous vos bons sentiments, Dieu saura féconder la moisson. »

Inscrivons-nous contre toutes lâches faiblesses et tout égoïsme, contre tout découragement et tout désespoir. Dieu nous regarde; combattons le bon combat. Dieu parle au fond de nos consciences; la religion n'est plus seulement dans tel ou tel sanctuaire, au pied de cet autel ou de cet autre, devant telle ou telle image. La religion est partout où l'homme compatit aux douleurs de l'homme, partout où les cœurs s'aiment, partout où la sainte délivrance a planté son drapeau, partout où le faible se débat contre le fort qui l'opprime injustement. Non, de Maistre se trompait quand il disait qu'il n'y avait plus de religion sur la terre. Cette parole est vraie en ce sens que toute religion exclusive, ambitieuse, intolérante, tendant à la domination universelle, a

fait son temps. Mais le Christ est vivant? N'est-ce pas hier que l'Église catholique célébrait la fête de la résurrection? Elle chantait l'*Alleluia* joyeux, pendant qu'on quêtait pour Rome le denier de saint Pierre, ce denier destiné à acheter des balles et des fusils! Christ est ressuscité, Christ vit et le règne de Dieu approche. Après dix-huit siècles, la prière est exaucée : « Que votre règne arrive, ô Père! que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, que votre nom soit sanctifié; donnez-nous par le travail notre pain quotidien et pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Oh! les insensés qui croient qu'il n'y a plus de religion sur la terre! la religion, c'est l'amour, le saint amour qui unit les hommes et les peuples! c'est ce qui délivre! c'est ce qui rend bon et indulgent. Christ vit, vous dis-je, il n'appelle plus seulement à lui les petits enfants, il appelle les peuples; c'est lui dont le souffle puissant soulève la Sicile et agite le vieil Orient; c'est lui, le bon pasteur, qui va chercher la brebis égarée; c'est lui qui relève la pécheresse et la protège contre les méchants. C'est lui qui de sa voix vibrante, nous crie que la loi suprême, c'est la liberté; que la vraie religion, c'est l'amour, c'est le pardon.

Telle est la semence qui germe dans les âmes; tel est l'enseignement que nous devons répandre; telle

est la bonne nouvelle que nous devons colporter de bouche en bouche.

L'heure est décisive. Ce dix-neuvième siècle si calomnié marche vers la divine lumière. Nous avons devant nous le flambeau qui éclaire et la torche qui brûle; prenons le flambeau et d'une main vaillante promenons-le à travers les ténèbres pour les dissiper. Le flambeau, c'est l'amour; la torche, c'est la haine; celui-là est la paix; celle-ci est la guerre. Malheur à qui secoue la torche! Malheur à qui attise la guerre! Malheur à qui, pouvant dénouer des chaînes, attend que les opprimés les brisent!

Depuis que l'humanité a commencé son pèlerinage et son ascension sur le globe infime que Dieu lui a donné pour domaine, jamais les circonstances ne furent plus graves et plus solennelles. Le drame humain arrive à un de ses dénouements; quelque chose meurt, et quelque chose naît. Ce qui meurt, c'est le vieux droit, ce sont les vieux antagonismes, c'est l'esprit du passé; ce qui naît, c'est l'unité humaine, c'est la liberté, c'est le droit nouveau. Contre ce qui meurt soyons sans haine; pour ce qui naît soyons vigilants, prévoyants, actifs, comme on aide l'enfant à naître et à se développer.

Nous avons voulu répondre aux accusations dirigées contre notre temps. La forme que nous avons employée n'est pas celle qui nous avait d'abord paru la meilleure. Nous voulions compulsier avec calme

les états de service de notre siècle, raconter ce qu'il a fait, mettre en relief ses généreuses tendances, ses aspirations les plus énergiques.

Nous nous sommes laissé entraîner par notre sujet, et notre pensée a revêtu une forme vive et ardente qui a nui peut-être à l'expression du sentiment dont nous voulions nous faire l'écho. Il est des esprits réfléchis qui nous blâmeront peut-être ; peut-être aussi est-il des cœurs qui préféreront ce langage à un exposé froid et didactique comme un bilan commercial.

Pour ceux-ci nous n'avons rien à ajouter ; pour les autres il serait peut-être bon de résumer notre pensée en termes plus précis et plus catégoriques. Nous chercherions en vain aujourd'hui d'autres formules et un mode quelconque d'argumentation.

Le monde moderne est comme Jason ; il marche à la conquête d'une nouvelle toison d'or, toison opulente qui ne sera plus suspendue au cou des souverains, mais qui abritera tous les membres de la famille humaine. C'est une grande et noble entreprise que cette conquête ! La France, depuis le seizième siècle, a commencé cette entreprise, cette héroïque aventure. Ce que nous avons voulu dire surtout, c'est que la France moderne, malgré ses défaillances, intéressées ou non, malgré ses prostrations, a conscience de sa tâche et qu'elle ne lui est

pas inférieure ; c'est que le sentiment religieux, dans sa plus haute acception, est plus vivant que ne le disent quelques-uns et que beaucoup semblent le croire, ce sentiment n'étant autre chose que l'amour sous sa forme la plus élevée et la plus active. Or, la nation qui sait mourir et vaincre à Solferino, à Magenta, à Marignan pour délivrer un peuple frère, la nation qui convie les peuples à s'émanciper, cette nation fait l'acte d'amour le plus prodigieux qui ait jamais été fait.

Il n'y a là ni politique, ni passion politique, il y a un sentiment supérieur à tous les débats humains, ce sentiment c'est l'amour porté à son extrême puissance.

Une nation qui aime à ce point n'est pas de celles dont il faille désespérer, et moins encore une de celles que l'on puisse calomnier.

Les aspirations modernes sont celles que nous indiquons. En vain, pour les nier, s'appuierait-on sur des faits partiels ; nous en appelons des détails à l'ensemble, du point de vue particulier au point de vue général. Il y a plus : nous affirmons que les faits particuliers eux-mêmes, si déplorables qu'ils puissent être, si éloquemment qu'ils concluent en apparence contre nous, ces faits viennent à l'appui de notre affirmation. Les peuples, comme les individus, comme la nature elle-même, ont des époques de las-

situde, de silence, d'affaissement, qui ressemblent à la mort et qui ne sont qu'une des formes de la vie. Vous admirez maintenant la verdure des arbres, l'éclat et le parfum des fleurs, les promesses de la moisson ; rappelez-vous cependant ce qu'étaient, il y a quelques mois, ces forêts dépouillées, ces arbres pareils à des squelettes, ces campagnes, si riantes aujourd'hui, hier mornes et désolées ! C'était l'apparence de la mort, et cependant, à travers ces branches desséchées, sous ce sol couvert de givre et de neige, la sève fermentait et préparait, dans l'ombre et le mystère, la fête radieuse du printemps.

Ne désespérons jamais ! Notre siècle aspire vers Dieu, marche vers Dieu. Il vous paraît sceptique ou incrédule, matérialiste et railleur ; oui, en effet, j'ai entendu ces notes dans le concert, j'ai vu cette ombre dans le tableau ; mais une note n'est pas tout le concert, une ombre n'est pas tout le tableau. Quand le soleil va disparaître à l'horizon, celui qui est sur la montagne aperçoit encore l'astre radieux quand il fait nuit déjà pour celui qui est dans la plaine, et alors même que l'astre a disparu à nos regards et nous laisse dans l'obscurité, d'autres hommes, nos frères, le saluent avec joie, comme nous le saluerons nous-mêmes à son retour. Dans l'ordre moral il y a un soleil aussi, que des nuages peuvent voiler, mais

qui est immuable et éternel. Ce soleil est celui de la liberté, de la justice, c'est celui du bon Dieu, l'astre de l'immortel amour. C'est vers ce soleil, c'est vers cet astre béni que nous marchons, même à travers nos décombres et nos ténèbres.

CHAPITRE XV

JUSTICE ET LOYAUTÉ. — LA DEMOISELLE AUX QUARANTE MILLIONS.

Il est pour l'écrivain une fête auprès de laquelle toute fête pâlit.

C'est d'être assis à sa table, dans le silence de son cabinet, de feuilleter ses livres, de deviser avec le public, de lui dire ses sentiments, ses émotions, ses pensées, de rechercher avec lui et par lui la vérité; de faire passer dans le cœur ou dans l'esprit des amis et des adversaires inconnus qui le lisent, les convictions qui remplissent son âme; quelle fête est comparable à cette fête, à cette joie intime et profonde!

Le plus charmant des poètes contemporains a dit : « C'est amusant d'écrire! » Eh bien! j'en suis fâché pour Alfred de Musset, mais il n'a pas dit toute la vérité, probablement parce qu'il ne l'a pas sentie tout entière. Sans doute, c'est amusant d'écrire, mais n'est-ce que cela? Non! c'est passionnant, c'est con-

solant, c'est fortifiant. Quelle que soit la mesure de talent que Dieu nous ait départie, du moment où nous sommes en communication avec cet être mystérieux et multiple qui a nom : le public ; du moment où nous lui adressons la parole du haut d'une tribune, si humble qu'elle soit, nous avons une mission à remplir, c'est celle d'éclairer autant qu'il est en nous, de rechercher la vérité, comme je le disais tout à l'heure, de la propager, de combattre le bon combat.

Avoir de l'esprit, bien dire, éviter les tours ennuyeux, c'est sans contredit une condition essentielle ; mais ce n'est pas la seule, ce n'est pas même la première. Avant tout, il faut bien penser et tendre l'oreille aux moindres bruits venant de tous les points de l'horizon, les examiner attentivement afin de s'assurer s'ils ne nous portent pas un fragment de vérité. Là est la fête, la vraie fête de l'esprit et du cœur, là est le devoir, là est le secret de la joie que nous éprouvons à témoigner ici ou là en faveur de notre foi.

Sans doute l'écrivain vit de son travail intellectuel, au même titre que le prêtre vit de l'autel, que l'industriel, le négociant, l'ouvrier, l'avocat, le médecin, le laboureur vivent de leurs conceptions, de leurs entreprises et de leurs labeurs quotidiens. Mais l'écrivain qui fait métier d'écrire et qui écrit sans conviction, qui ne marche pas vers un but déterminé, qui ne consacre pas son talent, son âme, sa vie entière, à quelque noble cause, à quelque grande et généreuse

idée, celui-là est un manœuvre de la plume, si habile et si exercée que soit cette plume, mais il n'est pas écrivain dans la haute acception du mot. Nous pouvons nous tromper, — et qui ne se trompe ici-bas ! — nous pouvons faire fausse route ; mais si un seul instant notre bonne foi n'est pas évidente comme la clarté du soleil, si notre intention n'est pas honnête et pure, nous tombons dans les bas-fonds, nous cessons d'être écrivains, et nous ne sommes plus que des écrivailleurs.

C'est là ce qui place très-haut notre difficile et délicate profession. Pour notre compte, nous l'aimons avec passion et nous l'exerçons avec orgueil. Nous ne sommes que simple soldat dans les rangs de la presse, mais nous sommes fier de notre poste que nous n'avons jamais déserté et que nous ne désertérons jamais, s'il plaît à Dieu ! Si loin que nous remontions dans nos souvenirs, nous avons conscience de n'avoir jamais écrit un mot qui ne fût la sincère expression de notre pensée, et de n'avoir jamais exprimé une pensée qui ne fût en pleine conformité avec nos convictions. Sans doute nous avons pu nous tromper, nous avons erré ; mais nous avons toujours cru être dans le bon chemin.

Mais pourquoi et à quoi bon, direz-vous, ces réflexions ? quelle mouche vous pique ? et qui vous force ainsi à vous glorifier vous-même ? Ah ! laissez-moi, chers lecteurs, cette satisfaction. Si un homme

venait et vous disait : ma pensée a été méconnue , mes écrits ont été déchiquetés par lambeaux et soumis à la torture des plus malveillantes interprétations ! est-ce que vous ne pardonneriez pas à cet homme l'innocent plaisir de se rendre témoignage à lui-même, devant sa conscience, devant son honneur, devant sa propre dignité, devant ses plus loyales intentions (1) ?

Ah ! sans doute, dans la rapidité de l'improvisation que comporte la polémique quotidienne, il peut échapper des paroles malheureuses qui trahissent la pensée ou qui l'accentuent plus énergiquement qu'on ne le voudrait. Tout écrivain est un athlète qui combat pour la cause qu'il croit la meilleure et contre des adversaires qu'il croit dangereux, puisqu'il les combat. Il peut se faire que, dans l'ardeur de ces luttes, les coups portent parfois plus rudement et plus loin qu'on ne l'aurait voulu. C'est là une question de mesure ou de convenance, et pour notre compte, non-seulement nous nous reprochons, mais nous consentons volontiers à ce qu'on nous reproche ces regrettables écarts, lorsqu'il arrive que, malgré

(1) Cette page fut écrite au lendemain du procès intenté devant la 1^{re} Chambre de la Cour impériale de Paris, par la Rédaction et l'Administration du journal le *Siècle*, contre Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, M^e Sénard portant la parole pour le *Siècle*, M^e Berryer et M^e Ploque pour l'évêque d'Orléans, M. le procureur général Chaix-d'Est-Ange pour le ministère public.

nous, nous nous en rendons coupables. Mais de ce défaut de forme à la culpabilité de l'intention, au soupçon de mauvaise foi, il devrait y avoir un abîme.

J'ai écrit tout à l'heure un mot sur lequel je voudrais insister : La vérité ! disais-je, telle doit être la passion, tel doit être le but de l'écrivain.

— Mais, me dit quelqu'un, si vous êtes dans l'erreur, si vous propagez l'erreur sciemment, méchamment, on a bien le droit de vous en empêcher; car la vérité est ici et non ailleurs; elle est dans telle ou telle doctrine, dans telle ou telle forme religieuse et non dans telle ou telle autre. Je vous montre la lumière et vous ne voulez pas la voir. C'est volontairement et de parti pris que vous marchez vers les ténèbres et que vous entraînez à votre suite ceux qui vous écoutent.

J'en demande bien pardon à mon contradicteur, mais est-ce ma faute si ce qui lui paraît être la vérité me paraît, à moi, être l'erreur, si je vois la lumière là où il voit les ténèbres, et les ténèbres là où il voit la lumière ? Transportons un instant le débat de l'ordre moral dans l'ordre matériel. Vous me dites : Cette étoffe est bleue. Je vous réponds qu'elle me paraît verte; vous insistez, vous tâchez de me persuader qu'elle est bleue; mais, comme à mes yeux elle est verte, je persiste dans mon dire. Irez-vous

accuser ma bonne foi ? accuserai-je la vôtre ? Non ! vous direz de moi et je dirai de vous : Evidemment il a la vue mal conformée, puisqu'il voit bleu ce qui est vert et vert ce qui est bleu.

Du sens de la vue passons à celui du goût : Telle chose vous paraît exquise, elle flatte votre palais, elle satisfait votre estomac ; je la trouve nauséabonde, elle me répugne et mon estomac la repousse absolument. Direz-vous que je suis de mauvaise foi ? Non, vous direz tout au plus que j'ai le goût perverti, mais vous ne me maudirez pas pour cela. Ainsi, pour tous les autres sens : ce qui plaît à votre tact ne plaît pas au mien ; ce qui offusque mon odorat chatouille agréablement le vôtre ; nous sommes organisés différemment, et voilà tout ce que cela prouve.

Dans l'ordre moral ces dissentiments prennent des proportions plus grandes, mais ils tiennent aussi à des différences d'organisation ou à des préjugés, ou à des partis pris, ou à des systèmes d'éducation différents. Je ne vois pas la vérité là où vous la voyez ? Qui de nous se trompe ? Nous trompons-nous tous les deux ? C'est bien possible. La vérité absolue est en Dieu seul ; nous n'en possédons jamais que les fragments qui se superposent, s'ajoutent de siècle en siècle les uns aux autres ; mais ces fragments, si considérables qu'ils soient, ne constituent jamais qu'une très-faible partie de ce tout immense, éternel, lumineux qui est en Dieu. Personne ne peut donc

ici-bas dire, avec une apparence de raison : Je possède toute la vérité.

Ce qui est vrai, c'est que chacun de nous, dans des directions différentes ou entièrement opposées, marche à la conquête d'un de ces fragments de vérité dont je parlais tout à l'heure, et le rapporte à l'humanité, comme dans une ruche chaque abeille va au loin butiner les fleurs qui lui conviennent, celles-ci dans les plaines, celles-là sur la montagne, et toutes rapportent un rayon de miel.

Certes le paganisme était l'erreur, et cependant n'est-ce pas du fond de cette erreur que Platon et Socrate ont rapporté la notion du vrai Dieu ! Qui vous dit que du fond de l'erreur contemporaine où vous croyez que telle doctrine, tel homme est plongé, cet homme et cette doctrine ne rapporteront pas aussi un brin de vérité. Et quand même il n'en devrait pas être ainsi, quand même les efforts de cette doctrine, de cet homme, devraient demeurer sans résultats apparents, qui vous dit que ces efforts stériles aujourd'hui ne seront pas fécondés demain ? Ce qui importe, c'est que nous soyons de bonne foi dans notre ardeur à rechercher la vérité, c'est que nous ne transigions jamais avec notre conscience, c'est que nous ne jetions pas l'anathème et la malédiction sur ceux qui labourent un autre champ que le nôtre, qui ne travaillent pas avec nous à la même vigne.

Eh bien ! en ce qui nous concerne, nous affirmons

que le point vers lequel nous marchons nous paraît très-réellement lumineux, et que le point duquel volontairement nous nous éloignons nous paraît très-réellement obscur. Nous avons la foi profonde que nous marchons vers la vérité, lorsque nous luttons, par exemple, pour toutes les libertés, et principalement pour la liberté de conscience; lorsque nous repoussons l'intervention de tout intermédiaire entre la conscience et Dieu; lorsque nous rejetons la doctrine des châtimens éternels, lorsque nous croyons que l'homme est l'arbitre de sa propre destinée présente et future, suivant le bon ou le mauvais usage qu'il fait de sa liberté.

Vous croyez le contraire; je ne réclame d'autre privilège que celui de démontrer honnêtement qu'à mon sens vous vous trompez; usez d'un privilège analogue: mais quand vous m'aurez maudit ou excommunié, quand vous m'aurez dit que je suis sans honneur, quel argument aurez-vous à ajouter à votre thèse? Aucun.

Quand donc les hommes comprendront-ils que le meilleur moyen de combattre ce qu'ils croient être l'erreur, c'est de démontrer ce qu'ils croient être la vérité aussi clairement et avec autant de calme que possible?

Mais laissons cela, et sans autre transition parlons mariage, si vous le voulez bien. Il a été ques-

tion, dans ces derniers temps, d'une belle jeune étrangère qui apporte en mariage une modeste dot de quarante millions de francs. Cette opulente personne est, dit-on, créole et orpheline ; son père est mort après avoir gagné dans d'heureuses entreprises la bagatelle de quatre-vingts millions, qu'il a partagés entre ses deux enfants, car ce riche parti a un frère.

Je vous laisse à penser l'effet qu'a produit sur les mères qui ont des filles mûres et sur les jeunes gens qui éprouvent le besoin de faire ou de refaire leur position, cette double perspective. C'était une course au clocher. Le tuteur de la jeune fille inscrivait à la suite les uns des autres les noms, titres et qualités des prétendants ; la liste, au bout de quelques jours, était déjà égale en longueur à la célèbre liste de Don Juan. Toutes les classes de la société y étaient représentées, depuis les plus beaux noms historiques jusqu'aux noms les plus obscurs. Quel a été le préféré ? Y a-t-il eu même un préféré ? Je l'ignore. La jeune souveraine qui règne sur ce royaume de quarante millions de francs, et qui a vu à ses pieds ce peuple prosterné, n'a dû avoir que l'embarras du choix.

Évidemment elle ne devait pas tenir à la fortune ; elle est assez riche pour payer sa gloire et faire la fortune d'un jeune homme pauvre.

Le jeune homme, le frère, également doué de

quarante millions, est le plus magnifique point de mire conjugal qu'aient jamais visé les mères d'ingénues. Comme il n'est pas d'usage que les jeunes filles demandent les jeunes gens en mariage, notre archi-millionnaire n'a pas eu une liste de prétendantes à sa main et à sa fortune comme sa sœur a eu une liste de prétendants ; mais je vous laisse à penser s'il a dû être entouré, admiré, recherché, adulé ! Diable d'argent !

Eh bien ! dussé-je passer pour un moraliste sévère et ennuyeux, je déclare nettement que je trouve ce steeple-chase matrimonial excessivement déplorable. Je n'aurai pas le mauvais goût d'écrire une tirade contre les biens terrestres et contre les jouissances qu'ils procurent, jouissances très-permises à la condition que la première d'entre elles, que le premier usage de la richesse, sera de faire des heureux, de secourir les pauvres. Mais ce que je déplore, ce qui est une des plaies de notre temps et de tous les temps,—car nous ne valons ni plus ni moins sous ce rapport que nos aînés,—c'est l'importance excessive et exclusive que nous attachons à la possession de l'or ; c'est que la question de la dot soit devenue la question capitale en fait de mariage ; c'est que la passion du luxe, le désir de briller, de paraître, d'éclipser, dominant les plus généreuses et les plus nobles passions. Je ne veux certes pas rééditer la

sentimentale églogue devenue célèbre sous ce titre : *Une chaumière et ton cœur*. Je sais et j'estime à leur juste valeur tous les avantages du bien-être, du confort, de l'aisance ; je sais que le légitime et respectable droit d'acquérir ces avantages pour ceux que nous aimons et pour nous-mêmes est le plus puissant stimulant du travail humain. Mais de là à cette fièvre de l'or, à cet ardent besoin de s'enrichir par un mariage d'argent, par une spéculation quelconque, il y a un abîme, et combien cet abîme engloutit de belles existences ! Que voulez-vous que devienne le mariage dans ces conditions ? On dit souvent : la richesse ne fait pas le bonheur ! Il est vrai qu'elle peut y aider, mais y aider seulement. Le bonheur, — ceci paraîtra à bien des gens une plaisanterie bien vieille et bien usée, — le bonheur est dans l'amour, dans l'amour à tous les degrés, dans ce sentiment profond, invincible qui nous porte vers Dieu et nous attache à la famille, à la patrie, à la nature entière.

Tenez ! à l'heure où j'écris ces lignes, le premier rayon du soleil printanier porte la joie et l'espoir autour de moi. Ma fenêtre est ouverte et j'aspire les bouffées d'air tiède qui m'arrivent du dehors ; le printemps, cette jeunesse de l'année ! me rend ma jeunesse, ce printemps de la vie ! Ah ! par ce beau soleil du bon Dieu, par ce ciel éclatant, par ces pre-

miers bourgeons qui ont hâte d'éclorre, je l'affirme, le bonheur, le vrai bonheur, le bonheur qui élève, fortifie, améliore les âmes, n'est ni dans la richesse, ni dans les ambitions et les triomphes mondains, ni dans la gloire; il est dans cette mystérieuse et puissante faculté d'aimer qui nous lie aux vivants et aux morts, aux brins d'herbe qui poussent sous nos pieds et aux astres qui se meuvent dans l'immensité; le bonheur est dans ce lien sacré qui nous unit aux hommes et nous révèle Dieu. Le bonheur est dans le repos, dans le témoignage de la conscience, dans les devoirs remplis, dans les droits défendus, dans le bon usage de notre liberté, de notre intelligence, dans le libre épanouissement de notre œuvre, dans la libre fonction de nos organes; hors de là, hors de l'amour, hors du travail, hors du devoir, tout n'est que convention, tout n'est que désordre, tout n'est que folie; il n'y a plus de limites aux désirs surexcités; je sais des gens qui se croient pauvres et se privent de toutes choses, et se plaignent de l'insuffisance de leur fortune avec trente ou quarante mille francs de rente; ils ne sont pas heureux! un tel a de plus beaux chevaux, une telle a des toilettes plus extravagantes et plus riches.

Ah! les insensés! ils ont oublié la parole de saint Jean. Devenu vieux, il n'avait presque plus la jouissance de ses facultés intellectuelles; l'esprit sommeillait, mais le cœur vivait, et quand les jeunes

gens, quand les vieillards l'abordaient et le consultaient, il ne savait plus répondre que par un mot ; mais ce mot c'était toute la sagesse, toute la loi et les prophètes : Aimez ! aimez !

CHAPITRE XVI.

CONCILLES ET SYMBOLES.

L'époque où nous vivons a ses misères, ses douleurs, ses angoisses, ses doutes, mais elle a aussi une originalité et une puissance incontestables. Nous sommes arrivés à une des phases les plus curieuses et les plus intéressantes du développement de l'humanité. Je regarde dans le passé, et à part le moment sublime où quelques hommes, s'embrassant au pied de la croix sur laquelle leur maître venait d'expirer, se séparèrent et partirent dans des directions différentes, pieds nus, le bâton à la main, ayant pour toute richesse et pour toute force une idée nouvelle; à part ce moment d'une merveilleuse solennité, je ne vois aucune période historique qui puisse entrer en comparaison avec celle qui se déroule devant nous, dont nous sommes à la fois les spectateurs et les acteurs. Nos descendants diront en parlant de notre siècle : le grand siècle ! et ils auront raison.

On se prend à regretter parfois que ce mot *siècle* soit masculin. Les siècles ont beaucoup d'analogie avec les femmes ; ils ne sont jamais plus grands que lorsque, fécondés par une idée, ils enfantent un ordre nouveau. En réalité c'est à un enfantement que nous assistons. L'humanité entra dans sa phase d'adolescence il y a dix-huit cents ans ; elle arrive aujourd'hui à l'âge adulte.

Chez les individus, de pareilles transitions sont marquées par des crises plus ou moins violentes qui souvent mettent leur vie en danger. Jugez donc de ce que doivent être ces crises pour le corps collectif que nous nommons : l'humanité. Comme chez l'adolescent qui va devenir adulte, elles se manifestent par d'ardentes aspirations vers l'indépendance et la liberté ; elles sont accompagnées de tristesses, d'hésitations, de défaillances auxquelles succèdent tout à coup les élans les plus généreux et les plus enthousiastes.

Comme chez les jeunes hommes et les jeunes femmes, la sève alors fermente parmi les peuples, leur sang bouillonne, leur cœur bat plus vite et plus fort. Tantôt l'espérance déroule à leurs yeux des horizons infinis, tantôt le moindre obstacle les décourage. On dirait qu'ils s'éveillent d'un long sommeil. Tel qu'on croyait mort et enseveli à jamais sous les bandelettes royales, s'agite et aspire tumultueusement à la vie. Le droit, la justice, la liberté, tous les dieux proscrits retrouvent des autels que la lutte contre l'op-

pression a ensanglantés. Les âmes inquiètes cherchent avec avidité le sens de ces phénomènes. Les explications se heurtent, les pressentiments se croisent. Les peuples se tendent la main, ils ont conscience d'eux-mêmes, l'idée de patrie s'élève et s'étend.

En même temps que l'esprit de l'avenir se révèle, l'esprit du passé résiste. Chocs douloureux, mais nécessaires !

Écoutez ! là, près de vous, n'entendez-vous pas ces cris de souffrance ? Ne voyez-vous pas ces visages glacés d'effroi ? Que se passe-t-il ? Une femme, jeune et belle, se tord en de mortelles douleurs, ses plaintes sont déchirantes ; les parents, les médecins inquiets se pressent autour d'elle. Soudain un cri plus déchirant encore retentit, le sang coule à flots. Qu'est-il arrivé ? Est-ce la mort qui a pris sa victime ? Non ! c'est la vie, au contraire, c'est un hôte nouveau qui vient prendre sa place dans la famille, dans la cité, dans le monde. Et tous les fronts se prosternent, et la jeune femme brisée, en pleurant, bénit Dieu qui, au prix de tant de maux, l'a rendue mère.

Ainsi enfante l'humanité, ainsi naissent les peuples, ainsi s'accomplissent les crises successives de leur développement. C'est horrible, n'est-ce pas ? ces tortures que tant de despotes infligent aux peuples accablés ! C'est horrible, la Vénétie héroïque, la Vénétie de Manin, bâillonnée et serrée dans ses liens !

C'est plus horrible encore, ces abominables tueries dont le Liban est le théâtre et dont l'Europe, par le bras de la France, a châtié les auteurs ! Redressons nos têtes et nos cœurs, *sursùm corda* ! Là aussi, c'est la vie qui s'épanouit dans les conditions inévitables où toute vie s'épanouit ici-bas. De ces désordres affligeants, de ces luttes fratricides, l'ordre et la paix sortiront demain. Pour nous qui vivons quelques années, demain c'est le temps que l'aiguille met à marquer des heures rapides. Pour les peuples qui vivent des siècles, pour l'humanité qui vit plus longtemps encore que les peuples, la durée a d'autres proportions. Mais qu'importe ! quand il tombe dans l'éternité, un siècle n'y pèse et n'y tient guère plus de place qu'une minute.

Nous serons morts, disent quelques-uns avec désespoir, nous serons morts quand la moisson sera mûre ; à quoi bon commencer ? Pourquoi être à la peine quand on ne doit pas être à l'honneur ?

Insensés ceux qui parlent ainsi ! Nous serons morts, sans doute, et Dieu merci ! Est-ce que la mort est autre chose qu'une transformation de la vie ? Que ferions-nous avec nos corps fatigués, nos organes usés, là où les générations nouvelles continueront l'œuvre que nous avons nous-mêmes continuée ? N'est-ce pas une grâce de Dieu que la mort, cette mystérieuse messagère, cette mère bienfaisante que dans notre ignorance nous maudissons, n'est-ce pas

une grâce qu'elle vienne, à l'heure voulue, nous endormir et nous rajeunir dans ses bras, nous fortifier pour d'autres devoirs?

Oh ! croyez-moi, vous qui lisez ces pages, croyez-moi ! Même quand elle frappe, la main de Dieu est juste, bénissons-la ! Ne nous laissons pas aller aux découragements puérils. Est-ce que l'arbre maudit l'hiver qui le dépouille de ses feuilles desséchées ? Il ne sait pas cependant que le printemps lui rendra de plus jeunes et de plus fraîches parures, des fleurs éclatantes et des fruits savoureux.

Ne voyez-vous pas que les signes des temps approchent ! Les peuples se dressent par-dessus leurs frontières et mutuellement s'encouragent. De toutes parts les âmes de bonne volonté se reconnaissent et vont les unes vers les autres. Jamais plus vaillants efforts ne furent tentés. L'Europe entière tressaille, et l'Asie, la vieille Asie, notre berceau, va céder au souffle nouveau qui nous entraîne. Ce n'était pas assez que l'Angleterre et la France fussent en Chine, que la Russie eût pénétré dans ces régions lointaines, sur ces vastes plateaux où renaîtront des civilisations puissantes ; il fallait presser l'Asie par tous ses flancs, et voilà que l'Europe pénètre en Syrie, non plus comme autrefois les Croisés, avec une idée d'antagonisme religieux, mais avec une pensée plus haute. Ce n'est plus un moine qui, au nom d'une religion, dirige la croisade, c'est un bras laïque, c'est un sen-

timent, un principe, une pensée laïques. Pensée de tolérance, sentiment de justice, principe de liberté, soyez bénis !

Dans ce laborieux enfantement des choses nouvelles, tous les esprits, tous les cœurs sont émus d'émotions diverses.

Les uns, ne sachant pas que la vie va jaillir du choc d'éléments contraires, voyant s'écrouler chaque jour et pierre à pierre l'édifice qui a abrité les générations passées, se désolent, prient ou essaient, avec l'énergie du désespoir, d'enrayer le mouvement qui les emporte.

D'autres, fermes dans leur foi et dans leurs espérances, accélèrent ce même mouvement le plus qu'ils peuvent.

D'autres, plus calmes ou plus sages, s'efforcent de le modérer ou de le régler.

C'est ce qui explique l'apparence d'anarchie morale et les divisions des temps où nous sommes.

Ayons confiance et bon espoir ! Dieu veille, et ce n'est en définitive que sa volonté qui s'accomplit à travers les chocs les plus douloureux.

Rien n'est plus intéressant que de suivre et d'observer dans les productions contemporaines ce prodigieux travail qui a pour but, soit d'aider, soit de retarder, soit de paralyser l'accomplissement de cette volonté toute-puissante. A vrai dire, ce livre n'a d'autre objet que celui de constater ces efforts isolés,

d'encourager les uns , de combattre les autres , et c'est pourquoi nous n'appartenons exclusivement à aucune école spéciale en philosophie ou en science sociale , à aucun parti en politique ; c'est pourquoi nous avons pris pour devise ces deux mots : *Tolérance et Liberté*.

Nous appartenons à quiconque instruit ou émancipe des mineurs , à quiconque pratique la justice et la liberté.

L'Italie était opprimée , nous applaudissons à qui la délivre.

La Sicile et Naples souffraient dans leurs liens , nous aimons le vaillant aventurier qui les a affranchies ; comme nous aimons le musulman Abd-el-Kader protégeant les chrétiens poursuivis , et faisant pour eux de sa maison un lieu d'asile ; comme nous aimerions le Pape si , franchissant le cercle fatal qui , de jour en jour , se resserre autour de lui , il se renfermait dans ses attributions spirituelles et constituait l'unité italienne en lui donnant Rome pour capitale et en sacrant Victor-Emmanuel roi d'Italie , dans la basilique de Saint-Pierre.

Afin de coordonner ces efforts isolés dont nous parlions tout à l'heure , un penseur que nous nous honorons d'avoir pour ami , M. Cantagrel , proposait naguère , dans une série de travaux remarquables , la réunion d'un concile laïque , où tous ceux qui se sont préoccupés , soit individuellement , soit

collectivement, des solutions modernes, formuleraient les points désormais acquis, afin d'avoir un terrain commun sur lequel il n'y aurait plus de controverses possibles.

La pensée est excellente, le moyen proposé l'est peut-être moins. Vous voulez un concile, mais il existe; ses membres sont les écrivains de tous les pays, et il est bien plus puissant que ne le serait une assemblée délibérante. Plus tard, une réunion sera-t-elle possible? sera-t-elle utile? Je l'ignore; ce que je crois, c'est qu'aujourd'hui elle serait sans effet.

Il fallut plus de trois siècles à l'idée chrétienne pour se mûrir et pour qu'un concile fût possible.

Le premier concile général fut celui de Nicée; il se réunit en 325 pour décider, contre les Ariens, la consubstantialité du Verbe et la divinité de Jésus-Christ. Ce fut seulement vers la fin du quatrième siècle que le second concile, celui de Constantinople, confirma les déclarations du concile de Nicée et proclama la divinité du Saint-Esprit. Puis vint, en 431, le concile d'Ephèse, qui décida contre Nestorius que Marie était *mère de Dieu*, et confirma la condamnation de l'hérésie de Pélage prononcée par le pape Zozime. Le quatrième concile fut tenu à Chalcédoine, en 451; le cinquième et le sixième à Constantinople, en 553 et en 680; le septième se tint à Nicée, en 787, contre les Iconoclastes ou briseurs d'images. Le huitième se réunit à Constantinople, en 869; c'est là

que Photius fut condamné et déposé, donnant ainsi naissance au schisme des Grecs. Depuis ce temps les conciles généraux ont toujours été tenus en Occident jusqu'au concile de Trente, qui, commencé en 1545, ne finit qu'en 1563; il fallut dix-huit ans pour s'entendre sur la condamnation des hérésies de Luther et de Calvin. Ce fut le dix-huitième et dernier concile général.

Ce n'est pas par amour de l'érudition que j'ai donné ces détails. J'ai voulu seulement et sommairement prouver par cette rapide nomenclature : 1° qu'un concile ne peut rassembler certains principes, certaines croyances en corps de doctrine, que lorsque ces croyances et ces principes ont reçu la sanction et l'épreuve du temps, conquis un très-grand nombre d'esprits ; 2° que l'autorité des conciles peut très-facilement devenir abusive, puisque l'histoire nous les montre commençant par la proclamation pure et simple d'un dogme et finissant par des persécutions.

D'ailleurs, pourquoi des conciles aujourd'hui ? Autrefois il fallait nécessairement que, pour s'entendre entre eux, les hommes se réunissent ; ils n'avaient que ce moyen. Aujourd'hui la presse permet un échange bien plus rapide et bien plus complet des idées. On peut s'entendre de loin.

Autrefois, il s'agissait pour le catholicisme de s'imposer, et alors il était nécessaire qu'une grande

assemblée, investie d'une autorité souveraine, déterminât ce que l'on devait croire. Mais, dans le présent et à plus forte raison dans l'avenir, il ne peut plus être question de cela.

Nous avons et nous conserverons, je l'espère, la liberté de croire ce qui nous plaît, de nier, de combattre quiconque veut, au nom de Dieu, — qui n'a donné à personne mission pour cela, — nous imposer sa foi ou son autorité religieuse. Je crois que plus nous irons et moins l'humanité aura besoin que des prêtres servent d'intermédiaires entre la créature et le Créateur. Les clergés ont été nécessaires pendant l'enfance et l'adolescence de l'humanité, comme les bonnes, les gouvernantes, les pédagogues sont nécessaires pendant les premières années de notre vie; mais une fois parvenus à l'âge de raison nous n'en avons plus besoin.

Je ne sais si jamais le concile préconisé par mon excellent ami F. Cantagrel se réunira un jour, mais je désire que le premier article de son symbole proclame la liberté de conscience et permette, à qui le voudra, de se rire des décisions du concile œcuménique. A cette condition j'y souscrirai peut-être... et encore!

Les travaux de F. Cantagrel ont une sérieuse importance, et ils ont cet immense avantage qu'ils ne sont point volumineux. J'ai sous les yeux trois petits livres que j'ai lus attentivement. Le premier a pour

titre : *Comment les dogmes commencent* ; le second est relatif à la nécessité d'un *nouveau symbole* ; le troisième comprend les plus hautes considérations sur le passé et l'avenir des sociétés humaines , et son titre est de nature à piquer vivement la curiosité : *D'où nous venons ; où nous sommes, où nous allons* (1).

L'auteur n'est point un mystique ni un illuminé , ni le secrétaire d'un esprit quelconque. C'est un libre-penseur, un savant qui , à l'aide des données de la science , justifie , affirme le progrès humain , la liberté humaine , et essaye de lever le voile qui nous cache l'avenir.

Je ne fais point ici un compte rendu de ces livres, j'en indique seulement la portée, je me fais un plaisir de les signaler à l'attention de tous ceux qui aiment et cherchent la vérité ; je tiens surtout à remercier publiquement Cantagrel pour cette œuvre pleine de sens, pour cet acte de foi. Je ne suis pas très-partisan de son idée d'un concile , mais c'est peut-être moi qui me trompe, qui me laisse influencer par les souvenirs du passé , par l'horreur que m'inspirent tous les crimes commis au nom de la religion, toutes les persécutions ordonnées par les clergés au nom de Dieu.

Liberté et tolérance ! Qu'un concile se réunisse pour

(1) Ces trois petits livres ont été édités par Havard, libraire, rue Guénégaud, 20, à Paris.

proclamer la liberté absolue de l'homme dans la limite tracée par la loi laïque, la sainteté de la tolérance à l'égard de toutes les croyances religieuses; pour dire que nulle corporation cléricale n'a le droit de tourmenter les corps sous prétexte de sauver les âmes, je serai partisan de ce concile. Mais qu'est-il besoin de proclamer la vérité? Ne suffit-il pas de la propager?

Je suis plus près de m'entendre avec mon savant ami lorsqu'il démontre la nécessité d'un nouveau symbole, et encore serait-ce à la condition que ce symbole poserait en principe la tolérance d'un symbole contraire. Plus on creuse ces questions, plus on s'attache à la liberté dont Dieu lui-même a fait sa loi. Comment! Dieu respecte à ce point la liberté dont il nous a dotés, qu'il permet à l'homme d'en faire le plus détestable usage, qu'il permet l'oppression du faible, l'effusion du sang, les tortures, les douleurs, les humiliations sans nombre que les uns imposent aux autres, et un symbole, qui doit être l'expression la plus élevée de la vérité, telle que les hommes peuvent la connaître, à un moment donné, ne respecterait pas cette liberté sacrée!

Cette idée d'un symbole a d'ailleurs fait son chemin depuis qu'elle a été mise en circulation. Des femmes et des hommes, animés de la plus sainte des passions, la passion du vrai et du juste, se préoccupent à leur tour de la nécessité d'un symbole. Des

formules nombreuses sont comparées, confrontées ; on relève les points généraux sur lesquels presque tout le monde est d'accord. J'ai eu sous les yeux quelques-unes de ces formules , remarquables par leur netteté , et loin de ralentir ce zèle généreux, je voudrais l'encourager de tous mes efforts, je ne dois ce pendant pas aller jusqu'à lui sacrifier l'expression de mon sentiment.

Oui, il est utile de résumer, de préciser les points sur lesquels s'accorde aujourd'hui le plus grand nombre des consciences éclairées ; il est bon de se mettre en mesure de présenter aux masses un symbole qui résume les principaux dogmes de la foi nouvelle. Je voudrais pour cela qu'un comité, composé de femmes et d'hommes indépendants de toute affiliation, de toute doctrine philosophique, de tout système social, de tout parti politique, se constituât, et que là, de tous les points de l'horizon, de tous les pays, arrivassent des formules qui seraient dépouillées et résumées. Ce serait, si vous le voulez, les cahiers des états-généraux de la pensée humaine au dix-neuvième siècle. Ce qui ressortirait de ces dépouillements pourrait être considéré comme la somme des vérités acquises et incontestables.

Mais ce symbole n'aurait aucune espèce d'analogie avec les symboles du passé, en ce sens qu'il ne saurait avoir aucune sanction pénale ; que nulle autorité spirituelle ou temporelle ne pourrait l'imposer ;

que nulle corporation sacerdotale ne devrait en faire son *Credo*, puis excommunier quiconque n'y adhérerait pas. C'est là le caractère distinctif de l'époque où nous entrons : nulle contrainte dans l'ordre moral, liberté de conscience, liberté entière et absolue de croire ou de ne pas croire. Votre symbole, je veux pouvoir le critiquer, le railler, le combattre ; je veux pouvoir à chaque instant en démontrer publiquement l'erreur, s'il me paraît erroné, eût-il été délibéré, décrété par un concile œcuménique composé des plus illustres penseurs. Si ma conscience est seule à condamner vos formules, je veux que ma conscience puisse protester tout haut ; je veux que nul ne me parle au nom de Dieu, que nul ne m'impose sa foi ; si un clergé quelconque vit de l'exploitation des choses religieuses, je veux pouvoir attaquer ce clergé, attaquer sa hiérarchie. Liberté, en un mot ! Voilà le premier, le plus imprescriptible des dogmes, le premier article du symbole, et je me demande si ce premier article ne rend pas le symbole inutile.

C'est déjà bien assez que le fait seul de la vie sociale nous oblige à sacrifier une part de notre liberté à l'intérêt collectif. Restreignons cette part de plus en plus au lieu de l'étendre. Que, dans l'ordre temporel, les lois ayant pour sanction la force publique s'imposent à tous, c'est nécessaire ! mais, dans l'ordre des conceptions religieuses et théologiques, liberté entière ; et pour cela ayons le moins d'autorité,

le moins de clergé, le moins de hiérarchie possibles.

Direz-vous que cela n'est autre chose qu'une négation ? Oui, une négation ; mais elle procède d'une affirmation et de la plus puissante des affirmations : l'affirmation de la liberté. Faites ce qui vous plaira, assemblez des conciles, décrétez des symboles, mais laissez-moi libre, libre de croire ou de ne pas croire, libre de vous approuver ou de vous repousser à mes risques et périls devant Dieu qui me juge et devant l'éternité qui m'attend.

Pour moi, là est tout le symbole : Liberté ! Je la tiens de Dieu, je veux que nul n'y touche. Vous aurez beau me dire que je perdrai mon âme en vous niant, je veux perdre mon âme si cela me plaît, et je vous interdis de travailler à l'œuvre de mon salut personnel autrement que par la douceur, la persuasion et avec mon plein consentement. Les sociétés, pour se maintenir et se développer, sont obligées d'avoir des lois protégeant les intérêts moraux et matériels, des tribunaux pour les appliquer, des gendarmes pour exécuter les décisions des juges. Dans le domaine de la religion et de la conscience, je ne veux ni lois, ni tribunaux, ni gendarmes ; je repousse tout ce qui porte atteinte au libre arbitre, qui est la loi universelle, la loi des astres comme celle des hommes.

Voilà ce que j'éprouvais le besoin de dire en présence des préoccupations, très-louables d'ailleurs,

où je vois un grand nombre de personnes qui me sont chères.

Je résume mon symbole en trois mots : amour, liberté, tolérance, et je m'interdis à jamais le droit d'user d'autres armes que celles de la douceur, de la bonté, de la persuasion, à l'égard de quiconque blâmera ce symbole ou en professera un tout contraire.

CHAPITRE XVII.

L'AVOCAT DU BON DIEU.

On se fait bien souvent dans la vie, et parfois pour d'excellents motifs, l'avocat du diable, qui est pourtant assez fort et assez habile pour se défendre lui-même. Il faut parfois aussi se faire l'avocat du bon Dieu, du bon principe, du seul principe, car le diable, c'est-à-dire le mal, n'est pas un principe, c'est une conséquence.

Je dis le mal et je me sers là d'une expression vicieuse. Si le mal existait, si le diable en était le représentant, le diable serait un principe et nous n'aurions rien de mieux à faire que d'adopter les théologies indiennes qui admettent les deux principes contraires, sans cesse en lutte. Nous n'en sommes plus là. Nous sommes arrivés à la conception de l'unité. Il y a un principe duquel tout découle · ce que nous nommons le bien comme ce que nous nommons le mal, qui n'est autre chose que le moins bien.

Appelez ce principe : Dieu, Jupiter, Jésus-Christ, Mahomet, Ahrimane, peu importe ! Nous ne nous entendrons peut-être pas tous sur le nom, mais l'essentiel est que nous nous entendions sur la chose. Ce principe éternel, c'est l'ordre, la justice et la liberté. En vertu de ce principe, les astres accomplissent dans l'immensité leurs évolutions majestueuses ; en vertu de ce principe les globes se perfectionnent, les sociétés qui les habitent se développent et poursuivent leur ascension vers un but infini, but d'ordre, de justice et de liberté, mais à travers des crises plus ou moins longues, plus ou moins douloureuses.

Le mal n'est pas le mal, c'est le moins bien, avons-nous dit. Or, le bien absolu, comme tout ce qui est absolu, n'étant pas de notre domaine ; il en résulte que nous sommes sans cesse en présence du moins bien, et que notre devoir ici-bas, notre mission est de conquérir sans cesse, au profit de l'humanité, une portion du bien absolu, de telle sorte que notre moins bien se rapproche de plus en plus de la perfection idéale vers laquelle nous tendrons éternellement sans jamais l'atteindre.

Il nous paraît de la plus haute importance de préciser et de vulgariser cette idée de Dieu. Je ne sais rien de plus dangereux et de plus dégradant pour l'homme que la conception d'un Dieu se prêtant à toutes nos fantaisies, d'un Dieu que l'on invoque en

se croisant les bras dans les circonstances difficiles où la personnalité humaine est engagée, et duquel on attend un secours surnaturel. Mieux vaut un franc athée que l'homme qui croit ainsi et fait de Dieu un complice de sa paresse ou de sa lâcheté.

Dieu, c'est le principe éternel de tout ordre, de toute justice, de toute liberté. Dieu, c'est une loi qui s'accomplit en dépit de toutes nos patenôtres. Que, à certaines heures, nous éprouvions le besoin de nous réfugier dans le sein d'un être insaisissable et incompréhensible de qui tout émane, comme à certaines heures l'homme le plus fort éprouve le besoin de pencher la tête sur l'épaule d'une femme aimée et d'y pleurer sans savoir pourquoi il pleure, cela se conçoit. Mais s'imaginer que Dieu peut, pour nous être agréable, contrevenir à sa loi éternelle et remédier à nos fautes, nous soustraire à leurs conséquences, c'est tout simplement de la niaiserie sentimentale.

Les sociétés et les hommes se développent en vertu de cette loi immuable qui est plus que la loi de Dieu, mais Dieu lui-même. Cette loi nous accorde la liberté, c'est à nous de faire un bon ou un mauvais usage de cette liberté. Nous sommes libres de choisir entre le bien et le mal, mais lorsque nous prions et pleurons pour échapper aux conséquences de ce libre choix, nous ne sommes plus des hommes, nous sommes des enfants et des enfants de la pire espèce.

Ceci est une causerie sur de graves sujets, mais une causerie familière, et le lecteur me permettra bien une comparaison empruntée aux plus vulgaires usages de la vie afin de rendre ma pensée plus claire.

Nous savons tous que nous nous dégradons lorsque nous buvons avec excès des liqueurs fermentées ; que nous nous exposons à des maladies telles que gastrite, gastralgie, etc., en mangeant au delà de nos besoins ; que, en nous penchant au-dessus d'un abîme, nous risquons d'être entraînés par les lois de la pesanteur et de rouler au fond du gouffre. Nous savons cela. Que diriez-vous d'un homme qui, ayant bu outre mesure, prierait Dieu de mettre un terme à son ivresse ; de celui qui, ayant abusé de l'alimentation, prierait Dieu de le guérir instantanément de son indigestion ; de celui enfin qui, roulant par sa faute sur les flancs d'un abîme, prierait Dieu de l'arrêter dans sa chute ?

Lorsque nous lançons une pierre en l'air, nous savons qu'il faut de toute nécessité qu'elle retombe vers la terre où la loi de la gravitation l'attire. Il ne nous vient pas à l'idée de prier Dieu d'arrêter la pierre à mi-chemin de sa parabole, et si nous craignons que la pierre, en tombant, ne nous blesse, nous usons de notre liberté pour nous déplacer et ne pas nous exposer au choc de sa chute.

Il en devrait être de même dans tous les actes de notre vie. L'homme le plus religieux n'est pas celui

qui prie et s'agenouille le plus longtemps en récitant un chapelet ; c'est celui qui s'applique le plus à connaître le principe, la loi, Dieu, en un mot, et qui emploie son activité et sa liberté à conformer le plus possible sa conduite et engager les autres à conformer la leur à cette loi suprême d'ordre, de justice et de liberté.

Ces réflexions m'étaient inspirées ce matin par la lecture d'une pièce de vers que *le Causeur* a publiée dans une de ses livraisons sous ce titre : *Indigence*. L'auteur de ce charmant petit poëme, M. Charles Defodon, raconte qu'au sortir d'un bal joyeux, il rencontre sous ses pas un pauvre homme exténué de besoin. Auprès de lui, un enfant tenant une sébile, nasillait :

Nous n'avons rien pris depuis trois jours.

Le poëte donne son aumône et s'éloigne, ce qui, pour le dire en passant, ne me paraît pas d'une charité suffisante ; puis il s'écrie :

Maintenant, je m'adresse à toi, Père céleste !
Se peut-il, Dieu très-grand, Dieu très-haut, Dieu très-fort,
Qui fournis, sans jamais épuiser ton trésor,
Les brodequins d'argent au ballet des étoiles,
Toi, l'artiste puissant, toi, le brodeur des voiles
De la nuit ; toi, le Dieu du grand amour, enfin !
Dont le monde à genoux baise les mains bénies,

Au milieu de ta gloire et de tes harmonies,
Que tu laisses mourir un pauvre homme de faim !

Eh bien ! c'est en présence d'un pareil blasphème que j'ai voulu me faire l'avocat du bon Dieu. Blasphème, non en ce sens que le poète reproche à Dieu quelque chose, ce qui est incontestablement dans son droit, comme chacun de nous a le droit d'apostropher Dieu, de le nier, de blâmer ou critiquer son œuvre éternelle ; mais blasphème en ce sens que le poète, sans trop s'en douter peut-être, nie la liberté et contribue à donner de Dieu l'idée la plus fausse et la plus démoralisante qu'on en puisse avoir. •

Quand un homme meurt de faim, quand il se produit un épouvantable désordre comme celui qui a provoqué l'intervention de l'Europe en Orient, quand un peuple est garrotté dans ses liens, quand un faible est opprimé, pour tout dire en un mot, ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser, ce sont les hommes individuellement et collectivement, ce sont les sociétés humaines. Dieu, c'est un principe et une loi. Cette loi et ce principe ont donné naissance au globe d'abord, puis aux créations successives qui l'ont peuplé, puis à l'homme. L'homme a constitué les sociétés qui sont des êtres collectifs, comme le globe lui-même, qui est une grande individualité soumise à la loi universelle, comme l'insecte, comme le végétal, comme le moins bien organisé des hommes y est soumis.

Les sociétés et les hommes se développent plus ou moins lentement, en vertu de leur liberté, vers le but où tend l'univers entier, vers l'ordre parfait, vers la justice infinie, vers la liberté absolue. Les sociétés n'ont pas encore fait de leur liberté un assez bon usage pour que tout être soit placé dans les conditions normales de son développement. Il en résulte des malheurs isolés, des catastrophes, qui sont la faute de la société, de son imperfection, mais non la faute de Dieu. Encore une fois, ce n'est pas la faute de Dieu si je perds ma raison et si je fais des sottises après avoir trop bu. C'était à moi de contenir et de régler mes appétits. Mais quand j'ai fait le mal, prier Dieu pour qu'il m'en épargne les conséquences ou le maudire parce que je les subis; le prier, quand je n'ai pas ensemencé une terre, d'y faire germer une moisson, ou le maudire parce que cette terre ne me donne pas tout ce que j'avais espéré d'elle, c'est une folie insigne, c'est à la fois nier Dieu et la liberté.

Cet homme qui mourait de faim au coin d'une borne, à l'heure où d'autres sortaient joyeusement du bal, cet homme était un vivant réquisitoire contre lui-même ou contre la société : contre lui-même s'il n'a pas fait de sa liberté et de son activité tout ce qu'il en devait faire pour satisfaire ses légitimes besoins; contre la société si, ayant tenté tout ce qu'il pouvait et devait tenter, il n'a pu réussir

à vaincre la misère qui l'étreint. Car tout homme, par cela seul qu'il existe, a un rôle à remplir ici-bas ; sa place utile est quelque part ; si, par sa faute, il ne la trouve pas, ou si son initiative personnelle étant impuissante, la société ne sait pas utiliser un de ses membres, Dieu n'est pour rien dans ce fait, la loi s'accomplit, et l'homme et la société subissent les conséquences de leur infraction.

Nous ne disons pas : voilà ce qu'il faut croire ; mais nous disons fermement : voilà ce que nous croyons, parce que cette notion de Dieu est la seule qui nous paraisse être en harmonie avec la dignité humaine. Et si nous tenons à insister sur ce point, c'est que cette idée de la divinité, principe éternel d'ordre, de liberté et de justice, n'est point exclusive de la prière, en tant que la prière est un élan vers Dieu, un sublime effort pour nous rapprocher de l'éternelle perfection. Elle est seulement exclusive de la prière égoïste qui réclame une interversion des lois naturelles ou des miracles à notre profit. Que, par la prière, nous nous élevions vers Dieu pour lui demander une participation de plus en plus grande à la divine lumière, une connaissance de moins en moins imparfaite de la loi suprême, cela est bon. Mais c'est surtout de cette prière dont on a pu dire : *Travailler c'est prier*. Et, en effet, c'est par le travail, c'est par un incessant effort sur nous-mêmes et sur

les autres, et non par la rêverie et la contemplation oisives que nous nous rapprochons du but vers lequel nous tendons.

Il faut bien que tout être vivant se dise : Il dépend de moi, il dépend de l'usage que je ferai de ma liberté, il dépend de mon courage, de mon dévouement, que j'améliore ma vie.

Il faut aussi que toute collection d'êtres vivants, toute société organisée, ait la même foi. Dieu nous tend les mains, c'est à nous de marcher vers lui. La loi existe, c'est à nous de l'accomplir, et quand nous l'enfreignons, ce n'est pas à Dieu, c'est à nous-mêmes, individus ou sociétés, que nous devons nous en prendre.

Ce n'est pas Dieu qui fait qu'un homme meurt de faim, que des crimes épouvantables sont commis. La terre que nous avons pour domaine peut nourrir trois fois plus d'habitants qu'elle n'en contient ; c'est à nous de la cultiver et d'en tirer parti. La plupart des crimes sont le résultat de la misère et de l'ignorance, deux fléaux que nous pouvons combattre et que nous vaincrons certainement un jour ; mais, pour cela, il ne suffit pas de s'agenouiller et de prier mystiquement ; pour cela, il faut que chaque homme et chaque société travaillent sans relâche individuellement et collectivement.

En un mot, Dieu nous a fait libres ; usons de notre liberté pour que le moins bien devienne le bien, pour

que le bien devienne le mieux. C'est là notre symbole, et à ce propos qu'on nous permette de citer ici une lettre qui nous a été écrite au sujet de notre précédent chapitre : *Conciles et Symboles*. L'auteur de cette lettre combat une idée que nous avions à peine indiquée et sur laquelle nous ne sommes pas fâché que l'on nous oblige à revenir.

En parlant des louables efforts tentés par quelques personnes pour réunir en une formule brève et saisissante la somme de vérités acquises et incontestables, nous disions qu'un comité pourrait se constituer, centraliser toutes les formules qui lui seraient adressées et les résumer ensuite. Ce serait, disions-nous, les cahiers des états-généraux de la pensée humaine au dix-neuvième siècle.

C'est à cette pensée que répond notre honorable correspondant. Nous le laissons parler :

« Je ne serai point mal venu, j'espère, en vous signalant une sorte de contradiction dans votre chapitre *Conciles et Symboles*, et en vous donnant mon humble avis sur la question que vous y traitez.

« La contradiction : d'une part vous niez l'utilité d'un concile à la façon de celui que réclame M. Cantagrel ; d'autre part, vous proposez un véritable concile qui, par l'intermédiaire d'un comité, rédigerait le cahier des états-généraux de la pensée humaine au dix-neuvième siècle.

« Mon humble avis, sur une question que longtemps j'ai méditée, le voici :

« Il s'agit de jeter les bases d'une morale nouvelle et purement humaine, c'est-à-dire d'une nouvelle religion, c'est-à-dire encore : il s'agit d'affirmer en une formule nouvelle les conceptions nouvelles que nous nous sommes formées sur la nature de notre être et sur ses rapports avec le monde.

« Or, pour se justifier, cette formule doit avoir quelque caractère suffisamment distinctif, et ce caractère, à mon avis, c'est *la démonstration*. Jusqu'à ce jour, tous les symboles, toutes les formules religieuses ont été des actes de foi. On disait : *je crois* ; désormais il faudra dire, *je sais*. A l'hypothèse il faut substituer la science, à l'aspiration vague l'affirmation précise. Est-ce présentement possible ? Possédons-nous en morale un ensemble de préceptes qui puissent subir la démonstration physiologique et historique, et conquérir à la fois l'approbation de la conscience ?

« Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Mais la rédaction de ces préceptes et leur expression symbolique ne peuvent être l'œuvre d'un concile non plus que d'une Académie ; est-il besoin d'un concile pour écrire un traité de chimie ou d'algèbre ? Et la démonstration ne s'impose-t-elle pas *ipso facto* ?

« Que celui-là donc qui se sent la force et le courage de formuler ces préceptes en dehors de tout sur-

naturalisme sorte des rangs et parle. On verra bien s'il peut ou non démontrer, car la démonstration doit conquérir forcément l'approbation universelle. Laissons donc l'œuvre de la morale positive à l'initiative privée.

« Agréez, monsieur, etc., etc.

« E. D. »

Nous sommes d'accord, au fond, avec notre honorable correspondant. Nous croyons comme lui que l'affirmation doit succéder à l'aspiration, que la science doit remplacer l'hypothèse, qu'au lieu de dire : *Je crois*, il est désirable que les hommes puissent dire : *Je sais*.

Mais si loin que puisse aller notre affirmation, si avancé que soit l'état de nos sciences, on nous concédera bien qu'il reste encore quelque chose à acquérir, quelque chose à apprendre. Alors même que notre affirmation sera, dans quelques centaines de siècles, mille fois plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui; alors que nos sciences auront fait de tels progrès que les savants de l'avenir, en voyant le point où en sont nos savants d'aujourd'hui, souriront comme nous sourions en songeant au bagage scientifique du moyen âge, même alors il restera à l'hypothèse et à l'aspiration un champ immensément plus vaste que celui qui aura été conquis par l'affirmation et par la science. Même alors, quand on dira

avec orgueil : *Je sais !* il faudra , lorsqu'on portera ses regards vers l'infini , ajouter plus humblement : *Je crois !* Et c'est pourquoi le domaine de l'infini , à mesure que nous avancerons vers lui , déroulera de plus en plus à nos yeux ses lointaines perspectives ; c'est pourquoi le poète qui dira : *Je sais et je crois !* sera toujours supérieur à celui qui se bornera à dire : *Je sais !*

Ainsi donc, pas plus aujourd'hui qu'à une époque quelconque du développement de l'humanité, nous ne pouvons congédier l'hypothèse, tourner le dos à l'aspiration et leur dire : Grand merci ! Nous aimons la science, nous sommes pénétrés de reconnaissance pour les services prodigieux qu'elle a rendus et qu'elle rend à l'humanité, pleins de confiance pour ceux qu'elle lui rendra ; nous savons et nous croyons qu'elle est le plus utile flambeau qui puisse éclairer la marche des sociétés humaines. Malheureusement ce flambeau n'éclaire pas tout, et il est des régions mystérieuses qui, sans les clartés de la foi, seraient inabordables.

Nous ne tenons à l'idée que nous avons indiquée, à ce comité d'hommes et de femmes, que comme moyen de contact intellectuel et moral, comme moyen de former un centre bi-sexuel, où viendraient affluer aussi bien les affirmations que les hypothèses, aussi bien les démonstrations scientifiques que les actes de foi.

J'ai dit le mot qui me tient le plus à cœur : un centre bi-sexuel. Que des femmes et des hommes soient réunis pour une œuvre commune, c'est l'essentiel. Ils s'occuperont de foi et de science, d'hypothèses ou d'affirmations, peu importe ! Ce qui me paraît important, c'est que les femmes interviennent, car je suis profondément convaincu, — et ceci n'est ni un madrigal ni une banale galanterie, — je suis profondément convaincu que les hommes seuls, qu'ils soient réunis en académies ou en conciles, ne feraient rien de bon, rien de durable.

Un grand philosophe contemporain l'a dit : L'individu social, c'est l'homme et la femme. Or, tant que les deux parties de cet individu seront séparées et travailleront isolément, leur travail sera stérile. Pour créer l'enfant, il faut que l'homme et la femme s'unissent. Ce qui est vrai dans l'ordre physique est tout aussi vrai dans l'ordre intellectuel et moral. Vous ne fonderez quoi que ce soit sans cette union, et si grand que soit notre orgueil masculin, *je sais* positivement et *je crois* fermement que nous patageons en plein gâchis, politiquement, moralement, intellectuellement, tant que cette union ne sera pas cimentée.

L'auteur de la lettre ci-dessus dit encore : « Il s'agit de jeter les bases d'une morale nouvelle et purement humaine, c'est-à-dire d'une nouvelle religion ; c'est-à-dire encore, il s'agit d'affirmer en une for-

mule nouvelle les conceptions nouvelles que nous nous sommes formées sur la nature de notre être et sur ses rapports avec le monde. »

Fort bien ! nous sommes d'accord ! mais où donc a-t-on vu une morale et une religion se fonder sans le concours des femmes ? Même dans l'enfance de l'humanité, quand la toute-puissance de l'homme était incontestée, quand la femme n'était socialement qu'un zéro, rien n'a été possible sans elle. Regardez au berceau de toutes les religions, et vous y trouverez des femmes fécondant l'idée que l'homme y a déposée. A plus forte raison cette intervention des femmes est-elle nécessaire aujourd'hui.

Donc, le concours des hommes et des femmes est indispensable en thèse générale ; il est la condition essentielle du temps où nous sommes ; mais cette double intervention est bien autrement nécessaire lorsqu'il s'agit, comme l'affirme avec raison l'auteur de la lettre, « de jeter les bases d'une morale nouvelle, c'est-à-dire d'une nouvelle religion. »

Essayez de fonder une morale sans le concours des femmes, et vous verrez à quel profond degré d'immoralité vous arriverez. Mais ce n'est pas là un point contesté pour le moment, et nous revenons à la principale objection formulée dans la lettre ci-dessus.

Un comité est inutile, nous dit-on. Mais qui vous le dit ? Qui vous dit qu'un appel adressé à tous, et précédé lui-même d'une formule, d'un symbole, ne

fera pas surgir, n'éveillera pas des milliers d'intelligences endormies, d'innombrables affirmations ou des aspirations puissantes? Sans le mot que nous avons dit, notre correspondant n'eût pas songé à nous écrire, et sa lettre contient pourtant de précieuses affirmations.

Il ne faut pas faire fi des masses ; les savants ne sont pas seuls à avoir poussé en avant l'humanité. Jésus-Christ était charpentier, Pierre était pêcheur, Mahomet était un simple chamelier. Garibaldi a tenu un moment dans ses mains les destinées de l'Italie, et il a commencé par être matelot.

Dieu sait ce qui sortira du sein de ces masses frémissantes ; Dieu sait quels enseignements elles sont appelées à donner encore aux classes lettrées, aux académies et aux conciles !

CHAPITRE XVIII.

LE 15 AOÛT. — LA FEMME.

La fête du 15 août est la plus rayonnante fête de l'année, une des plus belles que le catholicisme ait instituées. Cette fête est la glorification d'une femme. Je n'ai pas besoin de croire au dogme de l'Immaculée-Conception ; je ne veux pas discuter la question de savoir si cette sainte femme a conçu par l'opération du Saint-Esprit ; si, même après avoir mis au monde l'enfant qui devait, trente-trois ans plus tard, mourir sur le Calvaire, elle était ou n'était pas matériellement vierge. Ce sont là, qu'on me passe le mot, des inutilités dogmatiques. On peut les adopter ou les rejeter sans qu'il en résulte de bien graves inconvénients pour le salut éternel de nos âmes. Je prends le fait tel qu'il est. Toute la chrétienté célébrait hier la fête de Marie ; on chantait sur tous les points du globe des hymnes en son honneur. On se prosternait au pied de ses autels, car cette femme a des autels,

bien qu'elle ne soit pas une personne divine. Le catholicisme moderne l'a élevée, dans la hiérarchie céleste, presque à l'égal de la Sainte Trinité.

Ce sont les Jésuites qui ont créé et popularisé le culte de la Vierge, le culte de la femme. En cela ils ont fait l'œuvre la plus révolutionnaire qui se puisse imaginer. L'œuvre des géants de 1789 n'est rien auprès de la prodigieuse transformation sociale que les Pères jésuites ont préparée en déifiant presque la Vierge Marie, en insufflant aux masses l'amour d'une femme idéale, d'une céleste messagère de paix, de justice, de grâce et de bonté.

Reportons-nous aux humbles origines de ces splendeurs que le catholicisme a tant poétisées.

Dans une humble bourgade de ces contrées qu'affligent aujourd'hui de si sanglants désordres, vivaient, il y a dix-neuf cents ans, deux pauvres ménages juifs qu'unissaient des liens de parenté : Zacharie et Élisabeth, Joachim et Anne. Zacharie était un des prêtres du Temple de Jérusalem, Joachim et Anne eurent une fille qu'ils nommèrent Marie et qu'ils fiancèrent, dès l'âge de seize ans, à un excellent homme qui exerçait la profession de charpentier.

Élisabeth devint enceinte, et l'enfant qui allait naître d'elle était saint Jean. Mais laissons parler l'évangéliste Luc :

« Le sixième mois de la grossesse d'Élisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de

Galilée, nommée Nazareth, à une vierge mariée à un homme qui se nommait Joseph, de la maison de David, et le nom de cette vierge était Marie.

« Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce! Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

« Ayant entendu ces paroles, Marie fut troublée et elle se demandait quelle était cette salutation. L'ange lui dit : « Ne craignez rien, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. » Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » et l'ange lui répondit : « L'Esprit saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans la vieillesse, et c'est le sixième mois de la grossesse de celle qui a été appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Alors Marie dit : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et l'ange alors se retira. »

Trois mois après, en effet, la vieille Élisabeth mit au monde Jean, qui fut le Précurseur, et le 25 décembre de la même année, Marie enfanta Jésus dans une étable à Bethléem.

Chez les Orientaux les enfants respectent profondément et redoutent le père de famille ; mais la femme, en général, tient une si petite place dans la société, elle y est considérée comme un être si inférieur, que la mère n'obtient pas même de ses enfants, des enfants mâles surtout, les plus simples égards. Il en a été et il en est encore ainsi. C'est là, qu'on le croie bien, une des causes les plus réelles de l'infériorité des sociétés orientales. On peut dire à une nation : Apprends-moi comment tu traites tes femmes et je te dirai qui tu es. Plus les femmes s'élèvent dans le respect et dans la considération des hommes, et plus les institutions sociales se perfectionnent ; là où la femme n'est entourée d'aucun respect, soyez sûr qu'il y a barbarie, c'est-à-dire enfance sociale, ou décadence, c'est-à-dire vieillesse.

J'ai vu en Orient des mères debout derrière leur fils assis à table et le servant respectueusement. A plus forte raison, la jeune mère que l'ange avait visitée devait-elle être prévenante et respectueuse pour ce fils auquel des destinées si merveilleuses étaient promises et devant le berceau duquel des Rois-Mages étaient venus s'agenouiller. L'enfant Jésus cependant ne fut pas toujours pour sa mère ce que chacun de nous exige avec raison que ses fils soient pour la leur.

Jésus était soumis à ses parents, — *et erat subditus*

illis, dit l'évangéliste (Luc, 11, 51); — mais cette soumission n'empêchait pas le jeune homme de prendre parfois un ton étrange d'autorité. A l'âge de douze ans il quitte un jour la maison paternelle, il laisse sa mère, dans une inquiétude mortelle, le chercher pendant trois jours, et lorsque, accompagnée de son vieux mari, elle le retrouve dans le Temple assis au milieu des docteurs, elle lui adresse un tendre reproche : « Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voici *votre père* et moi qui vous cherchions bien affligés ! » et Jésus répond : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des intérêts de *mon Père* ? »

Les pauvres gens ne comprirent rien à cette réponse, c'est saint Luc qui l'affirme.

Plus tard, aux noces de Cana, sa mère risque une simple observation : Ils n'ont point de vin ! dit-elle, et ce fut alors que Jésus répliqua par ces dures paroles que la divinité même de celui qui les a dites n'excuserait pas à mes yeux : « Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Il y a dans cette réponse une inexcusable cruauté.

Rappelons une autre circonstance : Un jour, Jésus était dans le Temple à prêcher. On lui dit que sa mère était dehors avec ses frères, et qu'ils désiraient le voir. « Ma mère et mes frères, dit-il, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. »

Saint Luc rapporte une réponse dans le même genre qui fut faite par Jésus lorsqu'une femme du peuple, émerveillée de l'entendre prêcher, s'écria dans sa naïve admiration : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, heureuses les mamelles que vous avez sucées ! » Vous croyez qu'il va saisir ce prétexte de glorifier sa mère ? Non, il répond : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent soigneusement (Luc, XI). »

Il semble que Jésus prend plaisir à ne laisser échapper aucune occasion de rabaisser ou de méconnaître sa mère. C'est à peine s'il la souffre près de lui. Saint Luc rapporte que, pendant les trois années de sa prédication, ce sont d'autres femmes qui le suivent et qui l'assistent de leurs biens. Ce n'est qu'au pied de la croix que nous retrouvons la mère douloureuse.

Les disciples de Jésus, à l'exception de Jean, le disciple favori, faisaient si peu de cas de la mère du Christ, que le lieu de sa mort fut très-longtemps ignoré. Celle que, quelques siècles plus tard, la chrétienté devait si magnifiquement honorer, j'allais dire adorer, car le culte d'hyperdulie voué à la Vierge est presque devenu un culte de latrie, celle à laquelle on devait prodiguer de si brûlantes expressions d'amour, de si harmonieuses litanies, n'eut pas un tombeau. Jésus, après sa mort, apparut à plusieurs de ses disciples, il fit toucher ses plaies par saint Tho-

mas, mais il ne donna pas à sa mère la joie de le revoir. Plusieurs siècles s'écoulaient sans qu'il soit même question de Marie, sans que rien fasse pressentir la grandeur et l'importance du rôle qu'elle est appelée à remplir dans le catholicisme.

Le progrès du culte de l'Immaculée-Conception ou d'hyperdulie rendu à la Vierge-mère est arrivé à son apogée, le jour où le Pape, de son autorité privée et de sa science certaine, proclama, le 8 décembre 1854, le dogme de l'Immaculée-Conception.

On a écrit à ce sujet d'innombrables livres, et ce n'est pas fini. Ce qui est aujourd'hui imposé aux fidèles comme croyance obligatoire, était considéré par saint Bernard comme « une superstition née de la simplicité de quelques ignorants, que l'usage de l'Église repousse, et qui n'est *ni approuvée par la raison, ni autorisée par l'ancienne tradition.* »

Pour nous la chose en soi est très-indifférente. Nous comprenons que les gens qui croient à l'avenir du catholicisme se passionnent pour ou contre cette nouveauté. Elle n'a à nos yeux aucune valeur. Qu'importe, en effet, que l'on croie ou que l'on ne croie pas que Marie a conçu sans péché, et qu'en outre elle a été conçue sans péché? En quoi cela peut-il accélérer ou retarder le progrès humain? Ce n'est pas ce dogme qui fait obstacle au progrès; c'est l'ensemble des tendances cléricales qu'il faut combattre.

Des philosophes, des libres penseurs ont, à la suite

de Strauss, démontré que les poétiques légendes dont la naissance, la mort et la résurrection du Christ ont été entourées, n'étaient que des inventions. Bien ! après ? Qu'est-ce que cela peut faire à l'humanité ? Croyez que Jésus est un simple mortel, un fils de Dieu, un Dieu ; il me sera indifférent que vous ayez à cet égard telle ou telle opinion, pourvu qu'il soit bien entendu qu'en vertu de cette opinion vous n'avez, sur ceux qui penseront autrement que vous, aucune autorité spirituelle ou temporelle.

Ce qui importe au temps où nous sommes, ce n'est pas d'établir que Jésus est ou n'est pas Dieu, c'est d'établir, d'affirmer que, même au nom de Dieu, aucune corporation, quelle qu'elle soit, aucun individu, fût-il évêque, cardinal, pape ou roi ; aucune assemblée, fût-ce un concile œcuménique, n'a le droit d'imposer ou de condamner une croyance quelconque, d'exercer au nom de Dieu un pouvoir quelconque.

Cela posé, je ne vois aucun inconvénient à ce que mon voisin croie et professe hautement que Jésus n'est pas Dieu, tandis que je croirai le contraire ou que je ne croirai rien du tout. L'essentiel est que des clergés, gouvernant spirituellement des masses ignorantes et fanatiques, ne puissent sous ce prétexte armer les bras des hommes les uns contre les autres, aigrir leurs cœurs, irriter leurs passions.

Pour moi, par exemple, je sais gré à la Compagnie de Jésus, que pourtant je n'aime guère, d'avoir

si puissamment contribué à préparer l'avènement social de la femme en étendant, en popularisant le culte de Marie.

Il m'est doux de penser qu'un si grand nombre d'hommes et de femmes placent au plus haut des cieux et presque sur le même rang que Dieu le Père, une jeune et belle figure de femme; je me dis qu'à force de contempler et de vénérer la Vierge, on en viendra à comprendre que la femme vivante, la femme mère, fille, sœur, épouse, doit exercer sur les destinées de l'humanité une influence directe; que la prophétie devra se réaliser un jour, et que la femme est appelée à écraser la tête du serpent, c'est-à-dire la haine brutale, la violence, la guerre, l'intolérance.

Je sais gré à Louis XIII d'avoir placé la France sous le patronage de la Vierge Marie. Que cette rayonnante figure de Marie, que ce vase d'élection, cette étoile du matin, cette consolatrice des affligés, soit ou ne soit pas une fiction, qu'elle soit ou non l'intermédiaire des grâces divines, je m'en soucie peu. C'est une femme devant laquelle on se prosterne, et cela me suffit. Quand on se sera longtemps prosterné devant cette mystique et idéale figure, on sera plus accessible à l'idée que les femmes doivent contribuer à la régénération du monde, à l'affermissement du principe de la famille, à la bonne harmonie des rapports sociaux.

Je crois fermement qu'avant peu les femmes élèveront très-haut la voix et exerceront sur nos destinées une influence considérable, une influence religieuse, sans qu'il y ait dans leur intervention la moindre trace de surnaturalisme.

Dieu gouverne le monde, non en vertu d'un caprice, mais en vertu d'une loi dont chaque jour nous épelons quelques mots. Puisqu'en vertu de cette loi, des hommes, plus grands que tous les autres par l'âme, par l'amour, par le génie, ont fait avancer l'humanité dans sa voie; puisque les masses reconnaissantes ont déifié ces hommes qui avaient, sans contredit, reçu de Dieu une mission directe pour instruire et élever l'humanité, pourquoi ne serait-il pas possible qu'au temps où nous sommes, il plût à Dieu, pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de susciter parmi nous, non plus un Messie homme, mais un Messie femme ou un Messie double, homme et femme, qui nous enseignerait ce que Jésus-Christ ne pouvait, de son vivant, enseigner à ses disciples?

« J'ai bien des choses encore à vous dire, mais
« vous ne pourriez les porter maintenant. Mais
« quand celui-là viendra qui sera l'esprit de vérité,
« qui ne parlera pas de lui-même, mais qui répétera
« ce qui lui aura été dit, vous saurez alors tout ce
« que je ne puis vous dire. »

Qu'est-ce que cette prédiction, si ce n'est la glori-

fication de la science, non pas seulement de la science qui détermine les mouvements des astres par de merveilleux calculs, qui combine les éléments de la nature et les assouplit à l'usage de l'homme, mais aussi de la science vivante, la science de la loi divine?

Au risque de passer pour un esprit très-faible devant les esprits très-forts, j'avoue humblement que j'écoute avec respect toute parole de femme, parce que je crois que l'heure de la femme est venue; parce que j'espère, je crois, qu'une femme coordonnera, harmonisera tout ce qui est anarchique encore dans nos sociétés et rendra les hommes meilleurs qu'ils ne sont. Quand je vois des populations se ruer comme des bêtes fauves les unes contre les autres, et, en présence de cette épouvantable tuerie des hommes discuter entre eux pendant de trop longs jours pour savoir s'ils permettront à la France d'aller protéger les femmes, les enfants, les vieillards que l'on égorge; quand je vois les misérables rivalités qui obligent l'Europe à être sous les armes alors que la paix est le besoin de tous les peuples; à dépenser en vue de la guerre des ressources dont le travail pacifique a le plus pressant besoin, il m'est impossible de ne pas appeler de tous mes vœux l'intervention des femmes dans des affaires si embrouillées.

J'entends d'ici de mauvais plaisants qui diront

que les femmes les embrouilleront davantage. C'est impossible ! Ce n'est pas pour rien que ce beau pays de France a été placé sous le patronage d'une femme ; ce n'est pas pour rien que la chrétienté tout entière, croyante ou non croyante, a les yeux fixés sur une mystique figure de femme et célèbre à un jour donné la fête de cette vierge idéale, de cette consolatrice des affligés. Un tel espoir ne peut être déçu ; les affligés seront consolés, l'étoile du matin brillera à l'horizon de la France, qui renverra sur le monde entier cette clarté céleste.

Je disais tout à l'heure que la chrétienté tout entière, croyante ou non croyante, avait les yeux fixés sur quelque figure de femme. C'est qu'en effet, même parmi les philosophes, même parmi les libres penseurs qui rejettent avec le plus de dédain les dogmes, les traditions de l'Église catholique, parmi ceux qui, comme nous, combattent avec le plus d'énergie ses tendances et son influence qu'ils considèrent comme mauvaise, il en est peu qui n'aient pas le culte d'une femme aimée, d'une mère, d'une sœur absentes, d'une amie regrettée. Pour moi, je porte avec respect, suspendue à mon cou, une petite médaille d'argent qu'avant de mourir ma mère y a attachée. Cette médaille représente précisément *la vierge conçue sans péché*, si bien que le dogme de l'Immaculée-Conception, que je repousse et que je combattrais si je voyais nécessité de le combattre, ce dogme fait pour

ainsi dire partie de moi-même; j'en porte la représentation sur ma chair. Fétichisme, dira-t-on! c'est possible, fétichisme du souvenir, fétichisme de l'amour filial! Cette médaille, c'est la vierge Marie, sans doute, mais avant tout c'est ma mère, c'est son dernier contact, c'est sa dernière prière, et j'aimerais mieux mourir que de me séparer de cette relique, sacrée par les mains maternelles.

Malheur à qui n'a pas, à un degré quelconque, le fétichisme de la femme, la religion de la femme, le culte d'amour dû à la femme! Je crois à la prophétie: je vois un serpent gigantesque qui nous dévore; c'est la haine, c'est la guerre, ce sont les rivalités nationales, ce sont les féroces jalousies des divers clergés qui se disputent l'empire des consciences.

Il a été dit qu'une femme viendrait et écraserait sous ses pieds la tête de ce serpent.

J'ai foi, et j'attends, non une vierge mystique, mais une ou plusieurs femmes, de vraies femmes tendres et fortes, savantes et bonnes entre toutes, qui diront ce que les hommes ne peuvent ou ne savent pas dire.

CHAPITRE XIX.

LES FEMMES.

Rassurez-vous, ô lecteurs ! Ce titre ambitieux ne cache aucune intention perfide. Je n'ai pas la moindre fantaisie de tracer le portrait, de déterminer le caractère des femmes en général. Quelques hommes d'un grand esprit ont, je le sais, tenté l'impossible; ils ont cru que l'on pouvait à peu près sûrement dire : Les femmes sont ceci ou les femmes sont cela; leur esprit, leur caractère sont ainsi faits, leurs tendances les voici !

Erreur ! cent fois erreur ! Là où j'ai vu les plus hardis navigateurs échouer, je n'irai point me risquer imprudemment. Quand un écueil est signalé, on l'évite. Je tiens pour certain qu'il n'y a pas plus deux femmes que deux hommes, que deux arbres, deux feuilles, deux grains de sable qui se ressemblent absolument; que chaque femme est un monde, un abîme différent de tous les mondes et de tous les

abîmes; un ciel et un enfer qui n'ont de ressemblance avec aucun ciel et aucun enfer. Argumenter sur les femmes, comme je l'ai souvent entendu faire, soutenir qu'elles sont bonnes ou qu'elles ne le sont pas, qu'elles sont plus ou moins intelligentes que l'homme, plus ou moins susceptibles que lui d'amour et de dévouement, je tiens que c'est folie. Les femmes sont diverses. Elles ont sans doute, comme tous les êtres de même race, une organisation générale qui, physiologiquement, moralement, intellectuellement, leur est commune; mais d'innombrables variétés les différencient dans chacun de leurs traits, dans chacun de leurs gestes, dans chacune de leurs aptitudes, dans chacun de leurs actes et de leurs sentiments. Il n'est pas deux femmes dont le baiser soit semblable et il en est de même pour chacune des manifestations de leur vie.

Allez donc, après cela, discuter sur la nature de la femme, sur le rôle et la mission de la femme. Cette nature est multiple, ce rôle est individuel, cette mission n'a un caractère général qu'en ceci : c'est que la femme est destinée à enfanter l'homme et à être le noyau, la base de la famille. Hors de là, toute généralité cesse et vous ne pourrez me dire un mot en bien ou en mal sur les femmes, que je ne le puisse immédiatement réfuter en citant l'exemple d'autres femmes.

Depuis six mille ans la détestable opinion que les

hommes, pris en masse, ont des femmes, repose sur des niaiseries, sur des mots sans valeur comme celui que la charmante sœur de François I^{er} écrivit de la pointe d'un diamant sur un carreau de vitre :

Toujours femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

L'homme varie plus souvent encore que la femme, et cela ne prouve rien. Les hommes et les femmes sont pétris de qualités et de défauts que l'éducation développe ou contient. L'homme est-il supérieur à la femme ou la femme vaut-elle mieux que l'homme? Question oiseuse et inutile, question insoluble surtout, et si elle est insoluble pourquoi la poser? Il est des hommes plus tendres, plus aimants, plus dévoués, plus délicats, plus sensibles que la plupart des femmes. Je sais des femmes plus intelligentes, plus fortes, plus courageuses qu'aucun homme. Ce sont là des exceptions, direz-vous; mais il n'y a pas de règle générale et tout est exception. La femme la plus vulgaire, l'homme le plus stupide ou le plus brutal sont des exceptions, puisqu'ils diffèrent essentiellement des vulgarités, des stupidités ou des brutalités qui les environnent.

Ne parlons donc pas des individus, parlons des natures si vous le voulez. La nature féminine est-elle supérieure ou inférieure à la nature masculine?

Nous nous retrouverons ici dans les confusions où nous étions tout à l'heure et nous n'en sortirons qu'avec les lumières du simple bon sens.

Dieu a créé un être complet, un individu social qui s'appelle l'homme et la femme. Isolées, séparées l'une de l'autre, ces deux moitiés ne signifient rien, elle n'ont pas de valeur. Ce n'est que leur union qui leur donne une valeur réelle, et c'est pourquoi le sentiment de l'amour qui détermine cette union a une puissance au-dessus de toutes les puissances, c'est pourquoi l'amour est à lui seul une religion, puisque c'est lui qui, en vue de l'accomplissement de la loi divine, relie, unit ce qui est destiné à être uni, ce qui est destiné à former l'être complet, l'être qui donne la vie.

Nous sommes encore dans un tel état de barbarie et d'antagonisme, que nous considérons comme faisant deux ce qui réellement ne fait qu'un ; les hommes et les femmes se mesurent, s'analysent, se critiquent, se jugent comme s'ils étaient de nature différente, comme s'ils étaient destinés à vivre sans cesse dans ce misérable état de lutte, de suspicion, de ruse où nous nous débattons comme un enfant dans ses langes. Il est temps cependant que nous nous élevions à la notion de ce qui est juste et vrai. L'homme seul, la femme seule ne sont rien ; ils sont, qu'on nous passe cette comparaison, comme deux moitiés d'un billet de banque dont la valeur n'est

réelle et exigible que lorsque les deux moitiés sont rapprochées et unies. Il faut que l'orgueil masculin en prenne son parti, mais c'est là une vérité qui prévaudra contre tous les orgueils et toutes les résistances.

Depuis l'origine des sociétés, la moitié masculine domine la moitié féminine en vertu de la loi sauvage du plus fort. L'homme a des muscles plus vigoureux, plus solides que ceux de la femme, et il a abusé de cette vigueur et de cette solidité. Un pareil fait ne prouve guère en faveur de l'homme, ce me semble ; j'ai pourtant entendu des gens, fort sensés d'ailleurs, en conclure que l'homme était naturellement supérieur à la femme. Oui ! comme le loup est naturellement supérieur à l'agneau, comme le vautour est supérieur à la colombe, comme le brigand armé est supérieur à l'honnête homme qu'il rencontre au coin d'un bois. Avec des supériorités de ce genre on constitue des ménageries, mais non des sociétés, et c'est précisément parce que l'humanité passe de l'état de barbarie à l'état de civilisation, de l'enfance à la puberté, que tous les vieux titres de supériorité basés sur le droit du plus fort sont révisés et contestés.

La prétendue supériorité de l'homme, plus que toute autre peut-être, est soumise à cette révision et à cette contestation. Du moment, en effet, où nous sommes en possession de cette vérité : que l'individu

social est l'homme et la femme, c'est-à-dire le couple humain, toute prétention d'un sexe sur l'autre disparaît. Des deux hémisphères qui constituent un globe, lequel peut dire qu'il est supérieur à l'autre? L'homme et la femme sont les deux moitiés d'une sphère; tant que le souffle divin de l'amour ne les a point unis, ils ne sont complets ni l'un ni l'autre, la sphère n'existe pas.

L'homme, disons-nous, a abusé de sa force musculaire, et en vertu de ses muscles il a décidé que la femme était un être inférieur; seul il a fait la loi qui régit les relations des sexes, et il a imposé cette loi comme un vainqueur au vaincu, comme le lion impose la sienne aux animaux plus faibles que lui. On reproche aux femmes d'avoir usé de ruse et d'adresse pour s'émanciper. En vérité, c'est trop fort : c'est comme si l'on faisait un crime à un prisonnier d'user d'adresse et de ruse pour sortir de sa prison. Mais est-ce seulement par ces moyens, très-légitimes, que les femmes ont successivement conquis une situation meilleure, une place plus élevée? Non ! certes ! Elles ont déployé, dans ce long effort, des vertus sublimes dont peu d'hommes seraient capables. Elles ont forcé les hommes à les respecter, à tenir compte d'elles et un compte sérieux. Quand je songe à ce qu'étaient les femmes dans les sociétés primitives et à ce que successivement elles sont devenues, à l'influence qu'elles ont conquise, à ce

qu'elles ont fait pour l'adoucissement des mœurs, je suis, pour ma part, rempli d'admiration et de respect.

Comment ! voilà un être dégradé, subalternisé, un esclave bon tout au plus à satisfaire les plus grossiers désirs de son maître. Il subit la loi du plus fort dans ce qu'elle a de plus cruel et de plus insultant. Cet être a cependant la conscience de sa dignité ; il sait la grandeur de son rôle ; il sait qu'il est créé, aussi bien que l'homme, à l'image de Dieu, et faible, désarmé, raillé, il entreprend sa réhabilitation, il s'élève par sa propre vertu, malgré les obstacles qui l'environnent. En vain des prêtres se réunissent en concile pour décider la question de savoir si les femmes ont une âme ; en vain les traditions religieuses attribueront à la femme la chute du premier homme ; en vain elle sera maudite et traitée en ilote ; en vain l'homme lui refusera tout développement intellectuel, toute participation à la vie politique, elle grandira malgré lui, elle forcera au respect son oppresseur et son maître. Et l'on ne serait pas dans l'admiration d'une telle conquête !

Par ce qu'elles ont fait, il est permis de pressentir la valeur sociale des femmes. Mais ce qu'elles ont fait n'est rien encore auprès de ce qu'elles sont appelées à faire dans un avenir prochain. Pour moi, j'exprime sincèrement cette conviction qui est, depuis longtemps, enracinée dans mon esprit et dans mon

cœur : Nous ne sortirons du désordre profond où se débattent les sociétés modernes, nous n'échapperons au conflit des deux principes qui se disputent la prééminence, au conflit du bien et du mal, du passé et de l'avenir, de l'ignorance et de la science, de la superstition et de la religion, du despotisme et de la liberté, que par l'intervention des femmes.

Quelle sera cette intervention ? Comment se manifestera-t-elle ? Je l'ignore et j'attends, j'attends humblement, patiemment, comme un homme qui a foi en Dieu et qui a l'éternité devant lui ; j'attends et je donne à mon attente un caractère actif par l'affirmation de ma foi.

Lorsqu'il y a dix-neuf siècles, une jeune femme mariée à un pauvre charpentier enfanta, dans une étable, entre un bœuf et un âne qui lui cédaient une part de leur litière, la société romaine qu'étourdissait le bruit de son immense orgie, était loin de se douter que l'enfant mis au monde par cette jeune femme viendrait, dans quelques années, annoncer un Dieu nouveau, renverser les idoles, affranchir les esclaves.

Par ce fait seul qu'elle mit au monde le Christ, cette jeune femme a été nommée vase d'élection, étoile du matin, reine du Ciel en un mot, et les Jésuites, qui ont si adroitement popularisé le culte de la Vierge, ont travaillé, sans trop s'en douter peut-être, à l'émancipation et à la glorification des femmes ; ils ont réagi contre le monde ancien qui les avait écri-

sées sous un joug de fer. Et c'est justice que la mère du Christ soit ainsi publiquement et universellement honorée. C'était une femme douce et simple; mais ce n'était pas une simple femme celle qui donnait au monde le Messie promis et annoncé, Dieu l'avait prédestinée. De même que les grands hommes, dont le génie, dont la parole fait progresser l'humanité, obéissent à des inspirations supérieures, les femmes qui ont contribué ou contribuent à l'affranchissement de leur sexe ont été ou sont aussi les instruments de la volonté divine. Cette volonté se manifeste, est transmise, à travers l'immensité des cieux, par des messagers chargés de veiller au développement des mondes-enfants, des jeunes planètes et des races humaines qui les peuplent. Ces messagers attentifs, ces créatures d'un ordre supérieur, ces anges, si vous voulez, luttent avec ardeur contre l'esprit du mal, contre le mauvais usage du libre arbitre qui est la loi suprême de l'univers. Ma raison ne répugne pas à croire que ces êtres d'une nature supérieure consentent, en certains moments décisifs, à se dévouer, à s'incarner dans un corps chétif, à accepter les souffrances, les luttes, les humiliations d'une existence planétaire, afin de hâter, de réaliser eux-mêmes le progrès qui doit s'accomplir.

Je ne suis pas assez peu au courant des choses pratiques pour croire que, du jour au lendemain, une parole de femme changera la face du monde, le mal

en bien, le noir en blanc. Non ! le développement de l'humanité peut se comparer à la végétation que nous voyons se développer sous nos yeux. C'est lentement et successivement que le grain de blé germe dans le sein de la terre, que le brin d'herbe pousse et que ce brin d'herbe sacré forme l'épi nourricier ; le chêne avant qu'il déploie dans l'air ses larges branches, a été un gland, puis un arbrisseau fragile ; il a fallu de longues années pour former son vaste tronc, son écorce rugueuse. L'humanité se développe lentement aussi, sa végétation est proportionnelle à sa masse. L'arbre géant est encore à l'état d'enfance, et Dieu, par ses intermédiaires, le greffe pour qu'il porte des fruits savoureux. Cette greffe s'opère avec lenteur pour nous qui avons une vue bornée par la mort au delà de laquelle notre infirmité n'aperçoit que ténèbres, mais elle s'opère réellement avec une foudroyante rapidité. Eh bien ! cette greffe a besoin, selon nous, de mains féminines qui la soignent et la protègent.

Les hommes seuls ne pourraient rien. Voilà une vérité que les événements démontreront de plus en plus jusqu'au jour où l'impuissance masculine aura conscience d'elle-même, jusqu'au jour où l'orgueil masculin s'inclinera, pour réparer ses torts, devant cette moitié féminine de l'humanité, différente sans doute de l'autre moitié, mais égale à elle, destinée à agir de concert avec elle.

Quand il a fallu qu'une femme enfantât le Christ, et qu'elle préparât la transformation sociale vers laquelle l'humanité aspirait, un de ces messagers féminins est venu et a pris la forme et le nom de Marie, plus tard la forme et le nom de Jeanne d'Arc, comme il vient et prend en ce moment peut-être une autre forme et un autre nom pour diriger quelque grande évolution sociale dont nous soupçonnons à peine l'étendue.

En voyant de haut le mouvement qui se produit, depuis un quart de siècle environ, parmi nous, à propos des femmes, mouvement auquel les femmes prennent une part si intelligente et si active, en lisant les innombrables travaux qui éclosent chaque jour et qui tendent à restituer à l'influence, à l'action sociale des femmes, l'importance qui leur appartient, il nous paraît impossible de ne pas croire à l'intervention prochaine d'une femme de génie, d'une femme qui ne fera ni des vers, ni des romans, ni des livres de philosophie ; mais qui, par sa parole, par ses actes, éclairera les problèmes qui nous agitent, apaisera les conflits et les antagonismes qui nous divisent.

Je ne fais ici ni madrigal ni galanterie. Je sais qu'il n'est pas de sujet sur lequel on puisse plus aisément que sur celui-là, faire de l'esprit et plaisanter avec grâce. Je ne veux pas discuter sur ce que sont les femmes dans nos sociétés actuelles et dans la fa-

mille, sur la part qui leur y est faite, sur le rôle qu'elles y remplissent. Il y a place en cette matière pour l'éloge et le blâme. Des femmes se plaignent des liens inextricables dans lesquels elles sont enlacées; d'autres se montrent très-satisfaites, et comme la femme de Sganarelle, elles diraient volontiers à celles ou à ceux qui se préoccupent de l'amélioration du sort des femmes en général : De quoi vous mêlez-vous? Cela prouve une fois de plus la vérité de ce que nous disions au début, sur l'impossibilité de formuler une opinion en tout ce qui concerne les femmes. Mais ce qu'il est possible d'affirmer, c'est que Dieu ayant composé l'humanité d'hommes et de femmes, il n'est pas naturel, il n'est pas normal que les hommes décident à eux seuls tout ce qui intéresse l'humanité entière.

Pendant l'enfance du globe, alors que la guerre était le seul moyen de contact entre les races diverses, il était tout simple que l'homme décidât seul, agît seul et que la femme demeurât confinée au foyer domestique, humble servante de son maître et seigneur. Mais quand la guerre touche à la fin de son règne, quand les peuples tendent à substituer aux anciens moyens de contact, des relations pacifiques et fécondes, des échanges industriels et commerciaux, il serait insensé de croire que les femmes n'ont pas une part active à prendre aux évolutions qui se préparent, que des solutions morales peuvent

intervenir sans leur concours. Non point leur concours par le suffrage universel, par la discussion à la tribune, au club ou ailleurs, mais sous une forme élevée, décisive, qu'il n'appartient à personne de prévoir.

C'est ma foi et je l'exprime nettement, hautement. Que chacun en fasse autant ! Qu'on me combatte et je répondrai : Nous sommes dans un temps où il faut mettre au vent son drapeau. Je crois que nous n'échapperons aux difficultés qui nous pressent que lorsqu'une femme ou des femmes interviendront, avec la douce et persuasive puissance de leur génie, dans nos bruyants débats; dans nos conflits, dans le labyrinthe où nous nous égarons. Nous voyons clairement le but où tend l'humanité, mais nous ne trouverons pas notre route si nous voulons y marcher seuls avec nos passions masculines, notre orgueil masculin; il faudra que des mains de femme nous montrent la route. Il faudra un nouveau pacte d'alliance, un pacte de justice et de liberté. Or, ce qu'est la justice, ce qu'est la liberté, nous ne le saurons qu'imparfaitement tant que les femmes n'auront pas dit leur opinion sur tout ce qui nous préoccupe ou nous intéresse.

CHAPITRE XX.

LA RELIGION NOUVELLE.

Une école philosophique célèbre, l'école Saint-Simonienne, a divisé les grandes périodes de l'histoire en époques critiques et en époques organiques. Les époques critiques sont celles où l'ancienne foi a déserté les âmes, où les esprits sont envahis par le doute, où s'élaborent les idées et se préparent les éléments qui doivent servir de base à une nouvelle conception religieuse. Les époques organiques sont celles où cette conception, arrivée à son complet développement, s'empreint dans les institutions, dans les lois, dans les mœurs, en un mot dans toutes les manifestations de la vie sociale.

Ainsi, pour ne pas remonter au delà de notre cycle historique, l'époque qui a précédé l'avènement du Christianisme et qui fut témoin de la désorganisation et de la chute de l'Empire romain, fut une époque critique. On adorait publiquement encore les

dieux, mais on les raillait tout bas, le doute s'était substitué à la foi, et les esprits avancés pressentaient la naissance d'un nouvel ordre de choses.

L'époque organique qui suivit dura depuis l'établissement politique et social du Christianisme, ou plutôt du catholicisme, jusqu'au seizième siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où Luther poussa contre l'Église ce formidable cri de révolte qui retentit encore. A partir de ce moment commença l'époque critique dont la fin est prochaine. Les caractères généraux des trois grands siècles qui nous séparent aujourd'hui de la prédication de Luther ont de nombreuses analogies avec ceux des siècles qui précédèrent la chute définitive du paganisme. C'est la même ardeur de recherche, ce sont les mêmes résistances, les mêmes hypocrisies, avec les différences que les temps et les mœurs comportent.

Au fond, le mouvement est identique, la tendance est la même; aujourd'hui, comme alors, l'humanité accomplit un progrès, elle marche vers de meilleures destinées, elle élabore de nouvelles institutions sociales et religieuses.

La nature n'improvise rien. Le moindre brin d'herbe est lentement préparé dans le sein de la terre par des myriades d'ouvriers invisibles avant de s'épanouir à l'air et au soleil. Les sociétés n'improvisent pas davantage; les événements qui nous frappent le plus par leur soudaineté sont eux-mêmes le

résultat d'une longue élaboration dont souvent nous n'avons même pas conscience. Tout ce qui se produit a ses racines dans le passé, comme tout ce que nous voyons à la surface du sol a ses racines dans les profondeurs de la terre. Rien ne se fait de rien. Si les yeux de notre corps et ceux de notre esprit avaient plus de portée, nous découvririons ces liens mystérieux qui unissent, sans solution de continuité et par d'innombrables ramifications, les choses passées aux choses présentes et les présentes aux futures.

Une religion nouvelle, — si tant est qu'il nous soit donné, à nous ou à nos fils, d'en voir éclore une, — ne serait donc pas un événement soudain, imprévu, nouveau. Cette religion serait fatalement une religion ancienne par ses origines et rajeunie par des sentiments, des idées, des principes sortis du flanc des sociétés modernes, comme une branche nouvelle pousse sur un vieux tronc et lui emprunte sa sève et se force, de même qu'elle le pare de sa jeunesse.

Ainsi, le magisme, le mosaïsme, le paganisme, le christianisme furent des branches successivement greffées sur les grandes conceptions religieuses de l'Inde, comme celles-ci avaient été greffées sur des civilisations dont nous n'avons plus aucune trace historique.

Chaque fois qu'une de ces transformations religieuses et sociales s'est accomplie, elle a constitué un progrès en harmonie avec le développement des

sociétés qui accomplissaient la transformation. L'initié a toujours été plus grand et plus pur que l'initiateur. Qu'on me permette, pour mieux faire comprendre ma pensée, de prendre un exemple vulgaire. Lorsqu'une liqueur sort de la cuve où elle a subi sa première fermentation, elle est loin d'avoir les qualités qu'elle est destinée à acquérir ; elle en a seulement en elle les éléments. Que fait l'homme ? Il la soumet à un travail d'épuration, il la transvase, et à chacun de ces transvasements la liqueur laisse au fond du vase où elle était contenue une certaine quantité de lie, jusqu'à ce qu'enfin elle ait atteint l'âge et le degré de limpidité où elle deviendra propre à la consommation. C'est toujours la même liqueur, mais entre ce qu'elle était au début et ce qu'elle est à la fin, il y a des différences telles que l'œil le plus exercé pourrait à peine croire à leur identité.

Il en est de même non-seulement pour les conceptions religieuses, mais aussi pour les conceptions sociales, politiques, économiques qui transfigurent successivement les sociétés humaines. L'humanité est un être qui grandit ; à chaque période de son développement correspondent des institutions, des mœurs, des idées différentes, mais c'est toujours le même être. Ainsi l'homme est contenu en germe dans l'enfant, l'enfant dans le fœtus, le fœtus dans l'embryon ; mais embryon, fœtus, enfant ou homme, l'être est le

même, il obéit à la loi de son développement, et nulle puissance ne peut l'y soustraire, pas même celle de la mort, qui n'est qu'une des formes de la vie.

Je vois déjà plus d'un lecteur, plus d'une lectrice peut-être, que ce grave début épouvante, et qui se demande tout bas, où j'en veux venir.

Hélas ! j'en veux venir au plus épineux des problèmes qui puissent être agités ici-bas, celui des destinées religieuses de l'humanité, au plus douloureux des dissentiments qui séparent, au temps où nous sommes, les esprits et les cœurs.

N'êtes-vous pas frappé, comme je le suis, du déplorable conflit moral où nous sommes engagés ? N'êtes-vous pas ému en voyant les sociétés contemporaines tirées en sens contraires par les uns qui s'efforcent de les entraîner vers l'avenir, par les autres qui les veulent retenir et les empêcher de marcher. Il me semble voir des hommes réunis autour d'un enfant et discutant violemment entre eux ; les uns trouvant l'enfant charmant de grâce et ne voulant pas qu'il grandisse, les autres impatients de son développement, et voulant que tout à coup il devienne un homme. Et pendant qu'ils discutent, la nature fait son œuvre, l'enfant n'obéit ni à la tendresse de ceux-ci ni à l'impatience de ceux-là ; il grandit insensiblement jour par jour, heure par heure ; il suit sa loi.

Ainsi nous sommes en ce moment autour de ce

prodigieux enfant qui a nom : l'Humanité ! et nous discutons avec acharnement pour l'obliger à grandir ou à ne grandir pas. Et pendant ce temps, Dieu fait son œuvre, et l'humanité suit sa loi.

A l'heure où nous sommes, heure solennelle ! ce conflit moral, dont je parlais plus haut, a pris des proportions gigantesques ; au sein de toute réunion, au sein de chaque nation, de chaque cité, au sein même de toute famille il éclate en termes amers. Conflit entre les rois et les peuples ; conflit entre les rois eux-mêmes, que leurs intérêts, Dieu merci ! divisent ; conflit entre les clergés divers ; conflit entre les fidèles d'une même communion ; conflit entre les parents ; conflit entre les fils et les mères.

N'est-il donc pas possible, ô mon Dieu ! de faire entendre une parole de conciliation, de concorde et de paix au milieu de ce tumulte ? N'est-il pas possible de substituer, sinon la voix de la raison, au moins celle du cœur, à ces passions qui entraînent les âmes les plus douces et les meilleures vers les régions des tempêtes ?

Au moment où nous écrivons ces lignes, les temples catholiques retentissent de lamentations inouïes, de cris de désespoir. Les chefs des troupeaux, les évêques font entendre des paroles terribles ; ils épouvantent de leurs sinistres prédictions les esprits incertains, les âmes tendres confiées à leurs soins ; à les en croire, l'abomination de la désolation est dans le

lieu saint ; tout est perdu ; la société, penchée sur le bord d'un abîme, va rouler à travers les précipices, loin du regard de Dieu, qui s'est détourné de tant d'impiétés.

Et pourquoi, juste ciel ? J'en appelle aux cœurs les plus pieux, aux hommes et aux femmes qui sont restés attachés avec le plus de ferveur et d'amour à la foi de leurs pères, à cette foi chrétienne dans laquelle nous avons tous grandi, qui nous a tous formés, qui a abrité notre enfance, qui a dicté nos primitives prières.

Le chef de l'Église catholique est menacé dans son pouvoir temporel, dont il a déjà perdu des fragments assez considérables.

Voilà le grief formulé dans toute sa simplicité.

En quoi la religion serait-elle compromise, perdue, anéantie comme on le dit, alors même que la Papauté serait réduite à vivre, au dix-neuvième siècle, dans les conditions où elle vivait pendant les neuf premiers siècles de l'Église ? Est-ce que les premiers Papes avaient une souveraineté temporelle ? Non ! ils vivaient conformément à la loi du Christ, qui leur avait dit que son royaume n'était pas de ce monde. Ils rendaient à César ce qui appartenait à César, ils se soumettaient aux puissances établies et la leur n'en était que mieux assise et respectée. La religion, loin de souffrir de cet état de choses, lui devait au contraire

un éclat, un rayonnement que depuis longtemps elle ne connaît plus.

Je sais bien que l'on prétend aujourd'hui que le Pape ne peut plus administrer avec indépendance les intérêts religieux de la catholicité s'il n'a pas un domaine à lui, appartenant en propre à l'Église ; que la paix du monde exige que le chef du catholicisme ne dépende d'aucun souverain.

J'en reviens toujours à ces neuf premiers siècles de l'Église. Comment ce qui a été possible, ce qui a été incessamment profitable à la religion pendant neuf cents ans, ne serait-il plus possible et serait-il nuisible à la religion aujourd'hui ?

Mais puisqu'on paraît ne pas vouloir de cet argument, il faut y renoncer. Est-ce que la Papauté a jamais été indépendante dans ses États ? Est-ce qu'elle n'a pas toujours été vassale d'une grande puissance, tantôt de la France, tantôt de l'Autriche, tantôt de l'Espagne ? Est-ce être libre et indépendant que d'avoir autour du Vatican une division française, la baïonnette au bout du fusil, pour protéger la personne du Pape et son gouvernement contre l'animosité, les ressentiments de ses propres sujets ? Croit-on que les intérêts religieux ne souffrent pas d'un fait si anormal ? Est-ce que le plus simple catholique ne fait pas tout bas cette réflexion : Comment se fait-il que le Pape n'ait pas su se faire aimer de ses sujets, à ce point que si l'armée française cessait de le pro-

téger, il serait obligé de prendre la fuite? Comment se fait-il que le vicaire de celui qui ne voulut pas même être défendu contre ses bourreaux, qui ordonna à Pierre de remettre l'épée au fourreau, qui se laissa flageller, couronner d'épines, sans cesser de prier son Père pour ses persécuteurs, que le vicaire du Christ, en un mot, tienne une conduite si diamétralement contraire à celle du maître? qu'il ait une armée, des canons, des fusils, etc., etc.?

J'admets que, par impossible, aucun fidèle ne fasse des réflexions de ce genre. Mais d'autres les font, d'autres les propagent et le péril n'est certes pas moindre; les intérêts religieux sont compromis par ceux-là mêmes qui ont mission de les défendre. Le catholicisme, en tant que religion constituée et organisée, en est où en était le paganisme à l'époque critique dont nous parlions au début de ce chapitre, alors que Pline écrivait à Trajan cette lettre célèbre que l'on a si souvent citée depuis que les discussions actuelles ont été soulevées. Pline rassurait l'empereur sur les dangers que le Christianisme naissant faisait courir à la religion officielle, à la religion de l'État. Les prêtres se montraient fort violents contre l'idée nouvelle qui les menaçait, ils ameutaient les fidèles contre les chrétiens, ils montraient la religion en péril, et Pline disait vrai lorsqu'il écrivait à l'empereur : « Jamais les temples ne furent plus fréquentés, jamais la piété des fidèles ne se manifesta

par plus d'offrandes et plus de sacrifices; qu'avons-nous à craindre? »

Rien, en effet, et je touche au point essentiel que je voulais aborder ici : c'est que tout changement, toute révolution dans une conception religieuse n'est que le développement de la conception ancienne; ce changement froisse évidemment les intérêts personnels et collectifs du clergé qui exploitait spécialement cette conception ancienne et qui s'oppose de toutes ses forces à la révolution dont il ne comprend pas l'utilité, qu'il traite par conséquent en ennemie. Mais le changement religieux, la révolution religieuse en elle-même, est toujours un progrès, comme c'est un progrès pour l'enfant de devenir homme.

Depuis le seizième siècle, depuis le cri de révolte de Luther, le tronc vigoureux sur lequel ont été successivement greffées toutes les religions du passé jusques et y compris le catholicisme, a reçu une greffe nouvelle, qui se développe puissamment. Qu'on le veuille ou non, cette greffe portera un jour des fruits, et le premier de ces fruits sera une conception religieuse en harmonie avec les besoins des sociétés modernes. Cette conception, cette religion sera différente sans doute dans sa forme, dans son culte, dans ses prescriptions de ce qu'ont été les prescriptions, le culte et la forme des autres religions, mais elle ne sera pas nouvelle dans l'acception radicale

du mot. Elle sera le produit et le développement du passé, elle le résumera, comme l'enfant résume le père et la mère auxquels il doit le respect.

Lors donc qu'on parle d'une religion nouvelle, on se trompe si l'on se figure qu'un jour viendra un homme ou une secte qui proclamera cette religion au grand ébahissement du public. Ainsi que je l'ai dit déjà, rien ne s'improvise, pas plus une religion qu'un épi de blé. La conception religieuse qui mettra un terme à nos misérables divisions est contenue dans le Christianisme comme le fruit est contenu dans le bourgeon et le chêne dans le gland. Nous en avons les éléments en nous, nous les connaissons, ils sont disséminés dans l'air que nous respirons et ils sont fécondés, plus encore par ceux qu'on appelle des révolutionnaires et des impies, que par ceux que l'on nomme les fidèles; par ceux qui se réjouissent, plus encore que par ceux qui se lamentent.

N'est-ce pas un dogme nouveau que celui qui affranchit les peuples, les rend à eux-mêmes, constitue leur indépendance et leur nationalité? N'est-ce pas un souffle vraiment religieux que celui qui passe en ce moment sur l'Europe et la transforme? Les docteurs de l'ancienne loi ont des conciliabules, ils se réunissent tantôt sur un point, tantôt sur un autre pour délibérer sur ce qu'il convient de faire ou d'éviter. Autrefois aussi les prêtres d'Égypte se réunirent pour savoir comment ils s'opposeraient à

Moïse ; les scribes, les pharisiens et les prêtres du paganisme se réunirent aussi pour délibérer sur les mesures à prendre contre le Christ et contre ses disciples. Les uns et les autres usèrent de rigueur, firent appel à la violence ; le sang coula, mais l'idée aux ailes de feu survécut et se répandit dans le monde. Plus près de nous, lorsque le seizième siècle proclama la liberté d'examen et la liberté de conscience, les prêtres et les rois se réunirent. Certes, ce fut une épouvantable chose que la nuit de la Saint-Barthélemy, et une chose plus épouvantable encore que les actions de grâce, les processions, les réjouissances qui furent ordonnées à Rome pour célébrer ce massacre impie ! Certes, ce fut un horrible spectacle que celui des crimes, des abominations qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes !

Qu'est-ce que cela a produit ? On a amoncelé des victimes, brûlé, pendu, égorgé bien des infortunés, mais loin d'être atteinte, l'idée a grandi, et nous la voyons aujourd'hui parvenue à un degré d'expansion que n'auraient pas même soupçonné ceux qui moururent pour elle glorieusement et dans la plénitude de leur foi.

Soyons donc sans crainte ! Ce que Dieu veut faire éclore, les hommes, quelle que soit leur ignorance ou leur méchanceté, ne parviennent pas à l'étouffer ; tout au plus peuvent-ils parvenir à retarder l'éclosion, et encore faut-il, pour cela, que ce retard coïn-

cide avec les vues impénétrables de la Providence.

C'est de cet ensemble d'idées et de sentiments, dont le germe était enfoui dans les profondeurs des sociétés anciennes, que nos pères balbutièrent, que nous formulons vaguement encore aujourd'hui, c'est de cet ensemble de sentiments et d'idées que sortira la religion future de l'humanité.

Et ne niez pas ! ne dites pas que le catholicisme étant l'expression définitive de la vérité, le catholicisme ne peut périr sans entraîner la ruine des sociétés.

Le catholicisme est une forme religieuse, et toute forme se modifie. Ce qui ne périra pas, ce qui ne peut périr, c'est la portion de vérités que le Christianisme a vivifiées, dont il a fait de nouvelles applications et qu'il avait lui-même empruntées aux grandes théogonies de l'Inde. Le catholicisme se modifiera comme tout se modifie dans le monde.

Hommes et femmes de peu de foi, qui vous désespérez et vous désolez parce que la puissance temporelle du Pape est amoindrie, parce qu'elle court l'heureux risque de disparaître tout à fait ; vous qui prononcez des phrases dans le genre de celle-ci, que je lis dans un journal quotidien : « Le monde a perdu sa lumière, il ne lui reste plus qu'à mourir dans les limbes et dans l'ignominie ! » que diriez-vous de celui qui voyant, pendant l'hiver, les arbres dépouillés, étendant leurs branches noires sous

la neige et le givre, les champs nus et arides, croirait que la nature est morte, que le monde va périr? Que diriez-vous de celui qui, voyant le soleil disparaître à l'horizon et les ténèbres envahir la terre, s'écrierait que toute lumière a cessé pour toujours?

Insensés! répondriez-vous, dans ces branches noires et couvertes de neige, la sève fermente et prépare de nouvelles verdure, des fruits savoureux; sous ces champs dépouillés la nature infatigable prépare les moissons nourricières; à ces ténèbres qui nous affligent succédera un jour éclatant et radieux.

Ce phénomène qui s'accomplit invariablement chaque jour et chaque année dans l'ordre physique, s'accomplit aussi, à travers des périodes séculaires, dans l'ordre moral. Il n'est pas un prêtre des religions anciennes, ensevelies aujourd'hui dans les nécropoles de l'histoire, qui, en voyant se lever à l'horizon l'astre indécis et voilé d'une foi nouvelle, ne se soit écrié aussi : « Le monde perd sa lumière, il ne lui reste plus qu'à mourir dans les limbes et dans l'ignominie ! »

Qu'est-il arrivé, cependant? Au lieu de mourir, le monde a grandi, les sociétés se sont développées, et nous assistons aujourd'hui à la naissance d'un ordre plus complet, d'une organisation sociale plus parfaite, d'une application plus large des principes de justice et de liberté.

Que Dieu soit loué ! Si l'Église était sage, elle entonnerait l'*Alleluia* au lieu de murmurer le *De profundis*. Mais l'Église n'est préoccupée que d'elle-même ; elle porte aujourd'hui la peine de ses fautes ; elle croit qu'on la frappe au cœur. Non ! c'est elle-même qui s'est frappée. Rome a été une sentine de vices ; l'Église a ordonné des massacres abominables ; elle a fait cause commune avec les forts contre les faibles ; elle a trafiqué des choses saintes, et tout s'expie ici-bas. L'expiation est commencée. Le catholicisme est une branche du Christianisme ; cette branche a fait son temps, et sur le vieux tronc déjà apparaissent des jets vigoureux. De ces jets sortira la religion nouvelle dont nul encore ne peut prévoir la forme, mais dont les dogmes principaux sont élaborés dans la conscience des peuples.

Grand et magnifique avènement que celui-là ! C'est l'avènement de la liberté elle-même, la vraie, la sainte liberté ! Elle sera la pierre sur laquelle s'édifiera l'Église régénérée ; elle sera la base solide et le fondement inébranlable de l'édifice, du temple qui abritera nos petits-fils.

Rien ne serait possible sans elle ! Nul, dans l'avenir, ne pourra contraindre ni être contraint en raison de sa foi ; le domaine de la conscience sera inviolable et sacré. Tel sera le premier article du futur symbole. C'est dire que la religion de l'avenir se distinguera profondément des religions du passé, en ce

qu'ellen'aura pas de clergé officiel. L'existence d'une corporation cléricale quelconque est incompatible avec la liberté, et cela se conçoit : elle croit avoir le secret de Dieu, elle croit pouvoir parler en son nom, elle croit avoir le dépôt de toute vérité ; comment pourrait-elle respecter la liberté de ceux qui attaquent ou nient sa puissance ? Comment ne voudrait-elle pas faire le salut des gens malgré eux, comme l'Église catholique prétend assurer le salut des enfants juifs en les faisant baptiser et en les séparant violemment du père et de la mère qui rendraient ce salut impossible ? C'est pourtant à des abominations de ce genre qu'aboutissent fatalement les clergés, même les mieux intentionnés.

Donc, à la religion de l'avenir quelle qu'elle soit, pas de clergé, pas de prêtres, point de prêtresses ! La lumière morale brillera pour tous, la loi civile en fera exécuter les prescriptions essentielles comme elle les fait respecter aujourd'hui en réprimant le vol, l'assassinat, les atteintes à la liberté d'autrui, mais nulle contrainte religieuse ! Tout homme, à ses risques et périls, s'éloignera ou se rapprochera de la vérité, de la lumière.

Liberté entière ! Liberté de perdre ou de sauver son âme. Voici la vérité, me direz-vous ! Je veux être libre de l'admettre ou de la repousser ; je veux être libre de proclamer hautement le contraire de ce que vous proclamerez. Vous dites que Dieu a parlé,

je veux être libre de ne pas le croire, de blâmer ou d'approuver votre œuvre.

Voilà tout ce qu'on peut affirmer de la religion future, de l'état social nouveau dont nous voyons les éléments se combiner tumultueusement sous nos yeux. C'est le désordre, dit-on, c'est le monde qui agonise. Oui ! mais la main de Dieu est dans ce désordre ! oui ! mais ce monde qui agonise et va mourir, c'est le monde des iniquités, des haines, des oppressions, le monde des vieux antagonismes ; c'est l'écorce de l'arbre qui se dessèche et tombe, mais sous cette écorce que le temps et les influences de l'atmosphère ont usée, est une écorce plus jeune, plus vigoureuse, que la sève anime.

Ne désespérons donc pas ! ayons foi en Dieu !

CHAPITRE XXI.

LAURENCE

Pour terminer ce volume un peu moins gravement, laissez-moi vous conter, non pas un conte que je conterais probablement fort mal, non pas un roman que je suis incapable d'imaginer, mais une histoire de ce monde que nous coudoyons et qui, sous ses brillantes apparences, cache souvent de bien cruelles tristesses.

Or, dans ce même monde, je rencontrais assez souvent, il y a sept ou huit ans de cela, deux jeunes filles que l'on y remarquait beaucoup, d'abord parce qu'elles étaient fort belles, très-élégantes, parfaitement distinguées, et aussi parce qu'elles avaient entre elles une ressemblance prodigieuse. Elles n'étaient pas sœurs ; aucun lien de parenté, même éloigné, ne les unissait, et cependant, à première vue, on les eût prises pour des sœurs jumelles. Elles étaient toutes deux brunes avec des yeux bleus, elles avaient la même taille, la même démarche, le même son de voix.

Cette étrange analogie les avait rapprochées. L'une, après un quadrille, avait souri à l'autre comme elle eût souri à sa propre image en se regardant au miroir, et quelle est la jeune fille, quelle est même la femme qui ne sourie en se mirant? La parole suivit le sourire, et dès le troisième bal une vive sympathie unissait les deux jeunes filles.

Les parents ne se connaissaient pas, mais la liaison des enfants entraîna bientôt la leur. Les deux familles se rapprochèrent; on fit des projets en commun pour la villégiature, on alla ensemble aux bains de mer, et une sincère affection, une estime réciproque, unirent cette petite tribu.

En province on se lie difficilement; on y vit tellement sous le feu des curiosités et des rivalités locales, qu'il est très-malaisé de créer des relations en dehors du cercle où l'on est comme emprisonné. A Paris, les relations se nouent et se dénouent avec une facilité et une rapidité incroyables. Éloignez-vous pendant six mois et vous ne retrouverez plus à votre retour tous les visages de connaissance que vous aviez l'habitude de rencontrer chez vos amis. Vous aurez beau multiplier les questions, vous n'obtiendrez jamais que ce renseignement assez vague : Nous ne voyons plus un tel ou Madame une telle. — Êtes-vous brouillés? — Non, mais nous ne nous voyons que très-rarement. — C'est le tourbillon parisien qui a passé par là et qui a dispersé, sans même qu'ils s'en

doutent, des gens qui paraissaient devoir vivre éternellement côte à côte.

Nos deux familles s'unirent donc, mais assez sérieusement ; elles devinrent inséparables. Les deux jeunes filles s'adoraient ; si elles se ressemblaient extraordinairement au physique, elles avaient en revanche de très-nombreux points de dissemblance au moral.

Mademoiselle Laurence Dumont était la fille unique de M. et M^{me} Dumont, honorables commerçants qui s'étaient enrichis à acheter en gros et à vendre en détail, pendant quinze ans, des rubans et des fleurs. Ses parents lui avaient donné une assez brillante éducation ; c'est dire qu'elle était ignorante comme une carpe, jouait au piano quelques morceaux péniblement appris, peignait médiocrement, parlait fort mal un peu d'anglais et discutait sur toutes choses avec un merveilleux aplomb. En revanche, elle dansait comme une sylphide, se mettait avec goût, riait volontiers aux éclats pour faire voir des dents blanches comme des perles et lisait des romans. Au demeurant, excellente fille, suivant scrupuleusement tous les exercices de piété, ne manquant aucun bal et aimant le spectacle avec passion. C'était une enfant gâtée. M. et M^{me} Dumont étaient dans la perpétuelle admiration de leur fille et vivaient dans l'attente d'un prince jeune, beau, riche, aimable qui devait inévitablement ve-

nir, un jour ou l'autre, déposer aux pieds de Laurence son cœur, son trône et sa fortune.

Le Sosie de Laurence, M^{lle} Noëmi Gérard, avait un caractère plus sérieux, plus solide. Son père et sa mère étaient artistes, artistes de profession. M. Gérard était peintre et non sans talent; M^{me} Gérard avait, pendant plusieurs années, donné des leçons de chant et formé, disait-on, des élèves remarquables. Noëmi avait donc reçu une instruction artistique très-développée. Elle était née à Venise pendant un voyage que ses parents firent en Italie, et son enfance s'était successivement écoulée à Milan, à Florence, à Rome, au milieu des chefs-d'œuvre de l'école italienne. M. et M^{me} Gérard étaient-ils catholiques, protestants ou juifs? Je n'ai jamais pu le savoir; le fait est que Noëmi n'allait ni à la messe ni au prêché, et cependant ses idées, son caractère avaient une teinte religieuse très-sensible.

Comment les Dumont et les Gérard, ces marchands enrichis et ces artistes, comment ces deux jeunes filles, si semblables dans la forme et si diverses dans le fond, comment ces êtres venus des points extrêmes de l'horizon, purent-ils s'accrocher et, avec des précédents, des aptitudes, des goûts intellectuels si différents, vivre dans une assez grande intimité? Cela s'explique par un mot : la bonté! Ils étaient bons les uns et les autres, bienveillants, simples, et ce fut là leur point de contact, ce furent leurs atomes crochus.

Laurence avait des travers, mais elle était bonne. L'amitié de Noëmi exerça sur elle une heureuse influence ; elle modifia cette nature vaine, elle développa ses bons sentiments et empêcha les mauvais de pousser de trop profondes racines. Mais tout ce que j'en pourrais dire ne vous édifierait pas à beaucoup près autant que vont le faire les lettres suivantes, que les deux amies échangèrent entre elles pendant une séparation momentanée.

Laurence à Noëmi.

« Florence, août 185...

« Chère amie de mon âme, ma douce et bonne Noëmi, je ne puis croire que je suis séparée de toi et de tes excellents parents. Il me semble qu'il me manque la meilleure partie de moi-même. Mon père et ma mère éprouvent le même malaise ; nous cherchons autour de nous comme si vous étiez cachés dans quelque coin pour nous faire une espièglerie. Je réponds parfois comme si tu m'appelais, et c'est bien ta voix que j'entends retentir alors à mon oreille et dans mon cœur.

« Il n'a fallu rien moins qu'un grave intérêt pour décider mon père, ordinairement si casanier, à faire ce voyage. Une partie de sa fortune est compromise,

dit-il, par la faillite d'un de ses anciens correspondants, entre les mains duquel il avait laissé des fonds considérables. Nous sommes arrivés d'hier, et les premières démarches qu'a faites ce pauvre père lui donnent l'espoir que la perte qu'il redoutait sera réduite à des proportions insignifiantes.

« Si quelque chose pouvait me consoler de ton absence, ce serait certainement la pensée que je suis en Italie, dans ce magnifique pays qui est presque le tien, que tu m'as appris à aimer, dont, grâce à toi, je connais d'avance les chefs-d'œuvre. Nous devons demain commencer nos excursions artistiques ; je te dirai très-naïvement mes impressions, et si je fais des barbarismes, si je dis des non-sens, tu me reprendras. N'es-tu pas en toutes choses, Noëminette chérie, mon doux maître et mon guide, comme tu es ma meilleure amie et ma sœur de prédilection !

« Notre voyage a été si précipité, que je n'ai pu t'écrire avant de quitter Marseille comme je te l'avais promis ; aussi, que de choses à te dire ! Notre voyage de Paris à Marseille a été veuf de tout incident. J'étais si triste en songeant que chaque tour de roue m'éloignait de toi, que je n'ai même pas regardé les contrées que nous traversions. Je me trompe cependant ; lorsque nous sommes arrivés à Avignon, j'ai vu, dans un angle de la gare, une belle jeune femme, vêtue de haillons, portant dans ses bras un enfant qui jouait avec une fleur. Sa mère le regardait en

souriant tristement. Ce groupe m'a rappelé le tableau que j'ai vu et admiré si souvent dans l'atelier de ton père, et dont tu as fait une si belle copie. Je ne sais si c'est la vue de cette femme ou le souvenir qu'elle éveillait en moi, mais j'ai senti mes yeux pleins de larmes. Mon père alors m'a demandé la cause de cette émotion, je lui ai montré du doigt la pauvre mère. Tu sais combien il est bon, il s'est dirigé vers elle, lui a parlé, je crois qu'il lui a donné quelques secours, et quelques heures après nous arrivions à Marseille.

« Le lendemain matin nous étions à bord du paquebot, et c'est ici que commence une véritable aventure, tout un roman.

« Tu te rappelles ces deux jeunes gens que nous vîmes pour la première fois au bal de M^{me} C..., et que nous avons, depuis lors, très-souvent rencontrés dans le monde. Nous n'avons jamais eu de danseurs plus infatigables que ceux-là. Nous les désignons, faute de mieux, sous ces deux dénominations : le grand blond et le petit brun. Le grand blond te déplaisait et je prenais contre toi sa défense; je crois avoir remarqué qu'en revanche le petit brun ne t'était pas absolument antipathique.

« Eh bien ! juge, chère Noëmi, de ma surprise, lorsqu'en arrivant sur le pont du bateau j'ai reconnu nos deux danseurs se promenant bras dessus, bras dessous. Ils m'ont reconnue en même temps, et je crois,

Dieu me pardonne ! que j'ai rougi jusqu'aux yeux ; il m'a même semblé que le grand blond était un peu ému aussi. Ils n'ont cependant pas perdu contenance ; ils se sont fort galamment présentés eux-mêmes à mon père et à ma mère en invoquant le souvenir des personnes chez lesquelles ils nous avaient rencontrés, et la connaissance a été bientôt faite. Ils ont été charmants de prévenances et d'attentions pendant la traversée, et ils sont venus avec nous jusqu'à Florence.

« Je suis une historienne trop exacte pour ne pas mentionner ce détail qui vous fera peut-être rougir aussi, Mademoiselle : le petit brun s'est, à plusieurs reprises, enquis avec une aimable sollicitude « de « la gracieuse jeune personne qui me ressemble si « étrangement. »

« Mais je n'ai plus besoin de périphrases pour les désigner maintenant. Le petit brun sur lequel M^{lle} Noëmi Gérard paraît avoir fait une si vive impression, se nomme Louis Mathieu, tout court, il est sculpteur et a un très-grand talent, au dire de son ami. Le grand blond se nomme Anatole de Civry, il est associé d'une maison de banque très-importante. Ils viennent en Italie, celui-ci pour ses affaires, l'autre pour s'y perfectionner dans son art.

« Mais il me semble que voilà un bien long bavardage. Tu vas me gronder, peut-être. Qu'importe ! j'aime tout de toi, ma sœur, tout jusqu'à tes gronde-

ries si douces toujours. Nous ne cessons de parler de toi, et Dieu sait le mal que nous en disons. Ma mère, cependant, interrompt quelquefois le chapelet de nos éloges et de nos admirations par un mot terrible qui réveille tous les scrupules de ma conscience : Quel dommage, dit-elle, que Noëmi n'aille pas à la messe et ne travaille pas à son salut !

« Tu sais les discussions que nous avons eues à ce sujet, mais tu m'y as si complètement battue qu'il y a quelque abnégation à les rappeler.

« Sur ce, je clos ma lettre, et je t'envoie, chère Noëmi de mon cœur, mes plus tendres caresses.

« LAURENCE DUMONT. »

Noëmi à Laurence.

« Fontainebleau, août 185...

« Non ! je ne te gronderai pas, chère Laurence aimée, je t'embrasse au contraire sur tes deux fraîches joues pour te remercier du plaisir que nous a causé ta charmante lettre. Nous l'attendions avec impatience. Les quelques lignes que ton père nous avait écrites avant votre départ nous avaient inquiétés. Nous voilà rassurés maintenant et nous ne songeons qu'à votre retour. Je ne puis te dire combien vous nous manquez, combien tu me manques surtout, chère petite.

« Je me réfugie avec plus d'ardeur que jamais dans le travail, ce grand consolateur ! Je fais avec mon père de longues courses dans la forêt, où j'ai esquissé depuis ton départ quelques bonnes études d'après nature. Je fais de la musique, je lis beaucoup ; ma mère est un peu souffrante et je gouverne le ménage, je surveille la cuisine et la basse-cour où une couvée de petits poulets va éclore dans quelques jours, puis je couds, je brode, je fais de la tapisserie et ton souvenir ne me quitte pas.

« Je me rappelle très-bien ces jeunes gens dont tu me parles. Je me doutais que le petit brun devait être un artiste ; mais, quoique tu en penses, ce que tu me dis de lui ne m'a pas fait un battement de plus au cœur. Il ne me déplait pas, c'est bien quelque chose, mais c'est tout. Si l'amour n'avait pas d'autres symptômes, ce ne serait vraiment pas la peine d'en parler autant qu'on le fait.

« Embrasse et remercie ta bonne mère pour moi et apaise ses regrets à l'endroit de mon salut ; si je ne vais pas à la messe, c'est tout simplement parce que je ne suis pas catholique. Je crois en Dieu, je l'aime et le sers de mon mieux. En bonne conscience, vous ne pouvez exiger plus. Soyons des filles respectueuses et soumises ; n'attachons pas trop d'importance aux choses frivoles ; aimons les distractions honnêtes, mais aimons surtout le devoir ; si nous nous marions un jour, soyons épouses fidèles, ten-

dres mères; faisons, en un mot, tout le bien qu'il nous est donné de faire et Dieu pourvoira au reste.

« A bientôt, ma Laurence chérie, je vais donner un coup d'œil à mes poules. Ne te préoccupe pas plus du grand blond que je ne me préoccupe du petit brun, et crois à la profonde et sincère affection de ta sœur.

« NOEMI GÉRARD. »

Laurence à Noëmi.

« Rome, septembre 185...

« Chère Noëmi, *carissima mia*, grande nouvelle ! Nous partons pour Naples demain, nous y resterons quelques jours, et nous nous embarquerons là pour retourner à Marseille. Je serai donc bientôt auprès de toi, Dieu en soit loué !

« Autre nouvelle : M. Anatole de Civry est venu à Rome en même temps que nous ; son ami est allé planter sa tente à Venise. M. Anatole rentrera probablement en France avec nous. Pendant un incendie qui éclata la semaine dernière à Milan, il fut admirable de dévouement et de courage. Quand mon père l'a félicité, il a répondu très-simplement qu'il n'avait fait que son devoir. Et enfin, enfin ! faut-il tout vous dire ? ô ma toute belle ! il m'aime, et j'ai quelque raison de croire qu'il est payé de retour.

« Il a loyalement exprimé ses intentions à mon père : il a demandé officieusement ma main, la demande officielle devant être faite à Paris par sa famille. Mon père n'a dit ni oui ni non ; il m'a consultée, et j'ai répondu que si ce choix agréait à ma mère et à lui, je ne ferais pas d'opposition. N'admires-tu pas cette hypocrisie ?

« Quoiqu'il en soit, mon âme est toute joyeuse. La nature me paraît splendide, je trouve Rome admirable, j'ai assisté à des cérémonies religieuses d'une magnificence inouïe ; notre Saint-Père... mais ne touchons pas à ces questions qui brûlent. Je serais impardonnable si, en ce jour de bonheur, j'étais assez maladroite pour faire de la peine à ma meilleure, à ma seule amie que j'adore. Dans une quinzaine de jours, je l'espère, j'irai t'aider à soigner tes petits poulets.

« A toi, amie,

« LAURENCE DUMONT. »

Le retour fut réellement une fête. Les deux familles furent heureuses de se retrouver. Noëmi et Laurence eurent de longs et mystérieux entretiens.

— Tu l'aimes donc bien ? disait Noëmi surprise.

— A la folie, répondait Laurence ; mais ne trahis pas ce secret de mon cœur. Si ses parents allaient s'opposer à ce mariage !

De pareilles craintes étaient sans fondements ; les renseignements pris de part et d'autre, les fortunes et les espérances supputées, il fut décidé que M. et M^{me} de Civry iraient officiellement demander pour leur fils la main de M^{lle} Laurence Dumont, qui consentit avec autant d'empressement que les convenances lui permettaient d'en témoigner.

Trois ou quatre mois après l'accomplissement de ces formalités, une file raisonnable d'équipages stationnait vers midi sur les bas-côtés de la Madeleine. Le suisse, galonné d'or, introduisait et précédait dans la grande nef les deux familles, et M^{lle} Laurence s'agenouillait au prie-Dieu du maître autel, à côté de M. Anatole. Noëmi était assise, avec son père et sa mère, au premier rang, près du chœur. L'ami intime d'Anatole, M. Louis Mathieu, avait quitté Venise tout exprès pour assister au mariage de son ami et lui servir de garçon d'honneur.

Une très-jeune fille, à laquelle un collégien devait offrir sa main, avait été chargée de quêter, car il n'y a pas de cérémonie religieuse sans quête ; mais l'assistance était nombreuse, la quête eût duré trop longtemps ; le curé requit une autre quêteuse. On pria Noëmi de vouloir bien accepter cette grave fonction, et Louis Mathieu fut chargé de l'accompagner.

Noëmi croyait peu à l'amour. Son caractère ferme et décidé, son éducation, ses travaux, les habitudes de son esprit l'avaient éloignée à la fois des funestes

rêveries et des prévisions trop positives où la perspective d'un mariage entraîne la plupart des jeunes filles. Elle envisageait le mariage sans effroi et sans désir, comme une nécessité naturelle et sociale. Elle avait souvent dit à Laurence : « Prends garde, amie, interroge-toi profondément toi-même, ne confonds pas les feux follets de l'amour avec l'amour lui-même. Il faut se défier des coups de cœur autant que des coups de tête. Si tu allais te tromper ! Si tu ne l'aimais pas ! »

Lorsque le jeune homme tendit sa main à Noëmi, elle n'éprouva aucune commotion, aucun trouble. La quête terminée, elle vint reprendre sa place, aussi calme qu'au moment où elle l'avait quittée. Louis Mathieu fut présenté à M. et à M^{me} Gérard, qui l'accueillirent avec leur bienveillance habituelle, et il devint un des hôtes assidus de cette paisible maison. Le jeune couple partit pour la Suisse ; M^{me} Laurence de Civry, à son retour, se lança avec son mari dans le tourbillon des fêtes parisiennes.

M. de Civry appartenait à une famille aristocratique ruinée. Il s'était occupé de banque, de finances et d'affaires industrielles pour refaire sa fortune. Il avait pourtant conservé des relations parmi quelques familles riches et titrées ; ce monde nouveau où Laurence entra avec toutes les ardeurs de son âge, avec toutes les surexcitations de la vanité féminine, troubla cette jeune tête. Son mari était

quelque peu baron, elle n'eut pas de répit que ce titre ne fût exhumé; elle devint M^{me} la baronne de Civry.

Baronne, riche, belle, entourée d'hommages, dame de charité, patronesse d'une foule de ces œuvres de bienfaisance que le clergé aime à diriger, elle perdit un peu de vue les Gérard et sa bonne amie. L'été vint; Noëmi retourna avec ses parents à Fontainebleau, de plus en plus occupée de peinture, de couture, de ménage, de basse-cour, de couvées, etc., etc. M. et M^{me} de Civry, accablés d'invitations, menèrent la vie à grandes guides. Ils allèrent de château en château, à Bade, puis à Ems, partout où la mode attire les papillons parisiens.

La correspondance se ralentit. Noëmi écrivait à Laurence, mais Laurence répondait rarement. Je vais encore les laisser parler. ⁴

Laurence à Noëmi.

« Bade, septembre 185...

« Pardonne-moi, chère Noëmi, de n'avoir pas répondu immédiatement à ta lettre si amicale, si tendre et en même temps si sévère. Tu me grondes, comme autrefois, et tu ne songes pas que nos existences ne sont plus les mêmes. Je suis femme et tu n'es encore qu'une jeune fille fort inexpérimentée des obliga-

tions du monde et de la vie. C'est à moi maintenant de t'enseigner. Tu me parles de choses que tu ignores, ma pauvre enfant. Tu me reproches ma dissipation, — remarqué que ce vilain mot est de toi, — tu me fais un crime de mes plaisirs, de la facilité avec laquelle je m'y laisse entraîner, et tu trouves une contradiction flagrante entre ma conduite et mes principes religieux.

« Que veux-tu, amie toujours aimée ! j'ai des devoirs de société à remplir, il n'est pas impossible de concilier ces devoirs avec ceux de la piété. Il y a temps pour tout. Je ne t'en remercie pas moins, ma bonne amie ; mais marie-toi, et puis tu verras. Je croyais que tu allais m'annoncer ton mariage avec Louis Mathieu ; ne crains-tu pas que ses assiduités dans ta famille et auprès de toi ne te nuisent, ma chère enfant ? C'est à mon tour de te dire : Prends-y garde !

« J'ai reçu, ce matin, une bonne lettre de mon père ; je vois avec douleur que ma mère est toujours bien souffrante. J'espère qu'il me sera possible de retourner à Paris dans une quinzaine de jours pour voir mes chers parents et t'embrasser ; mais nous serons obligés de repartir presque aussitôt pour nous rendre au château de X..., où la comtesse de B... nous attend.

« Je n'ai pas un moment à moi. Je suis furieuse contre le chemin de fer ; j'attends une robe et des

parures de Paris pour le bal de ce soir et rien n'arrive.

« Mon mari n'est pas auprès de moi. Une lettre de sa maison de banque l'a obligé à partir brusquement pour Londres; il m'a laissée ici sous le patronage d'un couple charmant avec lequel nous sommes liés depuis peu, M. et M^{me} de Tonnac.

« Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur

« Ton amie dévouée,

« LAURENCE, baronne DE CIVRY. »

Noëmi à Laurence.

« Fontainebleau, septembre 185...

« Laurence, ma Laurence chérie, ta lettre m'a serré le cœur, et je n'ai pu, en la lisant, retenir mes larmes. Tu es emportée dans un tourbillon et tu ne peux mesurer la distance que tu parcours, tu ne sais pas où tu vas.

« Oui, je te le répète, tu dissipes ta vie comme un prodigue dissipe sa fortune. Puisque ton mari est momentanément entraîné loin de toi par les exigences de ses affaires, pourquoi ne pas revenir près de nous? Tes parents sont installés dans une charmante villa, à quelques centaines de pas de la nôtre. L'air de la forêt déjà fait du bien à ta mère, que nous entourons de tous nos soins; mais crois-tu qu'un

baiser de sa fille ne lui ferait pas plus de bien que toutes nos caresses ?

« Reviens-donc, chère amie. Défie-toi de ces faux brillants du monde, défie-toi de tout ce qui te séduit. Viens chercher auprès des cœurs qui t'aiment le calme et la simplicité de la vie.

« Je veux terminer ma lettre en t'annonçant une bonne nouvelle qui te rassurera complètement sur mon compte. M. Mathieu m'a demandée en mariage. Mes parents consentent, je fais comme eux. Mais le mariage n'est pas prochain ; sur ma demande, il est fixé au mois de mai, et nous sommes en septembre. C'est chose grave, il faut se bien connaître avant de s'unir.

« Reviens-nous, reviens-nous, chère Laurence aimée, je t'en supplie les mains jointes.

« Ta sœur qui t'aime,

« NOEMI GÉRARD. »

Laurence ne revint pas ; elle attendit à Bade le retour de son mari, qui fut retardé au delà de ses prévisions.

Si j'écrivais un roman, j'aurais plaisir à suivre, à observer le caractère de Laurence, à noter, pour ainsi dire, les déviations presque insensibles qui, peu à peu, l'éloignèrent de son point de départ, de sa famille, de ses amis ; les ravages que causèrent dans cette âme, que l'amitié de Noëmi avait un instant

grandie, les puérides vanités, la coquetterie, le besoin d'admiration. Mais c'est une simple histoire que je raconte, je suis obligé de l'enfermer dans un cadre étroit. Je vais donc au but sans me soucier des incidents de la route.

Les fêtes de l'hiver entraînent de plus en plus Laurence dans le tourbillon du monde, ce tourbillon où périssent tant de belles existences. Laurence fut une des reines de la saison. Les affaires de son mari prospéraient. Son salon devint en peu de temps un des salons célèbres de Paris.

Le mois de mai arriva. La famille Gérard était déjà installée à Fontainebleau. C'est là que le mariage de Noëmi fut célébré simplement, sans faste. Laurence vint passer quelques jours à cette occasion auprès de ses amis. Elle était à ce moment dans tout l'éclat de sa beauté.

M. et M^{me} Gérard et Louis Mathieu devaient à leur talent, à leur parfaite honorabilité, de très-hautes relations. Toutes les célébrités des arts, des lettres, des sciences assistèrent à cette humble fête de famille. Parmi les invités se trouvait un beau et charmant jeune homme, M. le comte de C..., dont le nom venait d'avoir en Afrique un glorieux retentissement. A l'âge où la soif des plaisirs retient et perd à Paris tant de jeunes gens qui s'étiolent dans cette atmosphère malsaine, M. de C..., las de son oisiveté, était allé prendre du service dans un de nos régiments

algériens. Il s'y était distingué en plusieurs occasions et avait gagné sur le champ de bataille ses épaulettes de lieutenant et la croix d'honneur. Cela fait, il avait donné sa démission, et, maître d'une fortune considérable, il se disposait à entreprendre un grand voyage pour son instruction personnelle.

M. de C... et Louis Mathieu s'étaient rencontrés et liés autrefois en Italie ; une cordiale sympathie les unissait, et il n'eût tenu qu'à Louis Mathieu de changer cette sympathie en une vive amitié. Mais le comte C... était riche, il menait largement la vie. Avant d'aller chercher en Afrique le baptême du feu, il avait été le héros de quelques aventures retentissantes où les noms de plusieurs femmes du monde s'étaient trouvés mêlés, et Louis Mathieu, entièrement voué au culte de son art, avait lutté contre son propre cœur pour s'éloigner de cette brillante et tumultueuse relation.

M. de C... remarqua Laurence, comme vous le pensez bien ; pendant les quelques jours qu'elle passa à Fontainebleau, il fut des plus empressés auprès d'elle, et pour me servir de la sottise expression que l'usage a consacrée, il lui fit la cour et une cour assidue. M. de C... renonça dès lors au grand voyage qu'il avait projeté.

Quelques années s'écoulèrent. M. et M^{me} de Civry habitaient, pendant, l'été une délicieuse villa au bord de la Méditerranée, près de Cannes. Laurence était

mère d'une petite fille, et les suites de sa couche avaient été si graves que les médecins avaient dû ordonner un repos absolu, l'air tiède et vivifiant de nos plages méridionales. Ce n'était plus la reine des salons, la coquette jeune femme que nous avons connue. Laurence était vieillie de dix ans; le monde n'avait plus pour elle aucun attrait, et lorsque, par hasard, on lui rappelait ses triomphes, ses succès, son visage prenait une expression de tristesse profonde et elle essayait de dissimuler son émotion en embrassant sa fille.

M. de Civry était aux petits soins pour sa femme et ne semblait occupé qu'à la distraire. Quoique bien jeune encore, il avait, pour elle, abandonné la part active qu'il prenait aux affaires de sa maison et s'était consacré tout entier à Laurence et à sa fille.

Que s'était-il donc passé? Ici encore la paresse et l'inexpérience du narrateur vont être bonnes à quelque chose. Je laisse la parole aux personnages eux-mêmes.

Laurence à Noëmi.

« Cannes, juin 185...

« O ma bonne, ma chère sœur, mon doux ange gardien, ma chère et fidèle amie, ne vas-tu pas

trouver mes lettres trop fréquentes? Pardonne-moi, si je suis importune, ma Noëmi, mais il m'est impossible de passer un jour sans épancher mon cœur dans le tien, sans te crier : merci ! du fond de mon âme, sans te bénir. Je suis au port, grâce à toi ! La tempête m'a brisée, il est vrai, mais enfin je suis sauvée et je suis seule à souffrir ; je n'ai pas compromis le repos de mon excellent mari et je puis pleurer sur le berceau de ma fille bien-aimée.

« Ah ! que ton affection si dévouée, si bienfaisante ne m'abandonne pas, chère sœur ! Je suis sauvée, je le crois, mais non encore guérie. Croirais-tu qu'alors même que ma fille est endormie dans mes bras, au moment même où mon cœur devrait être le plus complètement abrité dans les pures joies de l'amour maternel, je me surprends, les yeux fixés sur la mer profonde qui déroule devant moi ses splendeurs de lumière et d'azur, suivant par la pensée le navire qui l'emporte, hélas ! vers des régions inconnues. Mon âme l'enveloppe pour ainsi dire, et ma lèvre murmure des paroles que nulle oreille ne doit plus entendre. O ma Noëmi ! tu m'as sauvée, mais comme ces chirurgiens qui sauvent leur malade en le mutilant.

« Je blasphème ! Laisse-moi, amie ! cette triste et suprême consolation de murmurer pour toi seule la plainte éternelle de mon cœur.

« Lorsque ta vigilante amitié m'avertit du péril

que je courais, quand ta haute et calme raison me montra l'abîme où j'allais tomber, tu donnas à mes forces, à mon courage, je ne sais quel vigoureux élan qui me permit d'accomplir le douloureux sacrifice. Soutiens-moi, ma sœur, car il me semble que mes forces et mon courage m'abandonnent parfois !

« Comment le souvenir de M. de C... ne me serait-il pas précieux et cher ? Quand ton mari, dont la fraternelle affection veillait aussi sur moi, découvrit ce funeste amour, quand il fit appel à la loyauté, à tous les bons sentiments de M. de C... celui-ci ne fut-il pas admirable de résolution ? N'immola-t-il pas son cœur et notre amour au devoir ?

« Mais non ! dis-moi de détourner ma pensée de ces souvenirs qui me brûlent. Je t'aime, ma Noëmi, n'abandonne pas ta sœur.

« LAURENCE DE CIVRY. »

Le Comte de C. à Louis Mathieu.

« Malte, à bord du *Borysthène*, mai 185...

MON CHER LOUIS,

« Le sacrifice est accompli. Me voici à la première étape de mon long exil. C'est à vous seul et à votre digne femme que revient tout le mérite de ma résolution ; que Dieu me pardonne le mal que j'ai fait et

qu'il vous bénisse pour celui que vous m'avez empêché de faire.

« Mon cœur saigne et saignera longtemps. J'aime et j'aime encore Laurence de toutes les forces de mon être. Là est mon excuse.

« Je n'ai pas le calme nécessaire pour vous écrire longuement. J'ai voulu seulement vous envoyer d'ici mes remerciements et l'assurance de ma plus sincère amitié.

« GEORGES, COMTE DE C... »

Noëmi à Laurence.

« Fontainebleau, août 185...

« Chère Laurence aimée, courage ! Je ne veux pas que tu contiennes tes larmes ; je veux les recevoir sur mon cœur, je veux les sécher sous mes caresses. Nous partirons tous ensemble, la semaine prochaine, pour aller habiter la villa que ton mari nous a retenue près de la tienne. Je serai près de toi, je soignerai ta fille, je soignerai surtout, de toutes mes tendresses, ma Laurence, mon héroïque Laurence.

« Ta sœur qui t'aime,

« NOEMI MATHIEU. »

On lisait, il y a une quinzaine de jours à peine dans les journaux, parmi les nouvelles diverses :

— Nous apprenons la mort d'un homme honorable qui a pris une part active au développement des affaires financières et industrielles de notre pays. M. le baron Anatole de Civry est mort, à la fleur de l'âge, d'une maladie de langueur, entouré de l'affection de sa famille, des regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Et plus loin :

— Un savant et infatigable voyageur, M. le comte Georges de C..., vient d'arriver à Paris après un voyage de plusieurs années dans l'Inde et dans les contrées septentrionales les plus rapprochées du pôle arctique. M. le comte de C... rapporte des collections très-curieuses qu'il a offertes à l'Académie des sciences. Il a soumis à cette Académie un rapport que l'on dit très-intéressant et très-remarquable, plein d'observations et de faits curieux sur les contrées que M. le comte de C... a parcourues.

10 JU 62

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Pourquoi ce livre? — Tolérance et liberté. — Une pauvre mère.	5
II. Une conférence à Notre-Dame. — La femme et la famille. — Un discours sur les femmes. — L'âge d'or.	25
III. Un jour de pluie.	43
IV. Pâques! — L'excommunication. — Le Père Félix.	58
V. La Grèce et l'archange Raphaël. — Un livre de M. Michelet	70
VI. Comme le temps passe.	86
VII. Le petit Chaperon rouge. — M. Alfred Maury (de l'Institut).	101
VIII. Le livre des Esprits.	114
IX. Un cours de philosophie.	127
X. Une grande inutilité.	141
XI. Une descente en Angleterre.	158
XII. La petite guerre	171

XIII. Le printemps, la jeunesse et l'amour. — Germaine et Alice	184
XIV. Les aspirations modernes	199
XV. Justice et loyauté. — La demoiselle aux quarante mil- lions	214
XVI. Conciles et symboles.	227
XVII. L'avocat du bon Dieu.	243
XVIII. Le 15 août. — La femme	259
XIX. Les Femmes.	272
XX. La religion nouvelle.	285
XXI. Laurence.	302

10 JU 62

FIN DE LA TABLE.

19

GO UP UP

EN VENTE CHEZ E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

- Les Anglais, Londres et l'Angleterre**, par L.-J. LARCHER, avec une préface par M. ÉMILE de GIRARDIN. 1 vol. grand in-18 jésus 3 »
- L'Année anecdotique**, petits Mémoires du temps, par F. MORAND. 1 vol. grand in-18 jésus. 3 »
- Le Curé du Pecq**, par GUSTAVE CHADEUIL. 1 vol. grand in-18 jésus. 3 50
- L'Esprit des bêtes et le Monde des oiseaux**, zoologie et ornithologie passionnelles, par A. TOUSSENEL. Nouvelle édition, revue et corrigée. 4 vol. in-8. 42 »
- Femmes vues au stéréoscope**. Première épreuve : vertueuse et coupable, par CHARLES AUBERT. 1 vol. in-18. 1 »
- Histoire de la Politique autrichienne** depuis la mort de Marie-Thérèse. Suite de l'*Histoire secrète du Gouvernement Autrichien*, par ALFRED MICHIELS. 1 beau vol. in-8. 7 »
- Histoire du Pont-Neuf**, par ÉDOUARD FOURNIER. 1 charmant vol. in-18 3 »
- Iambes et Poèmes**, par AUGUSTE BARBIER. 11^e édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-18. 3 50
- L'Industrie française sous Louis XIV** et ses progrès jusqu'à nos jours, par L. D'AURIAC (Histoire des canaux, des messageries, ports et voitures publiques). 1 vol. in-18. 3 »
- Le monde russe et la Révolution**. Mémoires de A. HERTZEN, traduits par H. DELAVEAU, illustrations de A. SCHENK. Première partie. 1 beau vol. grand in-18 jésus. 5 »
Sous presse : la deuxième partie.
- Mœurs et coutumes de la vieille France**, par MARY-LAFON. 1 joli volume in-18. 3 »
- Nouvelles espagnoles**, par C. HABENECK, avec une préface par L. JOURDAN. 1 volume grand in-18 jésus 3 »
- Quatre mois de l'expédition de Garibaldi en Sicile et en Italie**, par DEGRAND-BRAGER 1 vol. grand in-18 jésus, illustré par l'auteur. 3 50
- Raymond**, étude par CHARLES DE MOUY, 1 vol. grand in-18 jésus. 3 »

Paris, imp. de L. TINTERLIN, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

